

923.2714
P2170
1961

iers de l'Institut d'Histoire

UNIVERSITÉ LAVAL

publiés sous la direction de

MARCEL TRUDEL

4

Julie Papineau

UN CAS DE MÉLANCOLIE
ET D'ÉDUCATION JANSÉNISTE

par

Fernand Ouellet



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

1961

INSTITUT D'HISTOIRE

CORPS PROFESSORAL

Histoire du Canada

Marcel Trudel, D. ès L., professeur titulaire, directeur de l'Institut
Jean-Charles Bonenfant, LL. L., chargé de cours
Jean Hamelin, L. ès L., Dipl. É. S., chargé de cours, secrétaire intérimaire de l'Institut
Fernand Ouellet, L. ès L., chargé de cours

Histoire contemporaine

Richard Pattee, D. ès L., professeur titulaire
Robert Sylvain, é.c., D. ès L., chargé de cours
André Labarrère, L. ès L., Dipl. É. S., chargé de cours

Histoire moderne

Claude Galarneau, L. ès L., Dipl. É. S., professeur agrégé, secrétaire de l'Institut

Histoire du moyen âge

Gaston Dulong, L. ès L., professeur agrégé
Roland Sanfaçon, L. ès L., Dipl. É. S., chargé de cours

Histoire de l'antiquité

Jean Bernier, L. ès L., professeur titulaire

Folklore

Luc Lacourcière, L. ès L., professeur titulaire

Archivistique

Antoine Roy, D. ès L., chargé de cours

Les Cahiers de l'Institut d'Histoire

sont publiés sous la direction de M. Marcel Trudel et paraissent au rythme de deux par année: l'un au printemps, l'autre à l'automne

Un **Comité de Lecture**, composé de trois professeurs que désigne le Bureau de Direction de l'Institut, est chargé d'examiner les manuscrits qui auront été présentés au Directeur en vue de la publication

L'administration des **Cahiers** est assurée par les Presses de l'Université Laval

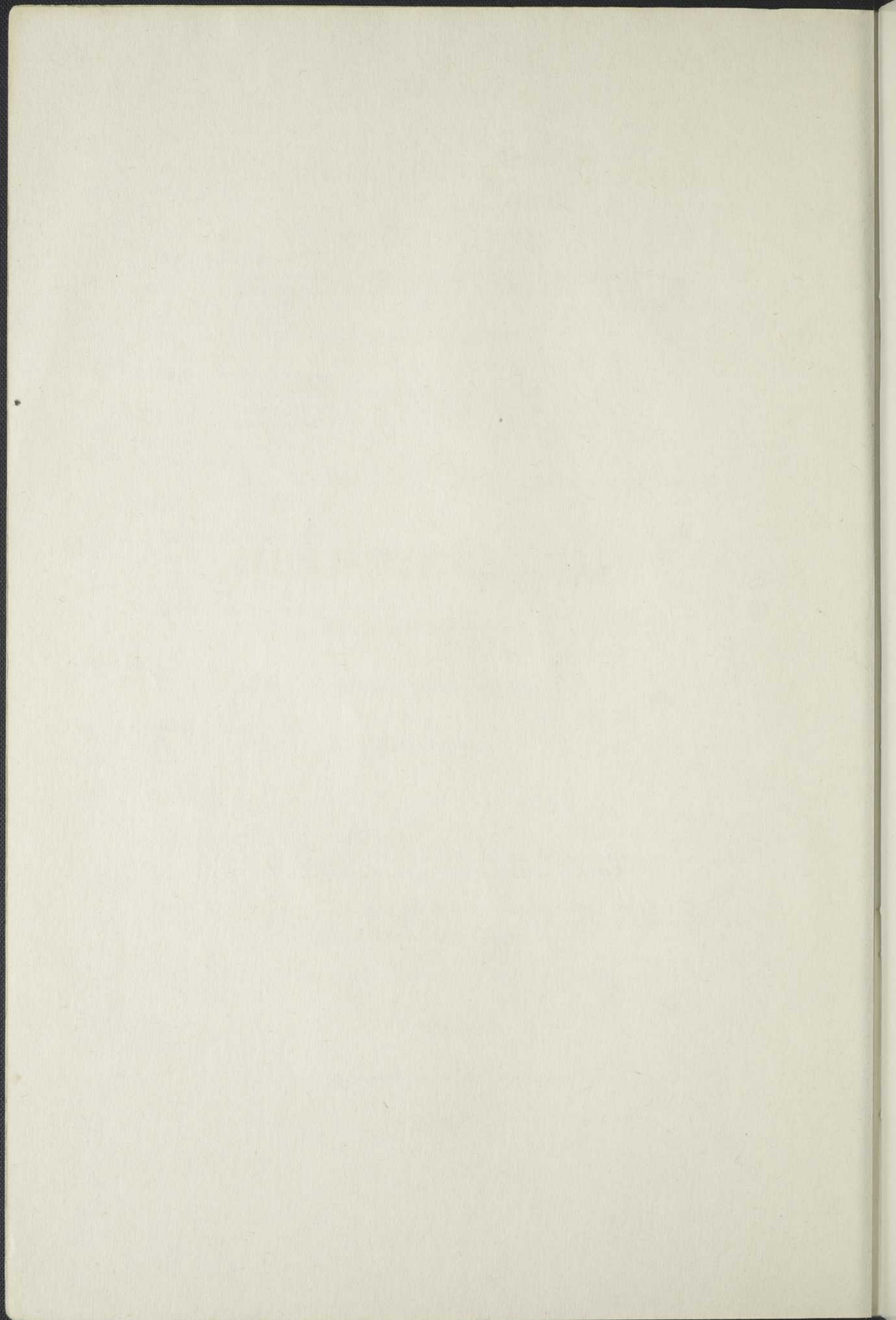
Chaque **Cahier** n'engage que la seule responsabilité de son auteur

rare.

450⁰⁰

499-

Foot



Cahiers de l'Institut d'Histoire

UNIVERSITÉ LAVAL

publiés sous la direction de

MARCEL TRUDEL

4

Julie Papineau

UN CAS DE MÉLANCOLIE
ET D'ÉDUCATION JANSÉNISTE

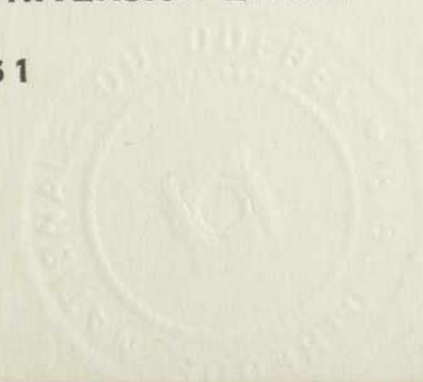
par

Fernand Ouellet

licencié ès lettres (histoire)
membre du Centre de Recherches historiques de Québec
professeur à l'Université Laval
archiviste adjoint de la Province de Québec

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

1961



Université de Laval

UNIVERSITÉ LAVAL

Faculté de Médecine

CHAIRES D'ANATOMIE

Julie Papineau

UNIVERSITÉ LAVAL
FACULTÉ DE MÉDECINE

Julie Papineau

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en Médecine
par Julie Papineau
le 15 Mars 1911

FC
451
P281884
1961

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



Licencié ès lettres (histoire) de l'Université Laval, archiviste adjoint de la Province de Québec, membre du Centre de Recherches historiques de Québec et professeur d'histoire du Canada à l'Institut d'Histoire de l'Université Laval, M. Fernand Ouellet est l'auteur des travaux suivants:

Correspondance de Joseph Papineau, de 1793 à 1840, publiée dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1951-1953, p. 160-299

Correspondance de Louis-Joseph Papineau avec sa femme, de 1820 à 1862, publiée dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1953-1955, p. 187-442; 1955-1957, p. 253-375

Correspondance de Julie Bruneau et de Louis-Joseph Papineau, de 1823 à 1862, publiée dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1957-1959, p.

Papineau. Textes choisis et présentés par Fernand Ouellet. No 1 des *Cahiers* de l'Institut d'Histoire de l'Université Laval. Québec, les Presses universitaires Laval, 1959. 104p. Portrait.

Louis-Joseph Papineau. Un être divisé. Brochure No 11, publiée par la Société historique du Canada. 24p. Portrait.

EN PRÉPARATION

Louis-Joseph Papineau et la société de son temps. Thèse de doctorat ès lettres (histoire).

Les conflits raciaux dans le Bas-Canada, 1791-1840. Pour la collection *The Canadian University Series*.

Les travaux de la Commission de l'histoire de la ville de Québec, sous la présidence de M. l'abbé Gauthier, ont été publiés en 1904. Ils constituent une œuvre importante de documentation historique.

Le volume intitulé "Les rues de Québec" a été publié en 1904. Il contient une description détaillée de toutes les rues de la ville, avec leurs origines et leur évolution.

Le volume intitulé "Les monuments de Québec" a été publié en 1904. Il décrit les principaux monuments de la ville, leur architecture et leur histoire.

Le volume intitulé "Les églises de Québec" a été publié en 1904. Il traite de l'histoire et de l'architecture des églises de la ville.

Le volume intitulé "Les fortifications de Québec" a été publié en 1904. Il décrit les fortifications de la ville, de la ville basse à la ville haute.

Le volume intitulé "Les hôtels de Québec" a été publié en 1904. Il traite de l'histoire et de l'architecture des hôtels de la ville.

Le volume intitulé "Les maisons de Québec" a été publié en 1904. Il décrit les maisons de la ville, leur architecture et leur histoire.

Le volume intitulé "Les places de Québec" a été publié en 1904. Il traite de l'histoire et de l'architecture des places de la ville.

Le volume intitulé "Les jardins de Québec" a été publié en 1904. Il décrit les jardins de la ville, leur histoire et leur architecture.



Louis-Joseph Papineau et sa femme, Julie
(portrait conservé aux Archives publiques du Canada)

TABLE DES MATIÈRES

Table des sigles.....		6
Bibliographie.....		9
Introduction.....		11
Chapitre Premier	<i>Portrait psychologique de Julie Bruneau.....</i>	17
Chapitre II	<i>Les problèmes familiaux.....</i>	45
	Conception de la famille.....	45
	Julie Bruneau et son mari.....	56
	Une femme patriote.....	64
Chapitre III	<i>Les problèmes familiaux (suite).....</i>	77
	Julie et ses enfants.....	77
	Amédée.....	85
	Lactance.....	90
	Gustave.....	99
	Ezilda.....	103
	Azélie.....	105
Conclusion.....		113

TABLE DES SIGLES

APQ	Archives de la Province de Québec
BRH	<i>Bulletin des Recherches historiques</i>
P-B	Collection Papineau-Bourassa
PUF	Presses universitaires de France
RAPQ	Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec
RHAF	Revue d'Histoire de l'Amérique française

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

SOURCES

a) *manuscrites*

Lettres de Théophile Bruneau, frère de Julie, de 1830 à 1854. Archives de la Province de Québec, P-B, 1000-1065.

Lettres de Papineau à ses enfants, de 1825 à 1871. Archives de la Province de Québec, P-B.

Lettres de Papineau à son père, de 1811 à 1853. Archives de la Province de Québec, P-B.

Lettres de Papineau à ses frères et soeurs, de 1804 à 1869. Archives de la Province de Québec, P-B.

Lettres de Papineau à diverses personnes, de 1809 à 1871. Archives de la Province de Québec, P-B.

b) *imprimées*

Lettres de Papineau à sa femme, de 1820 à 1862. Publiées par Fernand Ouellet, dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*, 1953-1955: 187-442; 1955-1957: 253-375.

Correspondance de Julie Bruneau et de Louis-Joseph Papineau, de 1823 à 1862. Correspondance publiée par Fernand Ouellet, dans le *Rapport de l'Archiviste*, 1957-1959

Correspondance de Joseph Papineau, de 1793 à 1840. Lettres publiées par Fernand Ouellet, dans le *Rapport de l'Archiviste*, 1951-1953: 160-299.

Papineau. Textes choisis et présentés par Fernand Ouellet. No 1 des *Cahiers* de l'Institut d'Histoire de l'Université Laval. Québec, les Presses universitaires Laval, 1959. 104p. Portrait.

ÉTUDES

a) *spéciales*

Lionel Groulx, *Fils de grand homme*, dans *RHAF*, X, 3 (déc. 1956: 310-332.

Jean-Jacques Lefebvre, *La vie sociale du grand Papineau*, dans *RHAF*, XI, 4 (mars 1958): 463-516.

Fernand Ouellet, *Louis-Joseph Papineau. Un être divisé.* Brochure No 11, publiée par la Société historique du Canada. 24p. Portrait.

Fernand Ouellet, *Papineau et la rivalité Québec-Montréal, 1820-1840*, dans RHAFF, XIII, 3 (déc. 1959): 311-328.

b) *diverses*

Belaval, Y. *Les conduites d'échec.* Paris, Gallimard, 1953. 280 p.

Deutsch, Hélène. *La psychologie des femmes.* Paris, Presses universitaires de France, 1955. 2 vol. Traduction.

Diel, Paul. *La peur et l'angoisse.* Paris, Payot, 1956. 276p.

Fenichel, Otto. *La théorie psychanalytique des névroses.* Paris, Presses universitaires de France, 1953. 2 vol. Traduction.

Groulx, Lionel. *La situation religieuse au Canada français vers 1840*, dans *Notre maître, le Passé*, 3e série, 179-232.

Krech et Cruchfield. *Théorie et problèmes de psychologie sociale.* Paris, Presses universitaires de France, 1952. 2 vol. Traduction.

La Roque de Roquebrune, R. *M. de Pontois et la rébellion des Canadiens français en 1837-1838*, dans *Nova Francia*, 3 (1927): 238-249.

Le Gall, André. *La caractérologie des enfants et des adolescents.* Paris, Presses universitaires de France, 1958. 468p.

Le Senne, R. *Traité de caractérologie.* Paris, Presses universitaires de France, 1957. 658p.

Mesnard, Pierre. *Le cas Diderot. Etude de caractérologie littéraire.*

Minkowski, E. *La schizophrénie.* Paris, Desclée et Brouwer, 1953. 254p.

Ouellet, Fernand. *La mentalité et l'outillage économique du paysan canadien (1760)*, dans BRH, 62, 3: 131-139.

Tessier, Albert, p.d. *Neuve-France. Histoire du Canada, tome I (1524-1763).* Troisième édition. Québec, Éditions du Pélican, 1959. 231p.

INTRODUCTION

Les historiens ont peu étudié la mentalité de la femme canadienne-française des 18^e et 19^e siècles. Certes ils ont beaucoup insisté sur le rôle exceptionnel de certaines femmes, pour la plupart occupées à la mise en place d'institutions religieuses, hospitalières et éducationnelles. Mais la conception épique et mystique de l'histoire, qui a présidé à ces attentions particulières, a contribué en partie à reléguer au second plan le problème plus complexe et plus général de la Canadienne française moyenne. Quelques historiens, dans le but de combler cette lacune, ont tenté, il est vrai, de faire ressortir son rôle historique. Le plus souvent il s'agissait de rendre un hommage tardif à ce personnage peu connu mais dont il était néanmoins impossible de ne pas voir l'importance. De ces études, de ces mentions peut-on dire, se dégage l'image d'un être détenant, grâce à son attachement aux valeurs traditionnelles, surtout religieuses, et à son sens pratique, une influence prédominante dans le milieu familial. Mgr Tessier a été frappé par le caractère bienfaisant de cette sorte de matriarcat. "Les femmes, dit-il dans son *Histoire du Canada*, dépassaient beaucoup les hommes, ce qui leur donnait prestige et autorité à la maison. . . Les enfants et le mari apprenaient surtout le devoir en regardant vivre la maîtresse de maison dont le comportement valait mieux que des phrases. . . Le don physique de la vie serait un piètre cadeau à la Patrie, si, de leurs enfants, les mamans ne faisaient des hommes au meilleur sens du mot. Sur ce point, les mamans canadiennes ont bien tenu leur rôle. Dans les milieux ruraux surtout, elles ont assumé en totalité la formation intellectuelle et morale de leurs enfants. Plus instruites que les hommes, éducatrices par nature et par vocation, elles ont façonné des âmes droites, vigoureuses".¹ Notre littérature s'est largement inspirée de cette conception matriarcale de la famille.

Il fallut attendre l'article de Robert Séguin, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (livraison de mars 1960), pour obtenir des renseignements plus nombreux sur la mentalité de la femme canadienne-française. Malheureusement l'auteur s'est contenté de reproduire, sans les analyser, les témoignages des contemporains et des voyageurs étrangers en particulier, ce qui restreint la portée d'un travail par ailleurs très intéressant. Forcément les voyageurs n'ont retenu que les traits les plus voyants: sens de l'autorité, une certaine virilité —

1. Albert Tessier, *Neuve-France*, vol. I, p. 176.

du moins en milieu paysan — , aptitudes pratiques, esprit très religieux, un goût excessif du luxe et un vif besoin de prestige. Fait à noter, plusieurs observateurs ont établi un parallèle entre la Canadienne et l'Indienne. Il n'est pas douteux qu'il y ait eu une certaine ressemblance entre la situation de la paysanne canadienne à l'époque de l'économie des fourrures (société mi-nomade et mi-paysanne) et celle de l'Indienne des tribus sédentaires, cultivant le maïs et dominant effectivement la vie familiale. Il y a là une observation qui, sans posséder une valeur absolue, n'est pas à négliger si on considère le caractère primitif de l'économie et les nombreux contacts entre les Indiens et les Canadiens français jusqu'au 19e siècle. Par ailleurs, les contemporains et les historiens à leur suite ont expliqué l'emprise de la Canadienne au foyer par la supériorité de son bagage scolaire. Le fait aurait besoin d'être prouvé. Tel n'était pas le cas au 19e siècle. Quoi qu'il en soit, étant donné le nombre élevé de filles qui ne fréquentaient pas l'école et la pauvreté du système scolaire, ce facteur ne peut avoir eu une influence aussi décisive qu'on veut bien le laisser croire. Le goût de l'autorité ne paraît pas relever d'abord du degré d'instruction. Le cas du ménage de Pierre Bédard, premier chef du *parti canadien* après 1791, est significatif à ce point de vue. Un être faible et autoritaire se refuse à accepter l'impératif d'une femme nerveuse et dominatrice. Leurs querelles allaient défrayer pendant plus de dix ans les conversations des Trifliviens. Évidemment il s'agit d'un cas extrême qui ne peut recevoir une explication unique. Mais il reste que la supériorité intellectuelle était du côté de Bédard.

Il y a à l'origine de cette situation de la femme canadienne une question de statut socio-économique. Quelles ont été au juste les conséquences des départs périodiques des hommes pour la chasse, pour l'Ouest ou, plus tard, pour les chantiers? Comment cette situation a-t-elle contribué à la désintégration de la famille à caractère patriarcal et à l'implantation de la famille centrée sur la mère? Comment expliquer le maintien de cette structure familiale même dans les milieux où la mobilité de l'homme n'était plus la règle? L'étude de ces problèmes, pour donner des résultats satisfaisants, exige des enquêtes approfondies dans les correspondances privées qui, il faut le dire, ne foisonnent pas. Seules ces prospections apporteront une solution à une question déjà posée dès les 17e et 18e siècles. A ce point de vue, la *Collection Papineau-Bourassa*, par la correspondance qu'elle renferme, nous fournit de nombreux indices. Nous présentons ici le cas de la femme de Papineau, qui, compte tenu des différences de caractère, a de nombreuses analogies au sein du clan des Papineau-Viger-Cherrier-Dessaulles-Bruneau.

La correspondance de Julie Bruneau-Papineau, épouse de Louis-Joseph Papineau, comprend 92 lettres réparties sur une période de

trente-neuf ans. Si on ajoute les *post-scriptum* aux lettres de son mari et de ses enfants, le *Collection Papineau-Bourassa* ne renferme qu'une centaine de documents produits par la *douleureuse madame Papineau*. Soit, en moyenne, moins de trois lettres par année. Cependant la répartition chronologique des documents est assez inégale. Pendant plusieurs années, nous n'avons qu'une seule lettre (1823, 1832, 1842, 1852, 1856 et 1857). Par contre nous relevons 7 lettres en 1836, 8 en 1838, 10 en 1839, 6 en 1843 et 7 en 1858. Des vides considérables existent. Par exemple, aucune lettre n'a été conservée entre les années 1818 et 1823 et de mars 1823 à janvier 1829. C'est dire que si nous possédions uniquement cette documentation, il serait difficile, malgré l'intérêt d'un grand nombre de ces lettres, de poser un diagnostic valable sur le cas de madame Papineau. Néanmoins, en examinant la correspondance de son mari, complétée par celle de Théophile Bruneau et des autres membres de la famille, il est possible de préciser l'étendue et l'importance des vides qui existent dans cette documentation. Il est certain qu'un grand nombre de pièces sont disparues faute d'une conservation adéquate. Mais nous pouvons affirmer avec certitude qu'une intention principale a présidé au *triage* fait par Papineau et ses descendants, en particulier par Augustine Bourassa. En 1830, pour citer un exemple, la famille Papineau fut éprouvée par la mort d'une fille, Aurélie, à peine âgée de quatre ans. La réaction des époux Papineau à cet événement douloureux fut extrême. Les lettres adressées par Papineau à sa femme nous renseignent sur leur état d'esprit respectif. Il en est de même de celles de Théophile Bruneau. Julie Bruneau fut profondément atteinte: dépression, perte d'appétit, maladie, rêves "lugubres" et lenteur à surmonter cet événement. Aucune des quelques lettres qu'elle fut alors capable d'envoyer à son mari n'ont été conservées. L'analyse de la correspondance de Papineau apporte la conviction que l'élimination de ces documents a été faite en conséquence des manifestations d'excessive émotivité qu'ils contenaient. Le même geste a été posé à plusieurs moments de grande tension émotive chez la femme de Papineau. Cela est particulièrement vrai pour les vingt-cinq dernières années de la vie de cette mère douloureuse.

Ainsi, en 1846, au moment de la folie de Lactance, Papineau écrivit à son fils Amédée. Julie ajouta, comme elle le faisait parfois, un *post-scriptum* à son fils préféré auquel elle confiait d'habitude ses déboires. Augustine Bourassa s'inquiéta du contenu de cette note et en décida la destruction: "garder celle de L.J.P. Détruire celle de Grand Mère. exagérée". A-t-elle oublié d'éliminer cette pièce, à ses yeux, fort compromettante? Toujours est-il que nous la retrouvons dans un dossier, isolée du document original. Le texte même de cette note suffit à montrer le critère essentiel adopté pour la sélection par A. Bourassa de la correspondance de Julie Bruneau.

“Tu vois par ce que t’écrit ton Père qu’il est de plus en plus enchanté de sa petite Nation il part chaque Matin et ne revient que le soir tard avec une faim dévorante; quoique fatigué il dîne gaiement, se couche à bonne heure et dort bien. Il est gai et heureux. Je ne crois pas qu’ils le gagnent à rentrer dans la vie publique, il répugne à descendre à Montréal. Je m’en irai avant lui; fais ton possible pour louer la maison, car il est consentant à pensionner, profitons du moment. avec nos peines et notre deuil nous ne pouvons recevoir de l’hiver, et alors que l’embarras de tenir une grande maison, sans meubles et folie d’en acheter, car nous la louerons certainement au printemps et alors ce que nous avons de meubles fera un joli ménage ici l’été et puis nous irons en pension à Montréal l’hiver. Quant à moi tu dois penser quels tristes momens j’ai passée avec tant de deuils dans le coeur, je suis indifférente à tout, je n’attendois d’autres satisfactions que celles de mes enfans et cet espoir a été si cruellement déçu, qu’il ne me reste plus rien de consolant. Gustave est encore pis à son âge [que Lactance], violent et foible à l’excès, égoïste; il sait comme il m’a laissé désolée et il ne m’a pas écrit un seul mot depuis son départ; il ne le fera que quand il aura besoin de quelques effets. j’ai fait tout ce que j’ai pu pour le contenter. je l’ai mis à même d’être externe afin qu’il n’ait pas de raisons d’être mécontent. je n’ai pas un mot d’avis de ce qu’il fait. Je n’ai rien à me reprocher pour l’autre [Lactance] non plus. J’ai fait tout ce que j’ai pu pour lui, il m’a souvent manqué et n’a jamais reconnu ce que j’ai souffert pour lui de la part de son père à Paris et ici; il a brisé son existence et la mienne. Il n’y a qu’une chose qui me consoleras, même dans sa folie, c’est de le voir revenir à des sentiments religieux dont il n’aurait jamais du s’écarter. Il n’y avait que cela qui pouvait le rendre heureux avec un aussi singulier caractère. Je le lui ai dit, et ce qu’il a dit à Porter qu’il désirait assister à la messe est la seule consolation que j’aie reçu depuis son départ. Si Dieu m’exauce, je dirai mon fils était perdu et il est ressuscité. S’il fallait passer par ce cruel malheur pour le faire revenir à Dieu, je m’en réjouirais loin d’en gémir. persuadée que je suis qu’il ne peut être heureux que dans cette voie, et s’il fut mort dans cet état, je serais restée inconsolable. un moment contre une éternité de malheur.”²

En réalité, le triage pratiqué à travers ces lettres, s’il atteint partiellement son objectif qui était d’enlever les expressions trop fortes d’émotivité, ne rend pas les lettres inutilisables pour une étude caractérogique. Il ne faut pas oublier qu’à l’époque du romantisme la sensibilité était à l’honneur. Il en était de même des sentiments familiaux dans une société où les valeurs sociales étaient étroitement liées et sous la dépendance des valeurs familiales. Nous savons que Papineau conservait ses papiers en vue d’écrire une histoire canadienne et aussi dans le but de corriger les témoignages de ses adversaires politiques à son égard.³ Ses descendants, Amédée Papineau et, ensuite, Augustine Bourassa ont cherché à respecter les intentions du *Grand Homme*. Une première élimination a été exécutée par Papineau lui-même au fur et à mesure des événements. Les deux dernières ont été faites par Amédée Papineau et Augustine Bourassa. Dans leur démarche, ceux-ci se sont efforcés de ne rien enlever qui puisse masquer l’attachement de Papineau à sa famille. Cette attitude particulièrement forte chez Augustine Bourassa, qui en arriva à porter une sorte de vénération à son

2. Pap. à Amédée (18 sept. 1846), APQ, P-B: 274.

3. F. Ouellet, *Correspondance de J. Papineau*, RAPQ, 1951-53, 165-168.

grand-père, apparaît nettement dans les notes qu'elle rédigea après la parution de l'étude du chanoine Groulx sur les idées religieuses de Papineau. Par conséquent le critère employé pour l'élimination des pièces demeurait assez large. A partir de ces lettres, éclairées par la correspondance de Papineau, il devient possible de dégager des indices du caractère et de la personnalité de Julie Bruneau et, en plus, de saisir l'influence qu'elle a exercée sur son mari et sur ses enfants.

Julie Bruneau était née à Québec en 1796. Elle faisait partie d'une famille de sept enfants et elle était l'aînée des filles. Son père, Pierre Bruneau, qui était marchand, résidait à la basse-ville, Place du Marché. Il siégea à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada de 1810 à 1817. Julie fit ses études chez les Ursulines de Québec. Nous savons peu de choses sur son enfance si ne n'est qu'elle était, au dire de son mari, la "préférée" de sa mère. En 1818, lorsque Papineau écrit à son père pour lui demander la permission de se marier, il met l'accent sur les qualités de sa future épouse.

"Vous m'avez toujours été si bon, vous avez déjà tant fait pour mon établissement, que j'espère que vous serez content d'apprendre que je m'occupe du soin de vous seconder, de le compléter, en me donnant une femme qui sera heureuse avec moi, avec qui je serai heureux. Hier jour de la naissance de Mademoiselle Julie Bruneau, j'ai demandé et obtenu son consentement et celui de ses parents à ce que je l'épouse. Je vous demande le vôtre et celui de ma chère maman et je suis sur que vous m'aimez trop tous deux pour que j'aie à craindre un refus. Vous me permettez de vous donner une fille qui par son éducation, sa douceur, ses vertus ne manquera pas de gagner votre affection et que vous chérirrez bientôt comme vous chérissez tous vos autres enfants. Je souhaite contracter mon mariage le plutôt possible après la Session du Parlement: mais je n'en veux rien dire pour le moment, parce que je veux s'il est possible obtenir de l'Évêque de Québec des dispenses, pour me marier à cette époque, chose peu ordinaire qu'il me refuserait peut-être s'il savait que j'aurais pris cette résolution dans ce tems ci".⁴

Papineau obtint ses dispenses et le mariage eut lieu le 23 avril 1818. Le mauvais état de la route Québec-Montréal empêcha son père d'assister au mariage.⁵ Cette jeune fille douce, timide et mélancolique allait connaître une existence troublée et douloureuse. Sans doute elle avait rêvé et réalisé un brillant mariage. Papineau n'était-il pas avocat, seigneur et Orateur de la Chambre d'Assemblée? Les qualités physiques et morales de même que la personnalité de cet homme qu'elle aimait et connaissait depuis près de dix ans l'avaient aussi attirée. — Mais elle était peu apte en raison de son caractère et de son éducation à faire face aux difficultés que comportaient l'éducation d'une nombreuse famille et l'engagement politique de son mari. Cette impuissance

4. Papineau à son père (19 janvier 1818), APQ, P-B:127.

5. J.-J. Lefebvre. *La vie sociale du Grand Papineau*, dans RHAF, XI, 4 (mars 1958), p. 482.

devant la vie a été considérablement aggravée par les circonstances: les luttes politiques, la rébellion, l'exil et les difficultés familiales. Cependant ces problèmes ne brisèrent jamais complètement l'affection qui l'unissait à son mari. Après sa mort, en 1862, Papineau écrivait:

"Mais moi, j'ai le malheur de survivre à elle et à lui. Elle était plus jeune que moi de dix ans. Elle m'avait aimé, soigné, consolé, encouragé pendant quarante-cinq ans de mariage, épouse et mère aussi incessamment dévouée à tous ses devoirs qu'il est possible d'être.⁶

6. Lettre au Supérieur des Frères hospitaliers de Lyon à l'occasion de la mort de Lactance arrivée peu après celle de sa femme (26 déc. 1862), APQ, P.-B:615. Voir aussi la lettre à Mme Langevin, APQ, P.-B:614.

CHAPITRE I

PORTRAIT PSYCHOLOGIQUE DE JULIE BRUNEAU

Peu après son mariage, Papineau n'avait pas tardé à se rendre compte de tendances dépressives chez sa femme. En 1820, il lui écrivait: "Je vois pauvre Maman que tu t'abandonnes à trop de douleur..."¹ L'année suivante il revenait à la charge:

"je demande que tu aies du courage, de la force pour supporter les misères de la vie auxquelles nous sommes tous exposés de manière à ce que s'il nous en arrive nous nous encourageons l'un l'autre, la tendre amitié qui nous lie et la persuasion qu'elle est inaltérable nous est une grande consolation".²

Bientôt il pouvait porter un diagnostic sur le "tempérament" de sa femme. Il n'hésita pas à la mettre en garde contre ses tendances à la *mélancolie*. Continuellement il lui conseillait de secouer sa léthargie par la distraction et l'exercice. A l'époque, le terme *mélancolique* s'appliquait à un type particulier de caractère dont Papineau connaissait les inclinations les plus négatives.³ Dans les notes de Joseph Papineau, on trouve une description du type mélancolique.

"le melancholique qu'on reconnoit ordinairement à la maigreur de son visage pâle ou plombée, ses cheveux noirs ou tres bruns, ses sourcils epaix et son frond ridé, a lesprit profond et le jugement solide; mais une lenteur tres grande dans toutes ses irresolutions. on le voit souvent rêver seul, il est dans une défiance perpétuelle, et croit toujours qu'on le veut tromper. il est ingenieux et malin; parle peu, et le plus souvent avec ambiguité dans laprehension qu'il a de souffrir. il cache avec soin non seulement son propre secret, mais celui des autres; il est obstiné dans son sentiment dont il ne demort qu'avec peine, et sa *dissimulation* est difficile a

1. Papineau à sa femme (20 décembre 1820), RAPQ, 1953-55, 191s.

2. Papineau à sa femme (7 janvier 1821), *ibid.*, 195s.

3. A ce sujet, nous disposons des notes prises par son père sur les différents caractères, APQ, P-B: I. "pour se conduire avec un chacun selon ses moeurs et suivant ce qui lui agrée, il faut avant toutes choses setudier à connoître leurs differens caracteres. la principale distinction sen peut faire par les ages, par les qualités; et surtout par le fond du temperament qui est le principe de ses inclinations; car l'age et la qualité ne font que modifié le temperament en l'afoeblissant ou le fortifiant. en general le temperament se connoit par les inclinations qui se decouvrent elles-mêmes par les *actions*. ce qui est dit ici n'est pas pour apprendre à connoitre les temperaments, mais seulement pour en faire les distinctions; afin que lorsqu'on les aura consus on en puisse tirer avantage, et qu'on chache a quoi chaque temperament porte un homme — il y quatre tempéraments principaux. Ceux dont l'humeur dominante est 1— humide et chaude sont appelés *sanguins*. 3— les froids et secs sont les *Mélancholiques*. 2— les chauds et secs sont dits *bilieux et coleres*. 4— les froids et humides sont les *putuiteux*."

penetrer parce qu'elle est conduite avec prudence. toute sorte de *raillerie* lui déplait, et il ne se communique pas facilement. *parce que naturellement il aime la retraite et la solitude*: il a peine a souffrir qu'on se familiarise avec lui, et c'est ce qui fait qu'il aime peu et froidement et qu'il hait fortement, et quelques fois pour de tres mediocres sujets que sa defiance timide lui grossit toujours — il est *avare*; croyant que toutes choses lui manquent; et par cette même *défiance* il n'est pas moins *irréconciliable* avec ceux qu'il a offensés, qu'avec ceux dont il croit avoir reçu quelqu'injure. Il ne se réconcilie d'ordinaire que pour ménager plus sûrement sa vengeance et lorsqu'il a le dessus sur un ennemi il le traite impitoyablement."⁴

Ce portrait du *mélancolique* comportait un certain nombre de traits qui étaient le signe d'un mode particulier d'organisation mentale. L'émotivité s'y exprimait d'une façon caractérisée: excitabilité, méfiance, pessimisme et misanthropie. Cette émotivité s'y présentait sous une forme spécialisée: avarice et autres manies. L'inactivité y apparaissait dans la tendance à la mélancolie, le goût de la solitude et du rêve, l'indécision et la timidité. La secondarité s'y révélait par l'attachement aux habitudes, la rumination du passé, par le repli sur soi-même, le sens de la réflexion et de la dignité, le manque d'impulsivité et la rancune. Ainsi analysé par référence aux propriétés constitutives du caractères, ce portrait de mélancolique correspond au *type sentimental* de la caractérologie contemporaine. L'analyse qu'en a faite Le Senne dans son *Traité*⁵ éclaire alors le jugement porté par Papineau sur sa femme. En effet les caractéristiques essentielles du sentimental s'appliquent bien au cas de Julie Bruneau. Elle apparaît alors comme une hyper-émotive, très inactive, à très longue secondarité et à conscience très étroite.

1. *Les propriétés constitutives du caractère*

L'on ne saurait se méprendre en parlant d'hyper-émotivité à propos de la femme de Papineau. Elle s'est révélée excitable à l'extrême. Les événements, même les plus inoffensifs, et les êtres étaient pour elle une source d'angoisse, de crainte et de douleur. Cet état d'âme permanent s'est accentué peu de temps après son mariage. La maternité lui est apparue comme une épreuve redoutable. Il est vrai qu'elle dut se préparer à cet événement, souvent en l'absence de son mari, dix fois au cours des quinze premières années de son mariage. Dès 1820, pour ne pas dire plus tôt, la douleur s'installa en permanence chez les Papineau. Dès lors Julie offrit le spectacle d'une mère très souvent incapable de faire face aux tâches qu'exigeait le soin de ses deux enfants. En 1822, attendant un troisième enfant, elle se montra déprimée à l'excès. Papineau lui écrivit alors:

4. *Idem.*

5. Le Senne, *Traité de caractérologie*, p.209-291.

“Ta lettre en me donnant le chagrin de te voir toujours dans l’abattement d’esprit, l’ennui, le malaise habituelle dont tu te plains ne me laisse qu’un motif de consolation. L’espoir que j’ai que ta maman est avec toi, qu’elle t’encourage, te console”.⁶

L’année suivante, Papineau fut obligé de se rendre en Angleterre afin de s’opposer au projet d’Union des Canadas. Elle accepta ce voyage au nom de la résignation chrétienne et du devoir patriotique. Mais bientôt elle éprouva un sentiment de profond désarroi. Au mois de mars, elle écrivait à son mari :

“Dans quelle situation suis-je ? j’éprouve tout à la fois un ennui dont rien ne peut me distraire et mille inquiétudes de différentes espèces qui viennent nécessairement assiéger mes idées et font de moi une être assez malheureuse pour que je ne compte plus sur le prétendu bonheur que l’on croit pouvoir goûter dans ce monde car en vérité les peines ne cessent de se succéder les unes aux autres sans interruption ; si je puis seulement parvenir au but de souffrir avec patience et sans me plaindre ; et par là mériter quelques choses pour l’autre vie ; c’est je crois tout ce que l’on peut attendre de consolation même dans cette vie. Je m’efforce d’y travailler, je ne me plains à personne je souffre en silence”.⁷

Ce texte est capital pour comprendre le caractère de la femme de Papineau. Après le départ de son mari, aucun événement particulier n’était venu troubler le rythme de la vie quotidienne. Les enfants étaient en bonne santé “même si Amédée ne laiss[ait] pas d’être toujours méchant” et tout le clan familial se portait bien. Pourtant elle éprouva un fort sentiment d’abandon et de crainte. Quoique les “vents [aient] été favorables”, elle était hantée par la peur d’un naufrage. Sous l’effet de ce danger sans cesse grossi par son imagination, l’émotion envahissait et perturbait totalement le champ de sa conscience. Le sentiment douloureux de son impuissance à réagir contribuait à augmenter son inquiétude et se résolvait dans une impression d’ennui qui imbibait tout son être. C’est pourquoi elle ajoutait dans sa lettre : “Je sens bien qu’en écrivant souvent je n’aurais toujours que les mêmes lamentations et rien d’amusant à te mander je ne pourrais que te fatiguer et t’ennuyer en ne t’entretenant que de mes soucis”.⁸ Le retour de Papineau occasionna une détente temporaire chez sa femme ; mais il n’apporta aucune solution réelle à ses problèmes émotifs. Une maladie de ses enfants marqua un renouveau d’instabilité. Le 15 janvier 1825, Papineau lui écrivait :

“Tu as l’ennui de demeurer seule, de la fatigue à l’excès et de l’inquiétude à raison de l’indisposition de nos chers enfants pour qui tu vis plutôt que toi-même. Comme je plains tes peines et regrette de ne point partager tes soins”.⁹

6. Pap. à sa femme (13 janvier 1822), RAPQ, 1953-55, 202s.

7. Lettre à son mari (21 mars 1823), APQ, P-B:643.

8. *Loc. cit.*

9. Pap. à sa femme (15 janv. 1825), RAPQ, 1953-55, 214.

A partir de 1826, sa vulnérabilité ne cessa de s'accroître sous l'effet des tensions occasionnées par les rivalités politiques, de maternités répétées et de l'isolement dans lequel elle vivait. Le climat d'instabilité qui entourait sa vie ne pouvait qu'aggraver les tendances négatives de son caractère. Papineau songea, dès lors, à *exiler* sa famille à Québec.¹⁰ Il pensa aussi abandonner la vie politique. Mais il n'en fit rien. Il réalisa aussi, qu'en l'absence de problèmes réels, sa femme avait tendance à se forger des malheurs imaginaires. En 1826, il lui écrivait:

“Je te reproches quelque fois le penchant que tu as à regarder les événements plutôt sous le point de vue le plus lugubre que sous le plus juste, s'il faut mal viser, l'erreur de ceux qui espèrent toujours, qui prévoient plus de bien qu'il n'en arrive est plus sage que ne l'est l'erreur de ceux qui craignent trop, qui s'effrayent de plus de maux qu'il n'en arrivera. Une disposition habituelle à la mélancolie est la plus funeste disposition que la Providence puisse mettre dans notre tempéramment; quand on l'a, la raison commande de chercher les compagnies, les occasions honnêtes de la combattre. Je m'étends un peu sur ces réflexions parce que vraiment j'aimerais que deux des personnes qui me sont les plus chères au Monde Ma bonne Julie, mon bon Papa espérassent un peu mieux de l'avenir qu'ils ne le font. Il est vrai que ce n'est que la politique qui attriste trop mon cher père. Il y a quelque moments où il est content où sa gaieté, quand il est entouré de ses amis le rend tout heureux, mais toi, ma pauvre amie, tu n'as pas assez souvent de ces instans”.¹¹

Aucun événement ne semble confirmer davantage les indices d'hyperémotivité chez Julie Bruneau que la mort d'Aurélie arrivée le 26 février 1830. Objectivement, cette épreuve était douloureuse. Mais la femme de Papineau en reçut un choc dont elle eut peine à se relever. Déjà affectée par sa grossesse, elle devint plus malade dès les premiers jours de la maladie de sa fille. Le décès d'Aurélie la plongea dans un état de complète impuissance. Le 27 février, Papineau lui écrivit: “ ton mari et tes enfants te supplient de t'élever audessus de toi-même, quand nous sommes soumis à une plus cruelle épreuve qu'aucune que nous ayons éprouvée”.¹² Le 2 mars, il manifesta une inquiétude accrue. Il parla à sa femme de résignation chrétienne et il recommanda à sa belle-mère de s'occuper de sa femme. Le lendemain, il écrivait de nouveau:

“Comment es-tu portante ma chère Julie? As tu reposé la nuit dernière — Ton sommeil a-t-il toujours été agité? Pourquoi ne vois-tu en songe que des objets lugubres. Des anges doivent aussi te sourire. Est-ce que tu manquerais de les croire quand ils te promettent qu'ils prieront pour toi — pour moi; pour ceux qu'ils ont laissé et confié à nos soins”.¹³

10. F. Ouellet, *Papineau et la Rivalité Québec-Montréal (1820-1840)*, dans RHAFF, XIII, 3 (déc. 1959), p.311-328.

11. Pap. à sa femme (9 févr. 1826), RAPQ, 1953-55, 233.

12. Pap. à sa femme (27 févr. 1830), RAPQ, 1953-55, 284.

13. Pap. à sa femme (3 mars 1830), *ibid.*, 287.

Le 6 mars, Papineau pouvait constater, non sans l'appréhension de nouvelles réactions dépressives, que sa femme commençait à "s'arrach[er] à [s]es douleurs".¹⁴ Cette reprise volontaire fut de courte durée. Le retour sur les émotions qu'elle avait éprouvées en fit naître de nouvelles plus violentes. Le 18 mars, Papineau lui exprima son inquiétude:

"Rien ne pourrait être une plus grande consolation ma bonne amie que de recevoir tes lettres, si je te voyais un peu plus forte. La profonde douleur qu'elles respirent m'effraie quelquefois pour ta santé. Tu es encore dans le même état où je me suis trouvé dans le premier moment où une perte si déplorable est venue me terrasser pendant plusieurs jours, chaque lettre qui m'arrivait m'effrayait autant qu'elle m'était nécessaire. A la vue d'un malheur aussi grand, aussi imprévu, que celui que nous avons éprouvé, aucun autre ne m'aurait surpris je voyais un coup si épouvantable, d'une Providence toute puissance, que je me livrais beaucoup plus à la crainte que je te cachais qu'à l'espérance que je te montrais. Tu es trop sous la domination de ce premier sentiment; rassure-toi ma bonne amie, espérons dans la bonté et une protection toujours plus grandes que nous ne méritons; qui, si elle nous donne la résignation dont nous avons si grand besoin, voudra bien cicatriser et guérir une plaie si douloureuse. Néanmoins en nous tenant séparés pour un tems, elle laisse plus longtems la plaie ouverte et saignante. Tu es sans cesse environnée de tout ce qui renouvelle à chaque minute le sentiment de ta peine, mais fixe tes regards, tes soins, tes affections le plus que tu pourras sur tes enfans, sur moi, sur tout ce qui t'intéresse et raffermira ton courage et ta santé. Je t'en prie et supplie n'écoute pas de noirs pressentimens ils peuvent faire naître d'affreuses réalités, en ce sens qu'il n'y a pas de passion plus destructive de la santé que la peur. écarte là donc. Je suis honteusement mais inévitablement distrait d'un aussi grand sujet d'affliction que celui qui semblerait devoir m'occuper toujours. Un travail opiniâtre et sans interruption absorbe autant que possible toutes mes facultés, parce qu'il est lié, je l'espère, *au bonheur de mon pays.*"¹⁵

Après 1830, la femme de Papineau continua à mener une existence malheureuse. Sa correspondance, éclairée par les lettres de son mari, reproduit les phases de plus ou moins grande tension émotive qu'elle éprouva. Sa dernière maternité date de 1834. Mais, dès cette époque, elle commença à se tracasser au sujet de l'avenir de ses enfans qui lui semblait rempli de dangers moraux et physiques. Cette attitude contribua à gâter ses rares moments de détente. La situation politique dans laquelle se débattait son mari faisait aussi naître en elle de sombres perspectives. En 1836, un événement inattendu vint à nouveau l'ébranler. Il s'agissait de la mort de l'enfant unique de Louis Viger, un cousin de son mari. Comment, à cette occasion, ne pas se rappeler les épreuves passées? Tout se passa alors comme si les Papineau devaient à nouveau surmonter ces malheurs, Papineau écrivit alors à sa femme:

14. Pap. à sa femme (6 mars 1830), *ibid.*, 289.

15. Pap. à sa femme (18 mars 1830), *ibid.*, 297.

“Nous n’aurions peut-être pas la force d’en supporter autant. Que Dieu détourne d’aussi redoutables épreuves. Ta sensibilité te tuerais, la mienne me rendrait fou ou désespéré et misanthrope insupportable. C’est ton assiduité auprès d’elle qui m’aura privé d’une lettre de toi que j’aurais aimé à recevoir aujourd’hui. Nous avons éprouvé les mêmes pertes. Je me reprends, ce serait être injuste et ingrat envers la Providence. Dans quelle belle vieillesse la Providence nous conserve mon père et ta mère. Et quand elle a retiré vers elle quelques-uns de nos enfans, elle nous laisse entourés de plusieurs autres que nous chérissons si tendrement. Oui, les pertes de famille sont les peines les plus sensibles de la vie. Il faut pourtant les souffrir avec courage comme tout ce qui est inévitable. Il me semble qu’il t’échappe un cri d’effroi chaque fois que tu penses à la mort, la terrible mort, dis-tu. Il ne faut pas l’envisager comme si terrible et menaçante, parce que l’on serait moins propre à remplir chaque jour avec courage ses devoirs publics et domestiques. Elle deviendrait une pensée tellement habituelle et dominant toutes les autres, que l’on n’aurait pas la force d’envisager avec calme quelle est la large portion de notre vie que nous devons donner à réfléchir sur ce qui est convenable et décent de faire dans l’intérêt de son pays, de sa famille et de soi-même”.¹⁶

Julie se ressaisit beaucoup plus rapidement que Papineau. Cela s’explique par la nature de son émotivité. Elle était extrêmement vulnérable à tout ce qui concernait le noyau familial: son mari et ses enfans. Tel n’était pas le cas de Papineau pour qui la famille avait une extension beaucoup plus large. Elle éprouva sur le coup une forte émotion. Mais rapidement elle se réajusta à l’arrivée de ses deux fils du collège, ce qui lui procura même une certaine gaieté. Le 9 janvier elle écrivait à son mari:

“j’ai eu bien du plaisir à les voir tous réunis mais nous disions ensemble quel plaisir nous aurions si Papa n’était pas absent cela diminue beaucoup notre fête c’est ainsi dans tous les événemens de la vie il faut s’habituer à faire des sacrifices nous sommes appelés à en faire tous les jours de notre pénible existence”.¹⁷

Cette femme douloureuse qui résistait difficilement à la moindre perturbation dans son univers émotif — “tout t’inquiète, tout t’attriste”,¹⁸ lui disait son mari — avait des propensions très fortes à la mélancolie, à la solitude et à la tristesse. Sa condamnation perpétuelle du monde et de la condition humaine était le résultat de son incapacité à affronter la société. Malgré les recommandations de son mari, elle est demeurée coupée de toutes relations sociales suivies. Ses amitiés nous paraissent avoir été rares et peu profondes. Elle a vécu en dehors de

16. Pap. à sa femme (6 janvier 1836), *ibid.*, 379.

17. *Loc. cit.*

18. “te reprends de la faiblesse et du découragement trop grands que tu y montres. Tout t’inquiète, tout t’attriste. Ce n’est que dans les momens de mauvaise humeur et de difficultés réelles, que la plainte m’échappe. Chez toi elle deviendrait habituelle, si tu ne t’appliques pas à voir les événemens de la vie sous un jour moins sombre. Il faut se faire des illusions peut être, mais se représenter l’avenir comme plus favorable que tu ne le vois sans quoi l’on tomberoit dans une habitude de mélancolie, aussi nuisible à la santé de l’esprit qu’à celle du corps”. Pap. à sa femme (23 nov. 1835), RAPQ, 1953-55, 367.

tout ce qui était étranger à son univers: sa maison et sa famille. Comme le dit Le Senne, "l'attention à soi empêche l'attention à la vie".¹⁹ Préoccupée avant tout de ses malaises et de ses faiblesses personnelles, elle ne semble pas avoir connu de véritables joies. Son pessimisme trouva, on le pense bien, occasion de s'exprimer au moment de la rébellion. La lettre qu'elle écrivit à Papineau le 1er mai 1838 révèle son état émotif pendant cette période troublée.

"Ah! cher Ami qu'elles terribles épreuves avons nous été soumis réciproquement depuis le moment de notre inattendue et cruelle séparation; jusqu'au tems où l'on a appris et pu croire avec quelque certitude que tu étais échappé à tous les dangers et soustrait de tomber aux pouvoirs de nos tyrans et nos bourreaux, je n'aurais pu supporter un tel excès de malheur j'aurois infailliblement succombé, je ne pouvois que gémir et verser des larmes; le sommeil avait fui loin de moi le peu de nourriture que je prenois je ne pouvois la digérer j'étois d'une grande faiblesse; Je voyois ma Mère accablée de douleur dévorée d'inquiétude qu'elle feignoit de me dissimuler en vain elle changeoit et maigrissoit à vue d'oeil le curé qui étoit encore plus affecté et plus craintif et plus foible à la fin il a succombé et il a été bien malade".²⁰

Elle se rendit ensuite rejoindre son mari aux États-Unis. Elle y trouva un calme temporaire, en raison de l'accueil chaleureux qui lui fut ménagé par les amis américains de Papineau. A cette époque, elle s'intéressa davantage au projets des réfugiés politiques qui se maintenaient en contact avec son mari. Mais de nouvelles émotions l'attendaient. Les principaux réfugiés avaient décidé de déléguer Papineau en France afin d'émouvoir l'opinion publique française en faveur du Canada. En réalité, il s'agissait d'une conjuration pour se débarrasser de Papineau. L'abbé Chartier intervint auprès de Julie pour lui demander d'influer sur la décision de son mari. Celle-ci se prêta à cette manoeuvre, dont elle ignorait les dessous, croyant ainsi travailler à l'émancipation des Canadiens français. Après le départ de Papineau, elle écrivit à Amédée:

"voilà des démarches de prises auront elles des résultats heureux pour avancer la cause de notre malheureux pays on n'en sait rien mais il faut l'espérer pour nous aider à supporter tous les sacrifices que nous sommes obligés de faire chaque jour; tu peux croire mon cher fils que cela en est un grand pour moi, que celui là, j'ai fait la femme forte pour ne pas le décourager et s'il n'en avait pas été ainsi, il n'aurait pas consenti; mais maintenant je vais m'en ressentir fortement, je me rappellerai souvent ce qu'il m'a dit tu veux donc que j'y aille tu m'envoie malgré moi, je cours risque de faire confisquer mes propriétés, etc, si par malheur il lui arrivoit accident, tu peux croire quels reproches je me ferois, je serois incapable de les soutenir".²¹

19. Le Senne, *op.cit.*, 238.

20. Lettre à Pap. (1er mai 1838), APQ, P-B:663. Il s'agit dans ce texte de l'abbé Olivier Bruneau, frère de Julie; il était curé à Verchères.

21. Lettre à Amédée (6 février 1839), APQ, P-B:673.

Sa lettre à son mari est encore plus significative des sentiments qui l'agitèrent à ce moment.

"Je m'étais armé de tout mon courage pour ne pas te faire remarquer combien il m'en coutoit de sacrifices pour t'aider à te décider à faire ce voyage; que l'on a tous trouvé indispensable dans les malheureuses circonstances où se trouve notre pauvre Pays; je savais qu'après ton départ mes forces m'abandonnerait et que je serois en proie à la douleur et à l'ennuie. . . [mort de leur ami Porter:] mais c'était un trop grand choc pour ma sensibilité et les milles idées qui se sont emparées de mon imagination que c'était un commencement de malheur, où je ne pouvois prévoir autres choses que de noirs pressentimens! ces terribles paroles que tu avais prononcées (tu veux donc m'envoyer absolument) et qui m'avaient affligées alors retentirent à mes oreilles, mais avec bien plus de force et de terreur qu'alors je ne pouvois plus me maîtriser. . . tous ces naufrages qui sont survenus encore, ce semble tout exprès pour ajouter à mes tourmens il est rare qu'il y en ait; et autant à la fois c'est une désolation et il m'a été impossible de n'être pas encore plus alarmée en attendans ces récits j'en étois effrayée à un point qui m'a rendue plus malade".²²

Le sentiment du devoir patriotique et l'ambition qu'elle nourrissait au profit de son mari l'avaient amené à favoriser ce voyage. C'est pourquoi elle avait pu se résigner à demeurer seule aux États-Unis avec quelques-uns de ses enfants. Mais, après le départ de Papineau, elle resta complètement désemparée et écrasée par le vide qui s'était fait autour d'elle. L'ennui, l'inquiétude, la peur de la mort et la fausse culpabilité sont les sentiments qu'elle éprouva à cette occasion. "Voilà t-il assez de malheurs! écrivit-elle à son mari, et de maladie pour me faire des réflexions et prendre la ferme résolution si Dieu nous favorise du bonheur de nous réunir encore une fois dans ce monde de tourmens en tous genres, le ferme propos (dis-je) de ne plus consentir à nous séparer, je l'ai écrit de ma main, mais je l'ai bien plus gravé en caractères ineffaçables dans ma volonté que je ne l'oublierai plus si l'occasion s'en présente".²³ Elle se maintint dans cet état jusqu'au moment où Papineau décida de la faire venir à Paris. Elle fut profondément déçue par la société parisienne et la conception de la vie qui y régnait. Le 15 novembre 1839, elle écrivait à Amédée, alors étudiant aux États-Unis:

"Tu vois par la lettre de ton père que nous sommes tristes et inquiets, mais c'est encore une épreuve de plus qu'il faut supporter, je m'ennuie et voudrais bien n'avoir jamais laissé l'Amérique par rapport aux dépenses et puis la douleur de nous savoir aussi loin du pays et de toi, enfin il faut encore espérer et toi mon cher Ami suis bien le conseil de ton père sois donc persuadée que tu es bien et que nous savons par expérience que plus on forme de projets et plus on change d'endroit plus l'on s'ennuie et plus on empire sa situation, ici on ne peut jouir de quelques choses qu'avec de l'argent, et ceux qui n'en ont pas sont privés et pis qu'en Amérique".²⁴

22. Lettre à son mari (4 mars 1839), APQ, P-B:676.

23. *Loc. cit.*

24. Lettre à Amédée (15 nov. 1839), APQ, P-B:249.

Elle ne parvint pas à s'adapter aux conditions de vie qui existaient en France. Les difficultés financières, l'absence d'Amédée, son fils préféré, qui était demeuré aux États-Unis et l'éloignement dans lequel elle se trouvait de sa mère lui firent regretter davantage son voyage. Comprenant l'inutilité de la mission de Papineau, elle ne cessa de hâter le retour aux États-Unis. Une lettre de Papineau à Amédée, qui avait été longtemps sans donner de nouvelles, est significative de l'état de sa femme :

"il ne faut pas ainsi dans l'éloignement et la séparation supposer des malheurs qui ne sont peut-être pas arrivés; on ne vivrait pas. Il y a assez de mérite à supporter les maux réels, on succomberait si l'on donnait créance à la réalité de tous ceux qui sont possibles. Voilà tous les plaidoyers que tu m'obliges de faire à ta maman chagrinée quand tes lettres ne viennent pas. Et tout raisonnables qu'ils sont, l'on ne s'y attache que comme un pis aller; la raison est toujours faible contre le sentiment; le mieux aurait été une lettre. . ."25

En 1843, Papineau, constatant l'instabilité émotive de sa femme, accepta malgré lui de la voir regagner le Canada. Grâce au climat de chaleureuse intimité qui accompagnait sa reprise de contact avec le clan familial, Julie Bruneau retrouva alors une certaine gaieté et sa santé s'améliora considérablement malgré un climat rigoureux. Mais cette heureuse période dura peu de temps. Inquiète au sujet de l'avenir de son fils, Gustave, et désireuse de voir son mari revenir au Canada, à la politique, elle retomba dans une attitude de profond pessimisme. Sa lettre du mois de décembre 1843 indique son état d'esprit :

"celle-ci te parviendras au tems, où l'on est habitué à se faire des souhaits pour une meilleure année; que celle qui vient de s'écouler; et puis c'est ainsi que s'écoule notre misérable existence sur cette terre; toujours en espérance d'un meilleur avenir, et toujours déçue; et puis l'expérience ne nous corrige pas".26

Déçue par le refus de Papineau qui craignait, s'il revenait, de se voir engagé de nouveau dans la vie publique, elle écrivit à Lactance pour lui demander d'exercer des pressions afin de hâter le retour de son père. Elle terminait sa lettre en disant :

"ton père devrait bien revenir avec lui, mais je n'ose m'en flatter; je suis destiné à être déçu dans toutes mes espérances même les plus légitimes je ne sais jusqu'à quand et à quel point je pourrai les supporter. Il n'y a que la Providence qui le sait et qui en décideras. . ."27

Papineau répondit à cette lettre :

"Notre séparation est douloureuse sans doute et très douloureuse. Elle l'est beaucoup plus pour moi en exil, que pour toi au sein du Pays, avec tes enfans, nos pa-

25. Pap. à Amédée (1er juin 1842), *ibid.*, 247.

26. Lettre à Papineau (décembre 1843), *ibid.*, 694.

27. Lettre à Lactance (10 avril 1844), *ibid.*, 695.

rents, amis et compatriotes, aux lieux où tu as voulu te rendre, quand je suis à ceux où je me suis forcément réfugié. Le ton de ta lettre est donc décourageant et décourageant avec un peu d'excès. Tu ne sais pas supporter avec assez de force philosophique ou de résignation religieuse (tu aimes mieux celle-ci et moi celle-là) des maux inévitables ou avec moi ni sans moi".²⁸

Peu de temps après, elle fut considérablement affectée par une maladie arrivée à Gustave. Elle fit alors une véritable dépression. Les problèmes financiers, l'avenir des enfants et l'obstination de son mari à rester en Europe augmentèrent ses impressions "d'ennuie et de dégoût". Papineau chercha à ranimer son courage en insistant sur les événements heureux qui leur étaient arrivés. Mais elle semblait devenue invulnérable au bonheur. Papineau lui écrivit alors:

"Je serais content malgré la douleur vive que me donne notre séparation en premier lieu, nos embarras de fortune en second lieu, parce qu'il faut savoir supporter avec force ce que l'on ne peut pas s'empêcher, si je ne te voyais pas dans un abattement exagéré, qui mine ta santé et finirait par altérer ton humeur si tu ne luttas pas avec un peu plus d'énergie contre le chagrin. Je t'aiderai bientôt par ma compagnie, mon exemple j'espère, mes conseils, à te faire comprendre que c'est en nous-mêmes et en cherchant les études, les occupations, les amusements, qui sont à notre portée, soit que nous soyons pauvres ou riches, que nous pouvons trouver la vie telle qu'elle est pour tout le monde, mêlée de bien et de mal et très supportable, si l'on est modéré. Tu regrettes la perte de l'aisance avec trop d'amertume, tu as trop besoin peut-être de l'appui de l'approbation d'étrangers, pour être contente facilement. Quand tu es aimée aussi sincèrement que tu l'es par ta mère, ton mari, tes enfants, de nombreux parents et amis. . . Il y a dans ces circonstances des motifs d'espérer que les autres [enfants] quand viendra pour eux l'âge de voir à leur établissement, en trouveront qui leur rendront la vie un peu plus douce. Mais il ne faut pas prendre l'habitude de se plaindre. Elle nous rend insensibles à ce qui se rencontre d'heureux sur notre passage dans la vie et beaucoup trop sensibles aux maux dont elle est inévitablement semée, pour tout le monde sans exception".²⁹

Mais l'arrivée de Papineau provoqua chez sa femme de nouvelles angoisses. Depuis sa jeunesse, il avait formé le projet de vivre à la campagne avec sa famille, en compagnie de ses livres et loin des tracasseries de la vie publique. En 1845, il voyait enfin la possibilité de réaliser son rêve. Mais sa femme, qui s'était toujours opposée à cette décision, s'y refusait encore en dépit du prestige qui aurait entouré "la seigneurisse". Elle n'éprouvait que peu d'attrait pour les beautés de la nature. Au contraire l'isolement dans la nature l'irritait. Elle accepta cependant, par devoir, de résider d'une façon intermittente à la Petite-Nation. Mais l'appel de la ville était toujours là. En 1861, Papineau résumait ainsi l'expérience bucolique de sa femme et de ses filles:

28. Pap. à sa femme (27 avril 1844), RAPQ, 1955-57, 261.

29. Pap. à sa femme (20 juin 1845), *ibid.*, 299.

“Mais leur caractère s’est aigri, par l’idée qu’elles ne peuvent être bien qu’à la ville, et quand elles y sont elles n’y baillent pas moins qu’ici. Bref c’est dans son cœur que l’on doit trouver le moyen de se caser toujours dans le meilleur des mondes possibles, en jouissant gaiement, de tout ce que l’on peut se procurer d’agréable et demeurant d’une tolérance infinie sur la conduite et les sentiments d’autrui, quand on est capable de ce degré de charité ou dans un aveuglement volontaire parfait, quand on a de la disposition, à ne parler qu’avec aigreur des défauts d’autrui. La nature est ici toujours grande et variée; les fleurs toujours dociles à une culture assidue et la bibliothèque toujours ouverte à qui sait en profiter. L’on serait charmé d’avoir ces jouissances à la ville, mais si l’on a un tel travers d’esprit que l’on ne les veuille pas regarder parce qu’elles sont à la campagne, l’on vit dans les tourmens, pour mourir dans le dépit et les regrets. La bonne compagnie que nous avons en ce moment, déride les fronts assombris des Dames; mais ça n’embellit que la surface et l’épiderme, sans pénétrer jusqu’au cœur, ni délayer la bile et les ressentimens contre l’endroit, dont il est saturé. Ne pouvant réussir quand elles sont seules, à les faire rire, il faut bien les fuir. Aussi ai-je plus fait la vie en plein air; plus travaillé et fait travailler, que je ne l’avais fait depuis plusieurs années. . .”³⁰

Ceci nous révèle des incompatibilités sérieuses de caractère entre Papineau et sa femme. Identifiée totalement au destin qu’elle avait rêvé pour sa famille, elle ne pouvait qu’être sérieusement affectée par des projets qui heurtaient résolument ses goûts et les ambitions qu’elle avait formées pour ses enfants. D’ailleurs, à partir de 1846, des événements graves vinrent ajouter à son désarroi. Dès 1846, Lactance commença à souffrir d’une maladie mentale qui exigea, en 1854, son internement dans un asile de Lyon. Un accident arrivé, en 1847, à Gustave fut suivi d’un autre, en 1851, qui entraîna sa mort. Dès 1856, Azélie commença des crises d’hystérie qui se produisirent périodiquement jusqu’à sa mort en 1869. Julie Bruneau ne put que ressentir vivement toute ces épreuves et même elle s’en trouva lésée comme si elle y décelait sa propre responsabilité. En 1847, au moment de la maladie de Gustave, elle écrivait à Papineau: “je suis une mère contrarié en tout et n’en souffre que plus”³¹. En 1851, elle disait à sa bru, Mary Westcott: “Ah! chère enfant, je vous plains d’être aussi sensible et nerveuse, car je le suis moi à présent, mais je ne l’étais pas autant jeune personne”³². Les dix dernières années de sa vie furent douloureuses. Aigrie, inquiète, tourmentée de scrupules, pessimiste et autoritaire, elle fit son malheur et celui de ceux qui l’entouraient. En 1860, elle écrivit à Papineau:

“de plus j’ai suivie la retraite des Dames de la charité à la Providence; c’est le seul tems de délassemens et de tranquillité que j’ai eu Puisse t’elle avoir pour fruit de

30. Pap. à Amédée (30 sept. 1861), APQ, P-B:395. “Julie a trouvé l’endroit et plusieurs points intermédiaires du domaine au delà du moulin bien beaux. Il faut donc qu’ils le soient beaucoup pour qu’elle en convienne un peu. . .” Le même au même (8 sept. 1846), *ibid.*, 272.

31. Lettre à Pap. (22 mars 1847), APQ, P-B:713.

32. Lettre à M. Westcott (11 novembre 1851), APQ, P-B:714.

me donner de la patience et du courage pour supporter mes épreuves et mes peines qui s'aggravent au lieu de diminuer; à la fin de ma carrière, j'avais assez à supporter en pensant à celle qui les ont devancés, et que je n'oublie; en vieillissant l'on a bien moins de courage et plus de sensibilité; c'est un malheur. . ."³³

Elle mourut en 1862. Après sa mort, Papineau écrivit à Amédée:

"Rompre avec la présence des lieux où nous venons d'éprouver une si grande douleur, est-il adoucissement ou redoublement de chagrin. Un voyage éloigné avec quelqu'ami pour parler de ceux que l'on a perdus peut distraire. Mais la séparation des lieux où l'on a vécu avec les personnes aimées, des lieux où on les a vues contentes est une grande amertume. Chers enfants et petits-enfants votre bonne Mère a plus joui de votre présence, de vos caresses de votre empressement à l'aimer et la rendre contente, qu'elle l'avait fait en aucun tems. Vous avez rendus ses derniers jours heureux. Je vous en remercie."³⁴

Cette analyse du comportement de la femme de Papineau nous a permis de dégager certains traits essentiels de son caractère. Sa réaction devant les hommes et les événements était celle du type sentimental. Elle s'est révélée excitable à l'extrême. La moindre atteinte à ses intérêts provoquait en elle des perturbations profondes et durables. Son émotivité était spécialisée, en ce sens que le champ de ses intérêts s'est concentré sur le milieu familial (père, mère et enfants) et sur les questions politiques en tant qu'elles affectaient l'avenir et la stabilité de sa famille. Si Julie Bruneau a eu un vif sentiment de ses faiblesses et de son impuissance à surmonter les événements douloureux, elle possédait en même temps une conception très idéalisée de l'homme, de la famille et de la patrie. C'est pourquoi elle s'est révélée capable de sacrifices et elle a eu conscience de leur avoir immolé sa vie et son bonheur. Ses contradictions intimes, résultat normal d'une émotivité très forte et d'une inactivité également très grande, expliquent son pessimisme, une conscience inquiète et coupable de même que le repli douloureux sur elle-même. Sa propension au rêve et une imagination, porteuse de maux et de dangers imaginaires, provenaient d'un sentiment de faiblesse renforcé par une forte *secondarité*. C'est dire qu'elle n'était pas excitable au même titre que le nerveux puisque l'impression laissée en elle par les événements tendait à devenir permanente. C'est pourquoi elle fut une spécialiste de la rumination mentale et de l'accusation de soi. Sa tendance la plus forte était la mélancolie, que son mari d'ailleurs n'eut pas de peine à reconnaître. En raison de l'étroitesse du champ de sa conscience, elle a éprouvé à l'égard de la nature un véritable sentiment d'hostilité que Papineau a contribué à renforcer en l'installant à la Petite-Nation. Prédisposée par son caractère à la manie, elle ne manqua pas d'en développer. Ainsi Papineau lui faisait remarquer, dès 1832, ses manies de propreté et d'ordre:

33. Lettre à Pap. (1860), *ibid.*, 711.

34. Lettre de Pap. à Amédée (7 sept. 1862), *ibid.*, 401.

“Ah! la malheureuse passion, qui a fait trop de progrès pour pouvoir être déracinée, et qui me prive souvent d’avoir des lettres, c’est donc froter ce qui a été frotté, reballayer ce qui a été ballayé, réclaircir ce qui a été éclairci et qui me paraît bien luisant”.³⁵

Comme il appert par cette étude, Julie Bruneau a développé surtout les tendances négatives de son caractère. Il faut néanmoins dire qu’elle s’est révélée capable, lorsqu’elle n’était pas sollicitée par des émotions trop fortes, d’observations justes, surtout dans le domaine politique, malgré la subjectivité dont elles étaient entourées. Mais il demeure que la souffrance lui est apparue comme une valeur en soi. Les valeurs, qu’elle considérait comme supérieures: la famille, la patrie et la religion, ont été insuffisantes pour lui donner un goût positif à la vie. Comment expliquer le destin tragique de cette femme qui, pour une large part, a contribué elle-même à forger son malheur? Quelle a été la part de son éducation première, des contraintes sociales et des circonstances dans l’orientation de sa vie?

2. *Vulnérabilité physique*

Si l’on s’en tient à la multiplicité de ses malaises et de ses maladies, on devrait diagnostiquer, à propos de Julie Bruneau, une constitution extrêmement fragile et malade. En effet, de 1820 à 1862, nous la trouvons presque constamment aux prises avec des troubles gastriques et intestinaux, avec des maux de gorge et de tête répétés. On serait alors tenté d’attribuer ses problèmes émotifs uniquement à la faiblesse de sa constitution physique. Mais, comme le dit Le Senne, “le sentimental est peut-être le caractère pour lequel le corps pèse de son poids le plus lourd sur la sensibilité”.³⁶ En dépit de ses fréquentes indispositions, la femme de Papineau mourut à l’âge de 66 ans sans avoir été affectée, selon toute apparence, par aucune maladie grave. Son mari ne s’est jamais inquiété outre mesure de ses troubles somatiques. A ce point de vue, son témoignage mérite d’être considéré. Il a toujours attribué la fragilité de sa femme à son état psychique. C’est pourquoi il n’a cessé de la mettre en garde contre l’influence désastreuse de la peur, de la mélancolie, de la solitude et de l’inquiétude sur sa santé. Plusieurs médecins ont exprimé différemment les mêmes réticences sur le cas de la femme de Papineau. Nous avons là des raisons de suspecter une explication purement physiologique de la vulnérabilité physique de Julie Bruneau.

Nous savons peu de choses concernant l’état de sa santé avant son mariage. Il est certain toutefois que, si la mère de Papineau avait été

35. Pap. à sa femme (21 nov. 1832), RAPQ, 1953-55, 323.

36. Le Senne, *op. cit.*, p.220.

mise au courant de l'état malade de sa future bru, elle aurait posé des objections à ce mariage, même si Papineau avait alors 32 ans. Il ne semble pas qu'une telle opposition ait été enregistrée. Pourtant les deux familles entretenaient des relations depuis une dizaine d'années. A notre avis, la santé de la femme de Papineau commença à se détériorer peu après son mariage. L'absence de documents nous empêche de voir clair dans cette question. Mais, au moment de la mort de Pierre Bruneau, père de sa femme, en avril 1820, Papineau parle de sa "chère Julie dont la sensibilité est excessive"³⁷ et il se montre inquiet sur les conséquences de cet événement sur la santé de sa femme. Le ton de la lettre laisse supposer que Papineau avait déjà pris conscience de la situation de sa femme. En général les grossesses paraissent avoir placé Julie dans un état voisin de la dépression physique et morale. Il s'agit là d'une observation valable pour l'ensemble de la période 1818 à 1834. La correspondance de Papineau en fait foi. En 1831, Joseph Papineau écrivait:

"La femme de Papineau Julie est bien mal entrain ces jours ci, elle approches de son terme, elle a eu le Rhume, a été saigné deux fois et est foible, trainante, chétive, on espere qu'une fois débarrassée elle ira mieux; madame Bruneau sa mère et sa soeure sont en ville avec elle, les soins ne lui manquent pas".³⁸

Cette lettre traduit assez bien ses attitudes extérieures pendant ses périodes de grossesse.³⁹ Il faut noter ici le ton d'impatience que recèle cette observation du beau-père. Elle indique aussi, comme le font les lettres de son mari, sa grande sensibilité aux variations météorologiques. Elle fut fréquemment incommodée de maux de gorge, particulièrement pendant les moments de grande tension émotive. Il en est de même de ses troubles gastro-intestinaux.

En 1830, la mort d'Aurélie fut pour Julie une pénible expérience. Déjà affectée par sa grossesse et les malaises de ses autres enfants, la maladie de sa fille lui occasionna une très grande faiblesse. Dès lors elle se montra incapable du moindre effort. Le décès d'Aurélie ne fit qu'augmenter son impuissance. Le 27 février, Papineau lui recommanda de se placer "sous le contrôle et la direction absolue" de sa mère.

37. Pap. à son père (15 avril 1820), APQ, P-B:128.

38. J. Pap. à Benjamin (26 décembre 1831), RAPQ, 1951-53, 270.

39. "Julie a été fréquemment incommodée pendant toute sa grossesse dernièrement elle a eu ces mauvais Rhumes épidémiques dont tout le monde a été atteint. Mais qui sont bien plus fatiguans quand ils secouent un belly bien plein. Elle est maigre. Sa maman n'est pas venu de l'hiver et ne viendra à présent qu'après son jardin semé. Quel est le jour de la maladie. Une femme bien réglée le saurait une femme dérégulée ne le peut pas toujours dire. La fin de mai dit-on, mais que ce soit un mois plus tôt un mois, plus tard un pauvre mari le doit toujours trouver bon et n'a rien à redire. . . "Pap. à sa mère (12 avril 1826), APQ, P-B:131.

Le climat de tristesse qui accompagnait ce deuil servit à accentuer son accablement. Mais sa mère tomba malade à son tour. Elle fut alors obligée de se resaisir. Le 9 mars, Papineau lui écrivit:

"J'espère que tu es mieux portante, en état de rendre à ta chère maman, quelques uns des soins qu'elle t'a donnés. Elle est malade, comme toi, de peine autant que de fatigue. . ."⁴⁰

Le 11 mars, il lui écrivait de nouveau:

"Je reçois aujourd'hui la lettre de Théophile qui me dit ce dont je me doutais bien que l'effort que tu as fait pour m'écrire t'a fatigué et un peu indisposé. Tu ne pouvais pas en effet m'écrire sans m'entretenir du sujet de notre profonde douleur et tu le fais avec une sensibilité si vive et si touchante qu'il était impossible que tu n'en fusse émue au point d'être incommodée. Tu m'as fait verser des pleurs mais tu me donnes bien de la consolation par la preuve de tes efforts à te surmonter. . ."⁴¹

La reprise des occupations quotidiennes ne se fit que lentement et elle fut sujette à de nouvelles phases de malaises accompagnant alors un retour sur le malheur qu'elle venait d'éprouver.

Elle continua, après 1830, à mener une existence empreinte de tristesse et coupée de maladies peu graves mais fréquentes. En 1833, elle écrivait à son mari:

"Je suis bien triste de n'avoir pas eu de lettre cette Semaine. Je voulais t'écrire jeudi mais je n'ai pu le faire. J'étais mieux depuis quelques jours mais mercredi dans la nuit je me suis trouvé bien malade et l'ai été jeudi tout le jour. Made Viger me fit demander si j'avois quelques choses à faire dire à Québec. Je lui ai fait dire que j'avais un peu mal à la tête pour ne pas t'inquiéter et je me trouve un peu mieux depuis hier. le docteur m'ordonne de sortir je suis allé au collège je me trouve fatigué et ne peut t'écrire que quelques lignes c'est toujours dans la tête que se porte mon mal je vois tout trouble aussitot que j'ai des accès. Les enfants vont tout doucement. . ."⁴²

Mais la réaction de Julie Bruneau durant le mouvement révolutionnaire apporte des indices nouveaux concernant les rapports entre ses troubles organiques et ses problèmes émotifs. L'engagement de son mari dans la rébellion fut pour elle une source d'angoisse et de dépression physique. Le 1er mai 1838, elle écrivait à Papineau:

"[parle de l'arrestation de W. Nelson au début de décembre 1837:] il est impossible de décrire ce que j'éprouvai alors pour le sort de cette famille infortunée qui méritait a juste titre toute notre estime et compassion et la crainte que le même sort

40. Pap. à sa femme (9 mars 1830), RAPQ, 1953-55, 291.

41. Pap. à sa femme (11 mars 1830), *ibid.*, 293.

42. Lettre à son mari (16 mars 1833), APQ, P-B:649.

nous fut réservée un froid mortel me saisit je retombai plus malade et continuai à l'être jusqu'au tems où l'on pouvoit croire que tu étois sauf. Ah! que de grâces nous avons à rendre à la providence puisqu'il nous a accordés la plus grande celle de nous avoir conservé ta précieuse existence et ensuite celle de ce cher enfant qui a partagée les périls les autres sacrifices sont faciles comparés à ceux là aussi je les faits avec résignation à la volonté de Dieu. . ."⁴³

Cette lettre permet de poser l'hypothèse du caractère intentionnel de sa maladie. Incapable de faire face à un événement douloureux ou, encore, suggestif d'un malheur possible, elle se serait réfugiée dans la maladie. Il semblerait y avoir derrière cette attitude un fort sentiment de culpabilité. Se reprochait-elle d'avoir entraîné son mari dans l'insurrection? S'agissait-il d'une culpabilité dont les motifs étaient inconscients? Quoi qu'il en soit, la maladie apparaît à ce moment comme une réponse à une situation angoissante.⁴⁴ Nous serions donc en présence d'une attitude assez caractérisée d'auto-punition. Lors du départ de Papineau pour la France, Julie adopta la même conduite. Le 1er mars elle écrivait à Rosalie Dessaulles:

"mais aussi ce m'a été un grand effort pour pouvoir faire encore ce nouveau sacrifice. Après tant d'autres Notre séparation a été cruelle et surtout j'étais obligé de lui cacher ce qu'il m'en coutoit, car [s'il m'eut vu désolée, il ne serait pas parti, et pour surcroit d'affliction après celle-là, je ne pouvais en avoir une plus grande que de perdre Notre cher aimable excellent ami. . . Jugez de la douleur de son épouse et de la notre, je ne puis vous exprimer ce que j'ai ressenti et puis apres deux ou trois jours de désolation il m'a fallu succomber. J'ai été bien malade et ne suis que convalescente, et ne pourrai me rétablir que quand j'aurai des nouvelles que mon ami sera arrivé sain et sauf au Havre, l'inquiétude me tue et la petite Azélie a été encore malade ces jours ci. . ."⁴⁵

Désolée par le départ de son mari, consciente en même temps d'avoir rempli un devoir patriotique mais éprouvant cependant une forte culpabilité — n'avait-elle pas influé sur sa décision? —, elle se trouva bientôt dans un état d'angoisse insurmontable. Comment se délivrer de cette angoisse si ce n'est par la maladie? Mais au moment où commençaient ses troubles somatiques survint la mort subite de leur ami Porter qui lui avait accordé l'hospitalité pendant tout le séjour de Papineau en France et qui s'était comporté à son égard comme un père. Tout se passa alors comme si elle devait à nouveau revivre l'expérience angoissante du départ de son mari et, même, envisager la réalité de sa mort. Elle sombra dès lors dans une longue maladie dont elle ne se re-

43. Lettre à Pap. (1er mai 1838), APQ, P-B:663.

44. Voir Yvon Belaval, *Les conduites d'échec*, 282p.; Paul Diel, *La Peur et l'Angoisse: phénomène central de la vie et de son évolution*, 276p.

45. Lettre à Rosalie Papineau-Dessaulles (1er mars 1839), APQ, P-B:675.

leva que difficilement. Sa lettre du 4 mars adressée à Papineau est significative d'une conduite d'échec caractérisée par l'auto-punition. Les membres de la famille Porter furent même obligés de la soigner.

“joint à la douleur de Mde Porter de Fanny que je ne pouvais consoler; j'étais aussi désolée et bien faible qu'elles, j'étais si attachée à lui, je le voyais dévouée à ta personne et à tes intérêts au delà de ce qu'on peut attendre de ses plus proches parens mêmes; je me représentais ce redoublement de soins et d'attentions le jour de ton départ. Oui! tu peux dire avec vérité qu'il t'as voués les derniers instants de son existence, et quand je me rappelais que tu m'avais confiés à ses bons soins et que si tu n'avais pas eu ce bon ami, tu n'aurais pu te décider à me laisser ici sans protecteur, j'aurais fait un exprès pour te ramener mais je savais que c'était en vain que tu serais embarqué, ainsi il m'a fallu faire de nécessité vertue; j'ai eu un grand mal de gorge j'avais pris froid la nuit fatale qui a précédé son décès j'ai été quinze jours sans sommeil sans prendre de nourriture (faut dire) en sorte que je suis devenue très foible, et pour comble de malheur; la petite Azélie est tombé malade. . . J'ai été très inquiète et je n'avais pas la force de la soigner, heureusement qu'elle se laissait soigner et veiller par les Dames de la maison qui se sont montrées vraiment de vraies amies, depuis ces malheurs elles ne m'ont pas abandonnées même la nuit il y en eu toujours eu une à veiller dans notre chambre, avec Mary la fille de chambre qui couche toujours dans ma chambre je ne puis rester seule je suis trop foible et trop nerveuse, jamais de ma vie je ne me suis aperçue combien j'ai le système nerveux affectée cela me chagrine beaucoup”.⁴⁶

A certains moments de sa vie, Julie Bruneau a été totalement écrasée sous les tendances négatives de son caractère. Mal adaptée à la réalité et à la vie, elle a été sujette d'une façon plus ou moins grave selon les circonstances aux troubles psycho-somatiques. Dans son livre sur la *Peur et l'Angoisse*, Paul Diel analyse le mécanisme psychique sur lequel reposent ces conduites inauthentiques. “Au lieu de libérer le sujet de son angoisse coupable, écrit-il, le refoulement en profondeur prépare la transformation négative la plus angoissante que le désir puisse subir sur le chemin de la fuite éperdue devant les difficultés de la vie. Déjà au niveau de la nervosité, le sujet — dans la mesure où il se sent coupable — est devenu en partie son propre adversaire. Par le refoulement en profondeur de l'adversité coupable — vaine tentative d'auto-réconciliation et d'auto-excuse — le psychisme se dissocie. L'agression inculpatrice dirigée vers le monde, en refluant vers le sujet, redevient auto-inculpation qui se transforme en auto-punition. L'auto-agression conduit vers l'auto-destruction.”⁴⁷

Au mois de juin 1839, Julie était encore souffrante. Une aggravation de ses maladies se produisit pendant la traversée de Lactance qui se rendait rejoindre Papineau à Paris. Cependant une amélioration sensible de son état de santé arriva lorsqu'elle fut rendue en France.

46. Julie à son mari (4 mars 1839), RAPQ, 1957-59, 100.

47. P. Diel, *op. cit.*, p.218.

Mais vite déçue par son séjour à l'étranger et mal résignée à des conditions de vie difficiles, elle retrouva ses lamentations et ses malaises. Au mois de mai 1841, Papineau écrivait à Amédée:

"Maman se plaint assez souvent de sa santé, et il est pénible en effet de n'être jamais bien. Mais c'est devenu une névralgie tracassante, n'offrant je l'espère aucun symptôme grave, me laissant l'espoir au contraire qu'elle se rétablira tout à fait bien, quand Lactance sera bon médecin; car il apprend tous les jours un peu, et tous les jours, elle est un peu mieux, vû qu'elle n'est pas soignée. OH! si ma bonne soeur venait la voir avec ses enfans, indubitablement, elle sera tout à fait guérie et de suite. Car ici c'est l'ennui qui lui est contraire dans son état de santé".⁴⁸

Rosalie Dessaulles ne put rejoindre les Papineau à Paris. Julie trouva dans cette déception un prétexte pour exiger le retour en Amérique. Mais elle ne put obtenir l'adhésion de son mari. C'est à partir de ce moment que sa santé recommença à se détériorer. Au mois de juin 1842, Papineau faisait part à Amédée des résultats d'une consultation médicale.

"Le Dr Rostan un ami qui a vu maman, nous assure que malgré l'opiniâtreté de ces retours, il ne faut pas s'inquiéter que le siège du mal est l'estomac; qu'il ne faut pas de remèdes mais le régime et l'exercice. Maintenant que la belle saison est revenue la bonne santé est aussi revenue, mais il y a dans ces indispositions si fréquentes un motif puissant pour ta maman de désirer son retour en Amérique, où en sus de son vif désir de revoir nos chères parents, ceux qui nous restent, elle dit qu'elle sera mieux portante. Et pourtant ce n'est pas tout-à-fait le Canada qu'elle désire bien ardemment revoir. . ."⁴⁹

Ce texte, comme ceux qui ont déjà été cités, indique une fonction supplémentaire de la maladie dans le cas de Julie Bruneau. La maladie et la mélancolie semblent avoir été, pour elle, un instrument pour séduire et dominer son entourage. Ceci est particulièrement vrai à l'égard de son mari et de ses enfants. Ne pouvant trouver la joie dans une conduite lucide et adaptée, elle a choisi la voie détournée de l'échec afin d'obtenir un minimum de satisfaction à ses besoins affectifs et à ses désirs d'autorité. Cette motivation paraît d'autant plus vraisemblable que sa conduite s'est détériorée au rythme de ses échecs. Elle a été de plus en plus déçue par son mari qui n'a pas réussi à satisfaire son besoin de prestige social et ses exigences affectives. De même elle a eu conscience d'avoir tout sacrifié à ses enfants et c'est par eux, semble-t-il, qu'elle éprouvera le plus de déceptions.

En 1843, elle revint en Amérique avec ses enfants, laissant Lactance et son mari à Paris. Rendue au Canada, elle y retrouva ses

48. Pap. à Amédée (2 mai 1841), APQ, P-B:251b.

49. Pap. à Amédée (1er juin 1842), *ibid.*, 257.

ambitions. C'est alors qu'elle demanda à Papineau de revenir au pays afin de reprendre son rôle de chef politique. L'époque de sa reprise de contact avec le Canada marqua une amélioration dans sa condition physique et psychique. C'est aussi une époque où elle forma de multiples projets. Le 24 novembre 1843, elle écrivit à Papineau:

"Quant à toi tout le monde désirent ton retour; et moi plus que tout autre et les chers enfans et tes bons parens; mais je te laisse libre, ne voulant pas m'exposer à aucun reproche. je m'ennuie beaucoup de toi et ne suis et ne peut être heureuse avant ton retour. néanmoins je suis de plus en plus persuadée que j'ai bien fait de revenir, sous le rapport de ma santé j'y ai beaucoup gagné; je suis bien je ne sais si je dois l'attribuer au voyage, et à mon retour à Saratoga, où au changement de régime; je ne sais, mais enfin il est certain que je suis bien, je n'ai plus mes maux de tête je dors bien, digère bien, je n'ai eu aucune attaque de mon mal de gorge, et pourtant le Climat est terrible".⁵⁰

Mais, au mois d'avril 1844, elle fut en butte à des nouvelles difficultés et elle récupéra, en même temps, ses maladies. Les projets qu'elle avait édifiés tombaient l'un après l'autre. Papineau refusait toujours de revenir au Canada et la situation financière de la famille était encore difficile. De plus, elle avait rêvé, depuis longtemps, d'avoir un prêtre dans sa famille. Amédée et Lactance n'avaient pas satisfait cette ambition. Mais il restait Gustave qui, quoique âgé de 15 ans, pouvait entreprendre ses études classiques. Mais Gustave semblait éprouver peu d'attrait pour la vie sacerdotale. Elle avait néanmoins décidé, au mois d'août 1843, de l'envoyer au collège de Saint-Hyacinthe. Mais au printemps 1844, il tomba malade. Voyant son rêve compromis et obsédée de remords, elle se réfugia encore une fois dans la maladie. Sa lettre à Lactance, au mois de mai 1844, traduit son état psychosomatique à cette occasion.

"Mr Viger venait me chercher pour la troisième fois il a bien fallu y aller. je ne voudrais pas le mécontenter, car nous dépendons de lui absolument; ainsi après avoir lue vos lettres, qui à présent sont plutôt des lettres de deuil, que de consolations; il m'as fallu partir après avoir bien pleuré et ainsi en larmes, je suis embarqué en Bateau à Vapeur jusqu'à St Sulpice où sa voiture nous attendait. et j'y ai passé huit jours; ils ont été aimables et bons pour moi on ne peut pas plus; ainsi il m'a fallu contenir mes souffrances physiques et morales, mais je n'ai pu me garantir malgré tous mes efforts; et j'ai été souffrante de douleurs d'entrailles et d'estomacs, les deux derniers jours j'étais un peu mieux et je suis arrivé, ici et en arrivant j'ai trouvé une lettre de la Chère Rosalie Dessaulles qui m'annonçait l'affreuse nouvelle que le cher Gustave avait encore eu une nouvelle rechute ainsi je n'ai pas besoin de te dire en quel état je me suis trouvé, deux jours après j'en ai reçu une de lui-même; le cher enfant dit qu'il est mieux et pour la quatrième fois en état de convalescence. et il ajoute qu'il ne sait si cela continuera, qu'il est découragé ennuyé à l'excès. . , car tu dois être persuadé que si cher petit Gustave succombe à un aussi funeste

50. Lettre à Pap. (24 nov. 1843), APQ, P-B:693.

accident je ne pourrai surmonter un pareil coup, et que je le suivrai plutôt ou un peu plus tard, car la vie des femmes est alimentée par les douleurs; c'est ce qui m'as soutenue jusqu'à présent; mais il est impossible que je puisse soutenir des chocs, plus douloureux que tous ceux que j'ai éprouvés par le passé, et ceux-ci sont d'une nature plus sensible et plus poignante qu'aucune, car elles, sont en grande partie volontaires de notre part, mais Dieu m'est témoin que ce que j'ai fait n'as été qu'en vue du bien de ma famille, et si cela retourne contre elle ce sera une fatalité que l'on ne pouvait prévoir, car pour moi il y a longtemps que je sais que je n'ai que des peines en tous genres à souffrir jusqu'à la fin. Je voulais seulement alléger les vôtres, mais la conduite de ton Père qui m'est de plus en plus inexplicable, comme elle commence à paraître, a bien d'autres est plus que je ne pourrai supporter, car en faisant notre malheur à tous volontairement, il est inexorable tant qu'il n'a pas dépendu de lui, nous avons souffert avec résignation et courage nos malheurs, au moins autant qu'il a dépendu de nous; je suis faible et malade usé, il ne pouvait exiger l'impossible, c'est à dire que je fusse toujours gaie et satisfaite, et puis indifférente sur les moyens qu'il fallait choisir pour réhabiliter nos affaires. Il ne veut pas nous seconder; je n'ai aucun pouvoir sur lui, et il aura de plus en plus des armes contre moi, selon ses vues de dire que j'ai fait mon sort, ainsi il n'y a que la Providence qui peut nous soutenir dans des épreuves pire qu'aucune de celle que nous avons éprouvés, puisque nous espérons toucher au terme, et que l'on a moins de forces à recommencer. ainsi si je vous manque il faut que vos soeurs puissent au moins avoir votre aide et appui Amédée, et toi leur servirai de Père, car pour le petit je crois qu'il ne peut guères se rétablir et s'il plaît à Dieu de finir ses maux ce n'est pas lui qui sera le plus à plaindre".⁵¹

En 1844, Julie Bruneau, qui était âgée de 48 ans, se plaignait d'une "descente de matrice [ou] de la vessie".⁵² Personne ne put se prononcer catégoriquement sur son cas puisqu'elle refusa de subir un examen médical. C'est aussi la période où son "amour passionné des médecines"⁵³ s'ancre définitivement. Cette attitude ne fit que s'aggraver sous l'effet des douloureuses épreuves familiales qui gâtèrent davantage les quinze dernières années de sa vie. En 1859, Papineau lui écrivit:

"Tu confirmes, mais sans assez de détails, ce que m'avait dit la fille de Me Cherrier que tu avais été indisposée. Tu es soulagée; tant mieux. Mais tu lui avais dit que tu devais appeler le médecin. L'as-tu fait? L'inquiétude inévitable, dans l'éloignement où nous sommes, ne peut être diminuée que par une pleine et entière franchise et d'amples détails sur ce qui a rapport à vos santés, occupations, amusements, etc — Je souhaite que tu l'aies vu et prié de considérer attentivement si ces retours fréquents d'accumulation de bile, qui t'obligent d'avoir recours à des médicaments pris avec une grande répugnance, sont la suite inévitable de ton tempérament, ou la conséquence de l'habitude d'avoir pris des remèdes par précaution, et si quelque changement de régime pourrait rendre plus rare cette nécessité. Je crains toujours que l'usage fréquent de purgatifs n'affaiblisse l'estomac. Si c'est suite du tempérament, la médecine n'est guère en état de la changer à nos âges, et tu devras te soumettre à continuer l'usage fréquent de remèdes, mais même en cela le médecin pourra t'indiquer le choix des remèdes qui te fatigueront le moins".⁵⁴

51. Lettre à Lactance (12 mai 1844), APQ, P-B:696.

52. Pap. à sa femme (15 juillet 1845), RAPQ, 1955-57, 302.

53. Pap. à sa femme (17 mars 1847), *ibid.*, 322.

54. Pap. à sa femme (24 oct. 1859), RAPQ, 1955-57, 367s.

Enfin l'exil que Papineau la força à accepter à la Petite-Nation ne fit qu'empirer sa situation. Elle ne s'est jamais résignée à y vivre l'été. A plus forte raison, a-t-elle été aigrie par les hivers qu'elle y passa. En 1861, Papineau écrivait à Amédée:

“Mère et soeur sont si tristement éprouvés, que je les souhaiterais à Montréal. La sécurité s'y trouve parce que les médecins habiles sont à portée. Les mauvaises glaces et les mauvais chemins, nous isolent invinciblement et cela donne à Mère en sus des souffrances des maux actuels, la terreur de tous les maux possibles. Puis de se voir toutes deux indisposées en même temps, agit et réagit trop fortement l'une sur l'autre”.⁵⁵

Cette analyse du comportement de Julie Bruneau dépasse, en raison des problèmes qui y sont soulevés, les limites de la caractérologie. Celle-ci nous a d'abord permis de dégager les traits fondamentaux de son caractère dont les tendances profondes n'étaient pas seulement négatives. Au contraire, elle aurait pu puiser dans ses aptitudes naturelles à la réflexion, résultat d'une forte secondarité, et dans son intelligence les ressources nécessaires pour limiter les dégâts causés par une excessive émotivité. Pour cela il était nécessaire qu'elle se développât de nouveaux centres d'intérêt propres à la soustraire à la contemplation de ses malaises personnels. A ce point de vue, l'intérêt qu'elle a porté à la politique, avant 1837, a été pour elle un moyen efficace de détente lorsqu'elle n'était pas sollicitée par de trop fortes émotions. Même si elle n'avait pu se réconcilier totalement avec les êtres et les choses, elle aurait été néanmoins capable, en réagissant contre son pessimisme et ses ambitions, de se forger une existence, sinon heureuse, du moins acceptable à elle-même et aux autres. Mais il semble que mal préparée à la vie et soumise à des circonstances difficiles, elle soit devenue la victime des tendances négatives de son caractère. Envahie par la mélancolie, elle a vécu aux confins de la réalité et dans un monde imaginaire chargé de dangers et de culpabilité. L'agressivité qu'elle éprouvait à l'égard de la société et des hommes, elle l'a souvent retournée contre elle-même dans des gestes imprégnés de masochisme. Mal réconciliée avec elle-même, elle a aussi manifesté de l'aversion pour tout ce qui touchait à la sexualité. En forçant son mari à demeurer dans la politique, elle en fit le champion de ses ambitions et de son agressivité. C'est pourquoi l'échec de l'action politique de Papineau a été senti par sa femme comme un échec personnel. Elle ne s'est résignée à sa démission de la politique qu'en 1851. Même la religion, qui était pour elle la valeur suprême, n'a pu lui apporter le calme, encore moins, la sérénité.

55. Pap. à Amédée (18 déc. 1861), APQ, P-B:396.

3. *La religion de Julie Bruneau*: —

Comme chez toutes les Canadiennes françaises de son temps, la religion prenait une place essentielle dans la vie de Julie Bruneau. Elle était fermement convaincue que le destin des individus comme celui de la société devait être étroitement lié aux valeurs religieuses. A ce point de vue, sa pensée reproduisait les croyances théocratiques du clergé de l'époque. Son éducation s'est faite au moment où le clergé canadien-français, afin de défendre les valeurs religieuses traditionnelles, menait une lutte acharnée contre les croyances élaborées par les philosophes du 18^e siècle et leurs conceptions morales. Issu d'un long passé de rigorisme moral, l'enseignement religieux au Canada français se dressait avec une force accrue contre les valeurs rationnelles et tendait plus encore à réprimer les forces spontanées de la nature. Placée au service d'une société peu dynamique et naturellement réfractaire aux innovations, l'éducation de l'époque ne pouvait que contribuer à élargir le fossé entre les hommes et les exigences de la réalité. Fonction primordiale de la mère, l'éducation religieuse dans la famille ne pouvait que s'imprégner de sa vision personnelle du monde et des vicissitudes que comportaient les responsabilités énormes qu'elle devait assumer dans le milieu familial. Il est incontestable que Julie Bruneau a été marquée définitivement par ce climat de rigorisme que véhiculait la pensée religieuse et qui lui avait été légué par une mère autoritaire et très adonnée à la dévotion. Cette dernière, après la mort de son mari en 1820, alla se réfugier au presbytère de son fils.

Louis Fréchette, dans ses *Mémoires*, nous a laissé un tableau très réaliste et même caricatural des techniques éducationnelles de cette époque et des visées qu'elles recouvraient:

“Les parents et les maîtres — à part une exception près dont je parlerai dans un instant — n'étaient certainement pas plus cruels dans ce temps-là qu'ils ne le sont aujourd'hui; mais l'immense majorité, sinon tous, étaient intimement persuadés qu'un enfant ne pouvait manquer de tourner mal, s'il n'était roué de coups au moins trois fois par semaine. La trique, le fouet, la hart, et souvent même le rottin, étaient considérés comme les agents essentiels du perfectionnement de la jeunesse et du salut des générations. Elever un enfant, c'était le rosser à outrance; le corriger, c'était lui rompre les os. . . Que voulez-vous, c'était la mode et la méthode recommandée: “Pères et mères, corrigez vos enfants, prenez la verge, battez-les, domptez-les: chaque coup que vous leur donnez ajoute un fleuron à votre couronne future; cassez-leur un membre s'il le faut; il vaut mieux que votre enfant aille au ciel avec un bras ou une jambe de moins, que dans l'enfer avec tous ses membres”. . . J'ai entendu une femme qui disait: Que le bon Dieu soit béni! jamais je ne me sauverai, j'ai trop d'enfants; je n'en ai pas claqué la moitié que j'ai déjà les mains hors de service. . . Une autre disait:— Tenez-moi, giffler comme ça à droite à gauche du matin au soir, je n'aime pas beaucoup ça; mais il faut bien faire son salut, n'est-ce pas? C'en était rendu au point que les gens se confessaient de ne pas avoir eu l'occasion d'assommer quelqu'un de leurs enfants. Sans aspirer à une très haute

sainteté sous ce rapport, mon père nous flambait quelquefois d'importance, mon frère et moi, pour l'acquit de sa conscience; mais ma pauvre mère, elle, se faisait une vilaine réputation. Elle fréquentait trop Mme Horatio Patton, qui lui donnait de mauvais conseils — une protestante fanatique qui prétendait qu'on ne doit battre un enfant qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de réprimandes. Voyez ça, disait-on, la malheureuse est en train d'élever deux garnements qui mourront sur l'échafaud. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'air méchant plus que les autres; mais elle ne mettra pas grand temps à les gâter si cela continue. Que voulez-vous que deviennent deux gamins comme ça, quand le père est tout seul pour les corriger? Et encore c'est bien rare qu'il leur touche. Pauvre petits ils sont bien à plaindre.⁵⁶

Il semble bien que les épreuves de force aient été surtout en vigueur dans les milieux paysan et ouvrier où la tendance existait de prendre à la lettre le symbolisme de la prédication. Dans les collèges et dans les couvents, prédominait plutôt une sorte de paternalisme à la fois rigide et, en un sens, bienveillant qui s'accommodait néanmoins assez bien des contraintes physiques lorsque le résultat recherché n'était pas obtenu. Mais, dans les deux cas, le système visait d'abord à modeler l'individu sur une conception traditionaliste des valeurs religieuses. Les plus dangereux ennemis à combattre étaient l'indépendance d'esprit et la sexualité. A côté de ces attitudes existait un climat d'idéalisme religieux qui assurait la prédominance du sentiment dans la démarche religieuse.

On comprend que plusieurs étudiants de l'époque, mal disposés par leur caractère ou par leur éducation première à subir ces méthodes éducatives, aient conservé un souvenir assez amer de leur passage à l'école et au collège. Nous les retrouvons plus tard dans le *parti patriotique* et dans l'*Institut canadien*. Leurs souvenirs de collège ont servi, pour une part, à alimenter leur anticléricalisme. Cependant, dans les milieux bourgeois, pourtant hostiles aux Anglo-saxons, une nouvelle conception de l'éducation se faisait jour. Dès les premières années du 19^e siècle, l'*Emile* de Rousseau et le *Traité sur l'Education* de John Locke apparaissent sur les rayons de plusieurs bibliothèques. Bientôt des protestations s'élevèrent contre le système d'éducation employé dans les collèges et, en particulier, contre les épreuves de force.

Quelle fut la méthode employée dans le cas de la femme de Papi-neau? Il semblerait qu'une attitude paternaliste, rigide et empreinte d'une certaine bienveillance, ait été utilisée à son égard. Telles étaient, selon toute probabilité, les méthodes employées par les Ursulines de Québec. D'ailleurs le caractère timide et, en apparence, soumis de Julie se prêtait bien à cette attitude. Mais, dans sa famille où avaient certainement pénétré les idées nouvelles — son père n'était-il pas un député influent attaché à la cause libérale? —, elle paraît néanmoins

56. APQ, Coll. Fréchette, *Mémoires*, chapitre XI.

avoir subi l'influence profonde de sa mère. Aussi n'a-t-elle jamais réussi à s'en libérer et cette dernière a continué, même après le mariage de sa fille, à jouer un rôle effectif dans sa vie. Il est certain dans l'ensemble, que l'expérience de Julie à l'époque de son éducation n'a pas contribué à favoriser l'affermissement des tendances positives de son caractère. Au contraire elle paraît avoir actualisé ses prédispositions au pessimisme, sa timidité et ses propensions à l'inhibition. Ses attitudes religieuses ont aussi été fortement marquées par son expérience première.

La démarche religieuse de la femme de Papineau a été imprégnée de pessimisme. Cette attitude supposait au point de départ une condamnation absolue du monde. Pour elle en particulier, la terre fut réellement, selon son expression, une "vallée de larmes". Ses lettres retentissent de phrases qui révèlent le caractère douloureux de son existence: "prétendu bonheur terrestre", "notre pénible existence", "ce monde fragile et périssable". Une conclusion se dégage de sa correspondance. Le monde ne renferme et ne peut créer de lui-même aucune valeur certaine. Il est dominé par la faute originelle. En conséquence son contact ne peut être que déprimant et dévalorisant. Il en est de même de l'individu et de la société. Laissé à ses propres forces, l'individu ne peut que sombrer dans une existence dissolue, dominée par l'ambition et vide de sens. Constituée sur des données humaines, la société aboutit fatalement à se désintégrer. Julie Bruneau, en raison de son caractère et de son expérience personnelle, a possédé au plus haut point le sentiment aigu de sa propre misère et de son incapacité à affronter la vie. De là provenait en majeure partie sa conception déprimante de l'homme et de ses oeuvres.

Au contraire, la religion, d'après elle, fournissait à l'individu et à la société un système de valeurs durables et aptes à "poser une base de société heureuse et durable autant que peut l'être un état de société dans ce monde fragile et périssable où il ne peut y avoir rien de parfait et de constant, mais au contraire sujets à toutes les vicissitudes humaines et par conséquent périssables".⁵⁷ A son fils, Lactance, dont la piété se refroidissait, elle écrivit: "Dans un âge aussi tendre que le tien négliger la piété que doit on attendre de toi à ton entrée dans ce monde dangereux et quelles ressources auras-tu pour te garantir de tes passions!"⁵⁸ Malgré sa croyance indéfectible dans les principes de la religion chrétienne, Julie Bruneau n'est jamais parvenue à appuyer sa conduite sur la certitude absolue de la foi. Son comportement a plutôt été dominé par son émotivité. C'est pourquoi ses attitudes religieuses ont subi les aléas de son affectivité. Certes elle n'a jamais mis en doute les

57. Lettre à son mari (4 mars 1839), APQ, P-B:676.

58. Lettre à Lactance (7 déc. 1836), APQ, P-B:661.

réalités de la foi mais elle a souvent agi comme si elle s'inquiétait de leur efficacité dans la conduite de la vie. A plusieurs reprises, Papineau lui a fait observer combien elle manquait de résignation "chrétienne" devant les difficultés. A ce point de vue, le pessimisme, l'inquiétude, voire le scrupule définissent le climat d'ensemble de sa vie morale. Assidue à tous les offices religieux lorsqu'elle en était capable, elle veillait avec zèle à ce que tous les membres de sa famille adoptent son rythme de pratique religieuse. Possédant un sens très développé de ses responsabilités en matière de religion, elle revenait de l'église, en particulier pendant le temps du Carême, avec la conscience d'avoir mal rempli ses devoirs. Alors ses goûts pour la moralisation s'exaltaient. En 1826, Papineau répondait à une de ses prédications plus insistante que d'habitude:

"Tu juges bien qu'avec la fièvre et la migraine, la mauvaise humeur et les discussions plus que vives que nous avons eues, le long sermon que tu m'adresses, fruit des pratiques de la Neuvaine, dans laquelle une dévote ne manque jamais de se pénétrer de plus d'estime pour elle-même et de moins d'indulgence pour autrui n'est pas arrivé, dans le moment le plus opportun pour faire rentrer en lui-même le grand pécheur que tu chapîtres si vertement. La grâce ne m'a pas touché ce jour là, elle prendra peut être mieux son tems dans d'autres occasions."⁵⁹

Il est certain que l'incrédulité de son mari a été pour elle un problème capital.⁶⁰ Naturellement intolérante et aidée en cela par le climat social de l'époque, elle a énormément souffert de l'attitude religieuse de Papineau. En dépit de son extrême vigilance à l'égard de la vie religieuse de ses enfants, elle a souvent assisté au refroidissement de leurs convictions. Dans ces moments, pénibles pour elle, elle s'accusait d'avoir manqué à ses obligations. En 1847, elle disait, après le retour de son fils, Gustave, à la foi chrétienne:

"mais ce qui me console encore plus c'est son retour à la piété et à la religion parce que je suis convaincu qu'il ne pourrait être heureux sans cela ni sa pauvre Mère non plus; et j'en causerai avec lui plus au long quand nous aurons le bonheur de nous revoir; car j'espère qu'à l'avenir nous serons plus heureux; Dieu nous a envoyé cette dure épreuve pour nous être une plus grande consolation; je l'ai envisagé sous ce rapport: sans cela je n'aurais pu en supporter le poids, prières, supplications et résignation ont été mon seul refuge, puisque j'étais privé du plaisir de le soigner moi même et c'était une triste situation. . ."⁶¹

59. Pap. à sa femme (20 mars 1826). RAPQ, 1953-55, 242.

60. Au cours de la première moitié du 19^e siècle, l'incrédulité avait gagné une partie de la moyenne bourgeoisie. "J'ai été alors chez Plamondon, mais les dévotes qui y sont en foule, ont, m'a-t-il dit, un redoublement de disposition à quereller lorsqu'elles sont à la veille de quelques dévotions. Nous avons en effet été mal menés. C'est un triste tems pour les époux que celui où nos chères moitiés font l'examen de leurs consciences. Conformément au langage de l'écriture, elles ne font si bien avec nous qu'un seul corps et qu'une âme, qu'elles ne peuvent concentrer leurs recherches sur elles-mêmes sans les porter sur nous; avoir un soupir pour leurs fautes sans avoir mille reproches, et "Maudissons" pour les notres". Pap. à sa femme (13 mars 1826), *ibid.*, 241. Voir le Chan. L. Groulx, *La situation religieuse au Canada français vers 1840*, dans *Notre Maître, le Passé* 3^e série, p.179-232.

61. Lettre à son mari (13 avril 1847), APQ, P-B:700.

Douée d'une conscience facilement inquiète et coupable, Julie Bruneau fut une cliente habituelle des directeurs de conscience. Papineau qui se montrait, en général, tolérant pour le zèle religieux de sa femme, manifestait des réticences sérieuses à propos de ses visites au "parloir". En 1834, à la suite d'une visite dont l'éclat était parvenu à Québec, Papineau écrivit à sa femme:

"Je l'ai dit et le redis, je ne crains pas tant les confesseurs que les confessées, par rapport à moi, des premiers je saurai bien me défendre mais des autres quand elles sont gentilles je ne saurais m'en garder, et les coquines peuvent tout oser, sûres de se faire tout pardonner, excepté des visites au parloir quand elles ont l'air d'être des assignations et des rendez-vous puisque Quoique l'on s'y rende en tapinois, marchand sur la pointe des pieds, effleurant à peine la terre, on reconnaît apparemment le pas et l'allure de la gent trotte-menu, et qu'à travers une porte de bois et des verres sales comme tout le reste du séminaire, l'on s'écrie, quand des mondaines aux yeux de lix n'y peuvent encor voir goutte. Ah les voilà ! Ah m'y voilà ! c'est plus que je ne peux porter, je ne veux pas finir brisons là et n'en parlons plus. . . Et tu as mené ma chère petite Ezilda au parloir, comment réussirai-je à la garantir d'aussi dangereux exemples lorsqu'elle sera à sept ans, en âge de péché. J'avais promis de n'en plus parler mais Diable après le Conseil Législatif il n'y a rien qui me déplaît tant."⁶²

Ainsi les attitudes religieuses de la femme de Papineau traduisent à la fois un pessimisme amer et un idéalisme exalté qui ont été un obstacle à l'épanouissement de sa vie spirituelle. Au lieu de la réconcilier avec la vie et avec elle-même, son interprétation des valeurs religieuses et morales a davantage servi à la dresser contre le monde et à accroître ses sentiments de fausse culpabilité. Au lieu d'être un instrument pour réagir avec force contre certaines tendances négatives de son caractère, la religion, telle qu'elle la comprenait, lui a souvent fourni des raisons pour légitimer des conduites inauthentiques et opprimer son entourage. Sa conception du rôle de la Providence en fait foi.

Selon Julie Bruneau, Dieu était sans doute bonté et amour; mais il était plus encore l'ordonnateur du monde. A ce titre, il ne pouvait qu'intervenir directement dans la vie des sociétés et des individus. Mais cette intervention ne se limitait pas à une régulation générale des êtres et des choses, elle se retrouvait dans tous les événements, même, les plus anodins. Un événement heureux constituait le signe d'une récompense; un événement malheureux, l'évidence d'une épreuve ou d'une punition. Telle était la conception du rôle de la Providence auquel adhérait la femme de Papineau. Mais, dans la réalité, elle insistait surtout sur la Providence qui "épreuve et punit". En 1852, par exemple, Lactance décidait, au moment de la mort de Gustave, d'entrer chez les Oblats. Cette décision inattendue, après six ans de dépres-

62. Pap. à sa femme (4 fév. 1834), RAPQ, 1953-55, 347.

sion mentale, apparut immédiatement à Julie comme un événement miraculeux et comme une récompense de ses souffrances passées. Mais, comme il est difficile de préciser le sens d'une intervention divine, elle a été portée à voir davantage dans ses déceptions l'action punitive de la divinité. En 1847, autre exemple, Gustave se trouvait dans une phase de froideur religieuse. La première réaction de Julie fut de rechercher derrière cet événement un avertissement de Dieu pour son manque de zèle à l'égard de la vie chrétienne de son fils. Mais Gustave, au cours de sa maladie, retrouva la piété. C'est seulement à ce moment qu'elle put parler de l'épreuve que venait de lui faire subir la Providence. Ces exemples rendent compte du climat de fatalité qui entourait la vie religieuse de Julie Bruneau. La lettre qu'elle écrivit à Lactance à l'époque de la première maladie de Gustave, en 1844, est significative à cet égard :

“car la vie des femmes est alimentée par les douleurs; c'est ce qui m'as soutenue jusqu'à présent; mais il est impossible que je puisse soutenir des chocs, plus douloureux que tous ceux que j'ai éprouvés par le passé, et ceux-ci sont d'une nature plus sensible et plus poignante qu'aucune, car elles, sont en grande partie volontaires de notre part, mais Dieu m'est témoin que ce que j'ai fait n'as été qu'en vue du bien de ma famille, et si cela retourne contre elle ce sera une fatalité que l'on ne pouvait prévoir, car pour moi il y a longtemps que je sais que je n'ai que des peines en tous genres à souffrir jusqu'à la fin, je voulais seulement alléger les vôtres”.⁶³

Désemparée devant la vie et devant Dieu, elle s'est rattachée au sacrifice et à la souffrance comme étant pratiquement les seuls moyens d'accéder à l'éternité et de réaliser son salut. Mais il reste qu'elle est souvent demeurée en suspens entre le monde, qu'elle ne pouvait accepter, et les réalités spirituelles qu'elle cherchait à atteindre. Ce défaitisme devant la vie, qui se retrouve dans ses attitudes religieuses, n'exprime cependant pas la totalité de sa vie spirituelle.

Elle a souvent trouvé un réconfort dans la pratique religieuse, dans l'éclat du culte et dans les prédications lorsqu'elles étaient optimistes. Cela se produisait dans ses moments de calme. Ainsi, en 1840, elle écrivait à Amédée :

“J'ai l'avantage ici d'être à même d'entendre de beaux et bons sermons à St Sulpice les offices sont solennelles. de ce côté c'est beaucoup mieux que je le pensais et il y a toujours beaucoup de monde il y a un grand nombre de confréries. . .”⁶⁴

63. Lettre à Lactance (12 mai 1844), APQ, P-B:696. Cette lettre a été citée dans la seconde partie de ce texte.

64. Lettre à Amédée (25 fév. 1840), APQ, P-B:640. Par contre, les prédications pessimistes, et elles étaient très fréquentes à l'époque, atteignaient durement la femme de Papineau. “Une passion de trois heures a été prêchée par deux prédicateurs, et, dans les intervalles des hymnes chantées par quelques unes des meilleures voix de l'Opéra. Pour exprimer le désordre de la nature, à l'agonie de son auteur, l'on a arraché à un orgue puissant les roulemens et les éclats du tonnerre, avec une vérité qui a fait grande frayeur à ta maman, que j'ai soulagée en lui disant après le second coup de foudre qui la trompait, qu'il parlait de l'orgue. . .” Le même au même, (17 avril 1841), *ibid.*, 251e.

Chez elle, la religion a aussi été un frein efficace contre une désorganisation plus poussée de sa conduite. Sur le plan psychique, elle a été un facteur de salut parce qu'elle lui a fourni des moyens de réagir contre une trop grande inactivité et ainsi de faire face, dans une certaine mesure, à ses obligations à l'égard de son mari et de ses enfants.

CHAPITRE II

LES PROBLÈMES FAMILIAUX

Julie Bruneau était peu apte, en raison de son caractère, à mener l'existence agitée qui fut la sienne. Elle avait besoin de calme, de stabilité, de gaieté et de compréhension pour accéder à un minimum de bonheur. Pour cela, la présence de son mari lui était nécessaire. Au contraire, celui-ci partageait son temps entre Québec, Montréal et la Petite-Nation. Ses séjours dans sa famille se firent de plus en plus courts à mesure que son engagement politique se renforçait et que sa seigneurie symbolisait davantage ses propres besoins de stabilité et de sécurité. Il était aussi nécessaire, pour elle, de se sentir suffisamment autonome à l'égard du clan familial et de se créer une existence paisible qui aurait favorisé un ajustement plus adéquat à l'ambiance. De cette façon, elle aurait eu la possibilité d'établir un minimum de relations sociales et familiales positives. Mais les circonstances, les traditions, sa propre personnalité et les problèmes personnels de Papineau n'ont pas favorisé le développement de ce climat indispensable à son équilibre émotif.

1. *Conception de la famille:*—

Depuis le 17^e siècle, la famille, l'Église, la paroisse et la seigneurie avaient constitué les principales forces de stabilisation des individus dans une société qui dépendait avant tout du commerce des fourrures. De son côté, l'État avait cherché à concilier, selon les circonstances, les exigences de l'économie des fourrures et la nécessité de fixer les hommes par l'agriculture. Mais, en pratique, la considération du rôle essentiel des fourrures dans l'économie avait inspiré davantage sa politique et l'appel de l'Ouest avait déterminé plus encore le destin des individus. L'organisation familiale, sur laquelle s'appuyait l'Église, avait été affectée sérieusement par cette ambivalence des forces économiques et sociales. La famille à caractère patriarcal qui s'était implantée par l'immigration française, n'avait pu résister à une situation qui comportait souvent l'absence des maris pendant une grande partie de l'année et un mode de vie peu discipliné. Les femmes, d'une façon générale, en étaient progressivement arrivées à s'assurer le contrôle de la vie familiale. Avec le temps, cet état de choses s'était renforcé et avait influencé d'une manière décisive l'éducation. Consciente d'avoir à assurer et à défendre la stabilité de la famille et, partant, les valeurs qu'elle repré-

sentait, la femme ne pouvait que considérer, inconsciemment ou non, son mari comme un être vivant en marge du groupe familial et même éprouver une certaine défiance à l'égard de son influence sur les enfants. Le rôle de la mère dans l'éducation et, en particulier, dans la formation religieuse des enfants, devenait dès lors déterminant et le mari apparaissait plutôt comme un auxiliaire de l'autorité maternelle. Souvent écrasée sous le poids des responsabilités qu'elle était forcée d'assumer ou qu'elle avait progressivement accaparées, la femme ne pouvait que tendre à replier le milieu familial sur lui-même et à le dresser contre tout ce qui était extérieur à la famille. Cela devenait particulièrement grave, au début du 19^e siècle, époque où l'intensification des échanges tendait à dissoudre les cadres économiques sur lesquels avait jusqu'alors reposé la société. Dès lors la famille pouvait de moins en moins espérer vivre en économie fermée, ce qu'elle n'avait d'ailleurs jamais fait complètement. Cette structure familiale soulevait aussi des problèmes énormes dans une conjoncture politique dominée par l'introduction du parlementarisme. Issu d'un tel milieu familial, replié sur lui-même, l'individu pouvait-il accéder positivement aux valeurs politiques et économiques nouvelles ?

Cependant il ne faudrait pas croire que cette prédominance de la femme dans la famille était consacrée par l'idéologie courante. La croyance en l'infériorité de la femme était encore trop profondément ancrée dans les moeurs et dans les traditions juridiques de l'époque pour justifier l'épanouissement total du matriarcat. Cette croyance faisait aussi partie du bagage éducationnel. Même si le clergé comptait d'abord sur les femmes pour assurer le règne de la religion et la stabilité de la famille, il proclamait hautement la nécessité de la soumission qu'elles devaient à leurs maris. Cette soumission, faisant figure d'une obligation stricte aux yeux de la religion, révèle la position contradictoire dans laquelle se trouvait la mère. La domination effective de la femme au foyer, en opposition avec les idées communément acceptées, influait considérablement sur la vie familiale. Si le mari acceptait la situation de fait, il consentait à vivre en marge de la famille dans une attitude débonnaire et jouissant d'une autorité honorifique. Pour les enfants, il symbolisait plutôt la bonté et l'indulgence mais aussi la faiblesse. S'il refusait l'impératif féminin, un état permanent de conflit, plus ou moins aigu et visible selon le caractère des conjoints, s'inscrivait dans le milieu familial. L'attitude de la femme, dans ces conditions, s'échelonnait de la révolte ouverte ou masquée à une soumission passive et apparente. Alors, les enfants, tiraillés entre les parents ou prenant parti pour la mère, ne pouvaient qu'être les victimes de ces tensions qui secouaient le noyau familial. Il résultait de ce système, quelles qu'en aient été les combinaisons internes, que la mère était placée dans une situation ambivalente dont l'origine se trouvait dans les absen-

ces répétées ou dans l'irresponsabilité du père qui ne pouvait symboliser suffisamment, aux yeux de ses enfants, les qualités attachées à la virilité. La cristallisation en système de cette situation par l'éducation en assurait la survie même dans les milieux où la situation primitive était disparue. Mais, au 19^e siècle, le paysan-bûcheron allait se substituer au paysan-coureur de bois. Ce nouveau genre de vie comportait les mêmes implications pour le milieu familial. La conséquence la plus frappante du système fut que la famille, tout en reposant sur des cadres autoritaires, produisait des individus indisciplinés, instables, insuffisamment développés sur le plan affectif et, dès lors, incapables de s'affranchir du milieu familial qui demeurait pour eux la valeur transcendante.

Si le milieu familial, en dépit de son déséquilibre hiérarchique, encadrait si fortement l'enfant, c'est que la famille était encore apte à satisfaire, dans le contexte socio-économique de l'époque, à l'ensemble de ses besoins et de ses aspirations: sécurité, affection, prestige et religion. La famille canadienne-française du début du 19^e siècle ne comprenait pas seulement le noyau familial immédiat (père, mère et enfants), elle formait un véritable clan, dont l'équilibre se modifiait continuellement sous l'effet de rivalités motivées par le besoin de prestige. Sa cohésion reposait sur les liens d'affection et la réciprocité des services. Dans le clan comme dans le noyau familial, les femmes jouaient un rôle prédominant. Les hommes pouvaient partir à la chasse, à la traite des fourrures ou aux chantiers, les femmes étaient toujours là pour assurer le maintien des valeurs familiales et religieuses. Malgré les rivalités et l'individualisme poussé, le clan exerçait une forte emprise sur chacun de ses membres. Le comportement individuel y était soumis à des règles transmises par tradition. Même sorti du milieu familial, l'individu pouvait-il oublier le prestige qu'il devait en premier lieu à sa famille? Par contre, les transformations économiques, politiques et sociales, arrivées au début du 19^e siècle, exigeaient un réaménagement de la vie familiale en fonction des tâches nouvelles. Le milieu familial se devait alors de produire des hommes d'action et, plus soucieux de progrès économique, politique et même éducationnel. Pour cela, il était nécessaire que l'éducation des enfants leur permît d'accéder positivement aux réalités extérieures à la famille. Mais, au contraire, se sentant menacée par l'intensification de la présence anglo-saxonne, la société canadienne-française attachait de nouvelles significations à ces institutions traditionnelles. Dans la pensée nationaliste qui s'élabore, la famille apparaissait comme un des principaux noyaux de résistance à la culture anglo-saxonne. Ce qu'on défendait, ce n'était pas seulement une conception idéalisée de la famille, mais un mode particulier d'organisation familiale apte à protéger les traditions nationales. Ainsi la réaction défensive se trouvait renforcée par l'idéologie préoccupée davantage de sauvegarder le passé que de procurer les réformes

nécessaires à un ajustement lucide au présent. Telles sont les données qui permettent de comprendre le rôle familial joué par la femme de Papineau.

Par son mariage, Julie Bruneau se trouvait annexée à un des clans familiaux les plus nombreux et les plus influents de la région de Montréal. Les Papineau étaient aussi apparentés aux Cherrier, aux Viger et aux Truteau. Dans ces groupes familiaux, il y avait peu d'attaches aristocratiques solides. Les ancêtres avaient été, soit des paysans-coueurs de bois, soit de petits marchands de fourrures ou, encore, de petits artisans. En somme ils se rattachaient par leurs traditions à la société mi-paysanne et mi-nomade du 18^e siècle. Mais, au début du 19^e siècle, le clan des Papineau-Viger-Cherrier se partageait, sur le plan des occupations, entre les professions libérales et la paysannerie de la région de Montréal. En somme les origines étaient humbles et l'enracinement paysan encore très fort. Quoique plus urbaine par mentalité, Julie provenait d'une famille à peine sortie de l'obscurité. Le clan des Bruneau-Robitaille manifestait le même attrait pour les professions libérales. Après 1818, une succession de mariages allait renforcer les liens de parenté entre les Bruneau, les Papineau et les Cherrier.

Très attachée à sa propre famille, Julie Bruneau ne s'est jamais laissé assimiler par la famille de son mari. Elle maintint des relations très suivies avec son milieu familial originel, relations d'autant plus intensives que sa mère et plusieurs de ses frères et soeurs allèrent, après 1820, s'établir dans la région de Montréal. Julie demeura très longtemps sous l'influence de sa mère. Celle-ci faisait de fréquentes apparitions chez les Papineau. D'ailleurs les nombreuses maladies de Julie nécessitaient souvent sa présence. Sans doute a-t-elle contribué à reconforter sa fille au milieu de ses difficultés; mais elle a aussi exercé sur elle une influence négative. Le contact maternel était peu propre à la sortir de ses excès de dévotion et de son pessimisme outré. Les interventions de sa mère dans l'éducation des enfants et dans sa vie personnelle semblent avoir été trop nombreuses. En 1825, Papineau, qui, pourtant, éprouvait une grande sympathie pour sa belle-mère, écrivait à sa femme: "Que de tierces personnes n'interviennent pas entre nous, et nous nous entendrons bien".¹ Naturellement ambivalente, la femme de Papineau ne semble pas avoir désiré la présence permanente de sa mère à son foyer. De plus son goût prononcé de la solitude et son individualisme rigide la portaient à écarter toute incursion prolongée dans sa vie. Ces traits de caractère rendent compte de son attitude à l'égard de ses beaux-parents. Ceux-ci, conformément aux traditions de l'époque, se croyaient en droit de surveiller l'éducation de leurs petits-enfants

1. Pap. à sa femme (7 mars 1825), RAPQ, 1953-55, 227.

et ils succombaient aisément, semble-t-il, à la tentation de s'immiscer dans sa vie. En 1825, par exemple, Papineau, qui était très attaché au milieu familial, forma le projet² de construire une "allonge" à sa maison afin d'héberger ses parents qui semblaient écrasés sous le poids des visites familiales. Julie vit ce dessein d'un très mauvais oeil. Le 7 mars, Papineau écrivait à sa femme:

"Ma chère amie Je suis aussi surpris qu'affligé que tu trouves des obstacles insurmontables à ce que nous remplissions un devoir aussi impérieux que celui d'offrir à mes vieux parens, si ce leur est commode et agréable, un arrangement qui leur épargnerait un degré de fatigue qu'ils ne peuvent plus porter. Je ne sais quels sont leurs sentimens et je veux bien te faire le sacrifice de mes sentimens jusqu'à ce que nous ayions eu le plaisir de nous revoir, et ne pas leur en écrire de nouveau jusqu'à ce tems, à moins qu'ils ne m'en écrivent. Mais lorsque je t'en ai parlé, tu ne m'as pas fait d'objections quoique celles que tu me fais aujourd'hui aient du se présenter à toi, comme elles se présentaient à moi alors. Néanmoins elles ne sont pas aussi fortes comme elles le paraissent d'abord. Assurément ma bonne amie je ne veux pas demander de toi plus d'assiduité et de fatigues que tu n'en prends une jeune femme élevant une jeune famille avec tout le soin que tu donnes à la tienne, est occupée constamment et de la manière la plus utile de toutes qu'elle puisse l'être. Heureusement nos bon parens ne sont pas dépourvus au point qu'ils voulussent être à charge à leurs enfans. S'ils l'étaient notre obligation n'en serait que plus grande de venir à leur secours. Mais l'arrangement proposé nécessiterait l'emploi d'autres personnes dont l'occupation serait de les soigner. Nous serions les maîtres chez nous, ils seraient les Maitres chez eux. Mais ce serait un chez eux étroit où ils n'auraient personne à recevoir comme ils le font incessamment à présent avec trop de fatigue. Que de tierces personnes n'interviennent point entre nous, et nous nous entendrons bien. Je suis vraiment affligé d'écrire quelque chose qui puisse t'affliger en contemplation d'un arrangement qui n'aura peut-être pas lieu, mais aussi c'est un peu trop fort à toi, de m'écrire que tu serais la plus malheureuse des femmes si nos parens venaient demeurer avec nous. C'est quelques fois un devoir que bien des enfans ont rempli avant nous, qui avaient d'ailleurs plus de cause de chagrins que nous n'en avons, si nous sommes raisonnables. Peut-être pourrons-nous proposer quelque autre arrangement également agréable à Papa. La construction d'une petite maison au jardin, assez petite pour qu'il ne tint qu'un petit ménage, ou quelque autre nous verrons. . ."³

Craignait-elle, en acceptant la proposition de son mari, de tomber sous la domination de sa belle-mère? Cela paraît assez évident d'après la réaction de Papineau. Peut-être trouvait-elle son mari trop dépendant de sa mère! Il est certain aussi que Joseph Papineau, son beau-père, n'était pas toujours facile à satisfaire. Enfin elle devait appréhender un surcroît de visites de la part de la nombreuse parenté des Papineau qui couvrait la région de Montréal depuis la Petite-Nation jusqu'aux Trois-Rivières. En 1829, elle écrivait à son mari:

"Pour cette fois et avec raison je m'attends à être grondée d'avoir été aussi longtems sans t'écrire j'ai mené une vie active et dissipée a raison des visites des Dames

2. Pap. à sa femme (3 mars 1825), *ibid.*, 226.

3. Pap. à sa femme (7 mars 1825), *ibid.*, 227.

qu'il a fallu recevoir et rendre et depuis il y a toujours eu quelqu'un de la famille en ville. Les curés Bruneau et Papineau sont venus pour le Sacre de l'Évêque et quelques autres de ces Messieurs ont soupé ici Jeudi et presque tous les soirs il y a eu quelques uns de la famille à veiller et c'est ordinairement le temps que je puis facilement t'écrire le jour je ne puis trouver un moment de tranquillité. Mon oncle Ignace Robitaille est ici aussi depuis trois jours il part ce matin et me charge de te faire ses saluts et amitiés. Mde Berthelot est en ville et a passé la soirée ici hier avec sa fille et son gendre et puis ma tante Robitaille nous nous sommes bien amusés. . . J'ai aussi Clotilde Kimber que j'ai amené passer quelques jours ici, car je craignois vraiment qu'elle ne devint tout à fait affectée elle était faible et d'une grande mélancholie elle a un mieux surprenant et est très gai ici. . ."⁴

Cette lettre révèle l'intensité des relations familiales à cette époque. Le sacre de Mgr Lartigue signifiait une victoire pour Montréal sur Québec et il laissait entrevoir le triomphe politique des forces nationalistes puisque le nouvel évêque était issu des milieux patriotes de la région de Montréal. Il s'agissait aussi d'une gloire pour les Papineau qui voyaient "un des leurs" devenir le premier évêque de Montréal. Pour la plupart, cet événement marquait l'affermissement de l'Église au Canada. Julie ne pouvait qu'être heureuse de saluer ce triomphe qui lui permettait, en même temps, de revoir des amis qu'elle estimait et des parents qu'elle affectionnait. Mais, en général, elle considérait ce va-et-vient continu de parents comme une corvée. Ce n'est pas, qu'en principe, elle contestât la solidarité du clan familial mais elle ne pouvait que souffrir d'un climat où l'intimité personnelle était aussi peu protégée. Refermée sur elle-même, elle eut parfois tendance à isoler sa propre famille de l'ensemble du clan familial. Chez Papineau, nous retrouvons la tendance contraire. Quels sont les motifs qui ont inspiré cette attitude si opposée, du moins en apparence, aux normes les plus reconnues de la vie familiale traditionnelle fondée sur l'hospitalité et sur la réciprocité des intérêts, des services et des problèmes ?

Julie a cherché non pas à rompre avec le clan familial mais plutôt à y privilégier sa propre famille. Sa défiance et son besoin d'intimité concouraient déjà au développement d'une attitude d'indépendance; mais la recherche du prestige donna un sens différent à son comportement. Avant 1837, il est difficile de dégager l'importance de cette attitude parce que les succès politiques de son mari leur conféraient une place de choix dans le clan familial. Les Viger, les Cherrier et autres étaient soumis aux directives de Papineau. Mais l'échec de la rébellion apporta un renversement de la situation. Sur le plan financier, Papineau se voyait sous la dépendance des Viger qui consentirent des prêts d'argent sans toutefois oublier les compensations nécessitées par les risques qu'ils prenaient. Louis-Michel Viger, qui se chargea

4. Lettre à son mari (24 janvier 1829), APQ, P-B:644.

de trouver les fonds, était un homme d'affaires qui veillait à ses intérêts. Les années difficiles, qui suivirent la rébellion, réduisirent considérablement les possibilités d'emprunt sur des propriétés menacées de confiscation. A cette époque, Julie réalisa combien la solidarité familiale était précaire. En 1841, elle écrivait à Amédée:

"car il n'y a ni parens ni amis qui viennent à votre secours quand l'on est dans l'indigence, nous en avons bien tristement fait l'expérience. . ."5

A partir de 1841, elle manifesta une forte agressivité contre les Viger "car les Mess. Viger, ne sont pas des hommes, avec qui il soit possible à un jeune homme de se communiquer. ils sont peu aimés dans la famille et tout à fait impopulaire dans le Pays en général".6 Le retour de D.-B. Viger à la politique fut mal accueilli par la femme de Papineau, même si elle éprouvait une grande estime pour celui qui avait été le principal collaborateur de son mari avant 1837. "Mr Viger, disait-elle, malgré son honnêteté et son amour pour son Pays, n'a jamais été aimé, ni capable d'être un chef de parti".7 Malgré la justesse de cette observation, il paraît évident que Julie, qui souhaitait ardemment le retour de son mari à la politique, n'était pas désintéressée dans cette question. L'accession de D.-B. Papineau à l'Exécutif réveilla plus encore son esprit de rivalité. Elle écrivit à Papineau:

"le cher homme est faible et puis Anglais. Ah! dans votre famille vous aviez fait une réputation à votre Benjamin qu'il a fortement démentie depuis qu'il est en scène. Chacun se dit, quoi l'on disoit qu'il étoit presque aussi grand homme que son frère. Bon Dieu il n'en a pas une étincelle et ils ne se trompe guère; je ne l'avais vue qu'en passant c'est un homme faible préjugé à vue étroite, mais ce qui m'as le plus surpris c'est sa présomption, il croit qu'il est aussi habile politique que toi, et il dit que si tu avais suivie ces avis. toi et le Pays en serait mieux c'est la même chose de Mr Côme [Cherrier], ils croient que tout ce qu'ils ont dit alors est arrivé et qu'eux s'ils avait eu ton influence auraient conduit les choses autrement, ils ne sentent pas que c'est par leur faiblesse et leurs mauvaises manières et leurs raisonnements incompréhensibles et entortillés, ils sont détestés par leurs ennemis, fatigue leurs amis. . ."8

Ces problèmes mettent à nu les déficiences de l'organisation familiale traditionnelle que les Canadiens français cherchaient à préserver. Celle-ci convenait à une société fermée et immobile dans laquelle l'individu trouvait dans le milieu familial une réponse à l'ensemble de ses aspirations. On comprend que, dans ce contexte, l'enfant ait été éduqué pour réaliser les seules fins que se proposait la famille. Déjà, aux 17e et 18e siècles, l'économie des fourrures avait entaillé sérieusement

5. Lettre à Amédée (13 juillet 1841), APQ, P-B:685.

6. Lettre à son mari (23 oct. 1843), *ibid.*, 691.

7. Lettre à son mari (28 oct. 1844), APQ, P-B:692.

8. Lettre à Pap. (10 juil. 1845), *ibid.*, 698.

la structure familiale. La famille n'avait maintenu sa cohésion qu'en se concentrant autour des femmes. Le 19^e siècle menaçait plus encore la solidarité du clan familial. Québec et Montréal n'étaient plus uniquement de gros villages partagés entre les fonctions urbaines et les fonctions rurales. Un prolétariat assez nombreux y prenait place à côté d'une bourgeoisie de plus en plus puissante et diversifiée. En somme la diversité ethnique et la spécialisation des tâches opéraient contre l'unité des groupes familiaux. La vie rurale avait aussi changé de physionomie. Le village s'était développé et de nouveaux types sociaux y étaient apparus en conséquence du développement de l'exploitation forestière et des marchés agricoles. Le médecin, le notaire, le marchand de campagne, les petits artisans et les journaliers toujours plus nombreux avaient désormais leur rôle dans la communauté rurale. Cette spécialisation des tâches signifiait aussi une diversité d'intérêts à l'intérieur même du milieu familial. Le curé n'était plus le maître de la paroisse et le seigneur devait aussi composer avec les nouveaux venus. En somme l'expansion de l'activité urbaine liée à l'accroissement du commerce extérieur entraînait la campagne dans son mouvement. Mais ce progrès ne se réalisait pas sans des secousses inévitables qui résultaient des fluctuations du commerce extérieur et de l'augmentation relativement rapide de la population attribuable en grande partie à l'immigration anglo-saxonne. Déjà, au cours des premières décades du 19^e siècle, l'encombrement du territoire seigneurial se faisait sentir. Ce qui signifiait que le paysan pouvait difficilement espérer établir tous ses fils autour de lui. La construction navale à Québec et le commerce du bois maintenaient une grande mobilité dans la population masculine rurale. Tous ces faits constituaient pour l'exploitation agricole un impératif d'ajustement à l'appel du marché. Désormais la résistance au capitalisme et à la mentalité qu'il soutenait, vouait l'exploitation agricole centrée uniquement sur l'auto-consommation familiale à des difficultés énormes. La crise structurelle de l'agriculture du Bas-Canada rendait plus aigus ces besoins d'adaptation. Un minimum de rationalisation du comportement économique s'imposait si le paysan voulait faire face à ses obligations et réaliser des profits.

Le secteur commercial ouvrait aussi de nouvelles perspectives aux Canadiens français. Il en était de même de la petite industrie et de l'exploitation forestière. Mais, en limitant son entreprise à la seule satisfaction des besoins et des aspirations familiales, le Canadien français pouvait-il espérer jouer un rôle déterminant dans l'économie? Ne se vouait-il pas, par le fait même, à l'incompréhension totale du système économique dans lequel il vivait? N'en devenait-il pas plus vulnérable aux fluctuations économiques? Si on songe que les artisans de cette révolution économique étaient anglo-saxons, on peut comprendre la réaction de peur des Canadiens français qui se sentaient atteints

dans le rythme même de leur vie et dans la stabilité de leurs institutions. Peu dynamiques, illettrés en grande majorité et mal préparés par leur éducation aux tâches nouvelles, ils ne purent accéder aux niveaux supérieurs de l'économie. Retranchés derrière les institutions traditionnelles, les hommes d'affaires canadiens-français pour la plupart furent peu solidaires d'un système économique dont ils ne maîtrisaient pas le mouvement. La majorité accordèrent leur appui à des mesures politiques qui étaient une entrave directe à l'expansion économique. Même si le progrès économique minait la solidarité des clans familiaux et exigeait une redéfinition des valeurs familiales, les marchands comme les paysans restèrent attachés à la conception héréditaire du milieu familial que la religion et le nationalisme supportaient. Ils furent peu conscients des valeurs extérieures à la famille. Dans ces conditions, le régime parlementaire leur devenait difficilement profitable. De plus ils projetèrent sur le plan politique leurs intérêts familiaux et leurs rivalités de clans. Ces attitudes furent les principaux obstacles à une politique nationale unifiée et à la stabilité du parti canadien-français.

Les possibilités d'adaptation étaient meilleures du côté des professions libérales. L'enseignement classique qui existait à Québec et à Montréal, au début du 19^e siècle, entra dans une phase d'expansion. De nouveaux collèges régionaux furent fondés. Même si leur but premier était le recrutement cléricale, ces institutions contribuèrent à déverser dans la société un nombre toujours plus grand d'étudiants qui manifestèrent un vif attrait pour les professions libérales. Mais bientôt ces carrières devinrent encombrées et encore là les Anglo-Saxons faisaient une concurrence implacable. Cela explique que plusieurs finissants des collèges orientèrent leur choix vers le commerce et, en général, vers le petit commerce, voire même l'agriculture. La situation économique des professions libérales ne cessa de s'aggraver. Il en résulta une lutte ardue pour l'obtention des postes administratifs qui promettaient à la fois le prestige et la sécurité matérielle. Issus en majorité du milieu paysan, les jeunes avocats et notaires, ainsi que de nombreux médecins et arpenteurs, devaient pendant plusieurs années mener une existence difficile. Le système parlementaire devint à leurs yeux un moyen de sortir de leur impasse. Enracinés au milieu paysan, heurtés par le contrôle économique et politique exercé par les Anglo-Saxons, mal acceptés par le clergé et par la noblesse seigneuriale, les membres des professions libérales se lancèrent à la conquête du pouvoir politique. Partiellement dégagés de l'emprise familiale, ils réalisèrent cependant que leur avenir dépendait de leur dynamisme personnel ou de leur solidarité de classe. Le développement d'une conscience de classe eut comme corollaire l'apparition d'une pensée nationaliste. Pouvaient-ils réaliser leurs ambitions sans l'appui du peuple dont ils étaient issus? C'est pourquoi l'idéologie nationaliste a été élaborée par et pour les

professions libérales qui se chargèrent de définir les objectifs recherchés par leurs compatriotes. Attachés au milieu paysan par leur éducation, défenseurs des valeurs familiales qui leur avaient été inculquées et, par la suite, annexés au milieu bourgeois, ils ne seront ni libérés du premier ni adaptés au second. On comprend que leur nationalisme ait été axé à la fois sur la conservation des valeurs traditionnelles et sur l'aménagement de nouveaux cadres politiques inspirés d'abord des conceptions libérales et, ensuite, démocratiques. Instrument de leur émancipation personnelle et sociale à l'égard du clergé et de leurs ambitions politiques, l'idéologie démocratique constituait un appui fondamental dans leur lutte contre les capitalistes anglo-saxons. Ils désiraient former un État qui consacrerait à la fois le passé et leur statut de classe dominante. Telle a été l'aventure du clan des Papineau-Cherrier-Viger avant 1837. Solidement attaché au milieu paysan et aux traditions qu'il avait formées, ce bloc familial avait acquis après 1791 une influence énorme. Non seulement ils jouèrent un rôle important dans la définition des objectifs recherchés par les classes moyennes canadiennes-françaises mais ils se posèrent aussi en porte-parole écouté des aspirations de leur nationalité. Unis sur le plan familial, leur cohésion s'était davantage manifestée sur le plan politique. C'est pourquoi ils avaient pris la tête du mouvement d'émancipation nationale. Ils cherchaient à sauvegarder parmi eux et au sein de la population canadienne-française l'intimité de leurs institutions familiales sur lesquelles reposaient toujours, en dépit du progrès, nombre de leurs croyances sociales. Mais, en réalité, ils avaient été marqués par leur aventure qui s'était dénouée par l'échec de la rébellion. Julie Bruneau réalisa davantage à cette époque combien la diversité des intérêts économiques et politiques, résultat normal de la mise en place de nouvelles structures, comportait d'atteinte à la solidarité du clan familial. Julie n'a pas manqué de subir les contrecoups de tous ces changements qui affectaient directement ou indirectement le milieu familial traditionnel. On comprend qu'elle se soit dressée avec vigueur contre tout ce qui mettait en cause l'intégrité du système familial.

Julie Bruneau plaçait la famille au-dessus de toutes les autres réalités humaines. Même si elle doutait de la possibilité du bonheur terrestre, elle croyait fermement que la vie familiale traditionnelle était seule apte à apporter à l'individu la stabilité, la sécurité et la quiétude, en lui inculquant le sens profond de ses devoirs à l'égard de Dieu et des siens. Dans la famille, telle que la concevait la femme de Papineau, il n'y avait pas de place pour l'égoïsme et l'ambition qui, selon elle, dénaturaient le cœur de l'homme, nécessairement voué à la satisfaction de ses instincts mauvais s'il était laissé à lui-même. La société du 19^e siècle, en particulier, lui paraissait possédée d'un amour illimité du luxe et des biens matériels. Partout elle voyait le spectacle d'individus qui,

rejetant toutes les valeurs permanentes, se lançaient à la conquête du gain pour le gain et du pouvoir afin de satisfaire leurs seuls besoins de domination ou leur ambition. Aux États-Unis, en France et même au Canada où s'exerçait l'influence anglo-saxonne, elle retrouvait le même climat de conquête matérielle. En 1841, elle écrivait à son fils, Amédée:

"ah! cher enfant! sois assurée que je suis plus opposée que jamais à tous ces projets de tout sacrifier pour faire de l'argent, nous ne sommes pas de ce siècle sous ce rapport, l'égoïsme et l'ambition l'emporte sur tout sentiment de parenté et d'amitié, mais nos coeurs, et notre croyance ne peuvent se façonner à cette manière de voir les choses, et nous n'en serons pas pis puissions nous seulement nous réunir encore en famille tu verras que nous aurons encore d'heureux jours sans grande fortune, je la dédaigne quand je vois que pour l'acquérir, il faut tout y sacrifier, si tu savais comme l'on travaille ici dans toutes les conditions de la société c'est étonnant l'on ne peut s'en faire d'idée, tu en as un petit exemple dans ce jeune Bossange, tu vois qu'aussi jeune il ne se permet pas seulement, le plaisir d'aller visiter le Canada et sa famille, mais à nous cela paraît inconcevable, et bien il fera comme son Père qui est un mercenaire qui ne se permet aucune récréation, qui vous voit en passant un ami qui échange quelques mots et pendant ce tems l'on s'aperçoit que son esprit est ailleurs occupés de spéculations et dans toutes les professions c'est ainsi, il est impossible de ne pas devenir égoïste. quant à nous gardons un milieu soyons modérés dans nos désirs et nous serons plus heureux, la vie est trop courte pour la passer ainsi sans songer à l'autre où il faudra rendre compte du bien que l'on auras fait et non des richesses que l'on auras acquises, ainsi faisons du bien à nos semblables et que l'égoïsme ne soit pas plus que par le passé notre partage."⁹

Cette attitude est représentative, au plus haut point, de la mentalité canadienne-française de l'époque dans les campagnes comme dans les villes. Dans cette conception de la vie familiale, l'individu ne doit poser aucun geste qui mette en cause ses attaches familiales. Le désir intense de conquête économique devenait prohibé parce qu'il impliquait la négation de certaines valeurs familiales qui garantissaient un certain destin religieux de l'homme. Il en était de même de tous les autres efforts créateurs parce qu'ils supposaient que l'individu devait se libérer des contraintes imposées par un milieu qui lui refusait son autonomie. Toutes les expériences personnelles non conformes aux traditions étaient interdites. Sans doute l'individu était-il responsable de ses fautes devant Dieu et devant sa conscience, mais il l'était plus encore devant la famille représentée par la mère qui menaçait l'enfant ou l'adulte demeuré enfant de l'abandon. Ainsi assujetti, l'homme ne devenait pas un créateur de valeurs humaines ou religieuses nouvelles mais un traditionaliste. Imprégné d'un idéalisme désincarné et dominé par la peur du monde qu'il devait pourtant affronter, sa conduite restait dominée par le besoin de sécurité, par la routine, le conformisme et l'empirisme.

9. Lettre à Amédée (16 nov. 1841), APQ, P-B:254.

Chez Julie Bruneau, la conception hermétique du milieu familial a été d'autant plus caractérisée que ses tendances au pessimisme et que son refus du monde ont été plus puissants. Consciente d'avoir à protéger le milieu familial contre tous les éléments de désintégration, elle a dominé le destin de sa famille: son mari et ses enfants. Incontestablement elle a été dévouée à leurs intérêts; mais ses attitudes furent celles qui lui étaient imposées par son caractère et par les contraintes sociales. Ainsi elle écrivait à Lactance avant son retour de Paris où il revenait de compléter ses études de médecine. Ses convictions religieuses avaient été ébranlées.

“Voilà cher enfant la triste situation d'esprit ou tu vas être au moment d'entreprendre ton long et pénible voyage; tu devrais sentir qu'il n'y a que la providence qui puisse t'aider et te consoler te donner du courage; et encore je crains; que tu n'aie pas cette consolation; au moins moi ta mère je ne l'ai pas, à ton premier voyage; tu m'écrivais de N.-Y. que tu avais communié avant de t'embarquer, et que tu étais heureux et gai, aujourd'hui je sens comme je te le disais plus haut que mes peines accroissent au lieu de diminuer car s'il t'arrive malheur, je serai sans consolation; voilà donc tout ce que je puis envisager, en avançant dans la vie, tout ce que j'ai fait pour ma famille n'a retourné qu'à leur perte, si je t'avais laissé au Pays dans un coin obscur c'eut peut-être été mieux, mais j'espère au moins dans la miséricorde de Dieu, qui as connu mes intentions et vous mes enfans ne m'en ferez pas de reproches vu les motifs qui m'ont guidés”.¹⁰

Déjà débordée par les responsabilités que comportait la direction de sa propre famille, Julie Bruneau se trouvait placée, par son appartenance au clan familial, dans une situation de conflit qui ne pouvait manquer d'influer sur sa stabilité émotive. Individualiste, éprise de solitude et d'intimité, elle n'a pu s'adapter réellement à ce climat dans lequel tous les problèmes étaient communs. Inactive, elle supporta difficilement une aussi grande intensité dans les relations familiales. Mais, sur ce point, l'attitude de Papineau, représentative de la tradition, ne favorisait pas ses désirs inexprimés d'échapper à l'emprise du clan. En effet, chez Papineau, l'organisation familiale traditionnelle faisait figure de valeur transcendante. Les contacts n'étaient jamais assez nombreux entre membres d'une même famille. Il s'agissait, pour lui, d'une condition essentielle de bonheur humain. Les circonstances elles-mêmes forcèrent Julie à compter sur l'aide des autres membres de la famille. Cet état de dépendance l'affecta considérablement. Enfin il faut ajouter que ses désirs d'émancipation entraient en conflit avec des règles communément acceptées.

2. *Julie et son mari*:—

Même si la vie conjugale des Papineau n'a pas été de tout repos, ils ont formé un couple suffisamment uni pour résister à tout ce qui

10. Lettre à Lactance (12 mai 1844), APQ, P-B:696.

pouvait les dresser définitivement l'un contre l'autre. Mais sur quoi reposèrent ces quarante-cinq années de solidarité conjugale? passion, tendresse, attachement respectif aux enfants, sens du devoir, habitude, pitié ou conviction de l'indissolubilité du mariage? Il est certain cependant que la passion n'a pas dominé leur univers conjugal. Leur commun puritanisme les protégeait efficacement contre les ardeurs de la sexualité. A ce point de vue, Papineau a toujours été un homme sûr de la vertu de sa femme. En 1834, il lui écrivait:

"Je te l'ai déjà dit, si tu vivais avec des vauriens, sage comme tu l'es, il n'y aurait nul risque qu'ils te pussent amadouer à mal faire, ni à croire à toutes leurs paroles sucrées, ni à être surprise et entraînée par leurs fines attentions, à faire des pas, des démarches, des visites qui sont observées, qui font éclat, dont on parle par la ville et dont on m'informe par la poste. On m'apprend que Madame Papineau et Madame Cherrier se rendent au parloir très gaies, très parlantes, très amies, puis qu'elles en reviennent grondeuses et boudeuses l'une contre l'autre chacune croyant à un peu plus de souris gracieux pour l'une que pour l'autre; à une attention un peu plus marquée à écouter l'une que l'autre. . ."¹¹

Papineau s'est davantage inquiété de ses excès de dévotion dans lesquels se confondaient quelques fois ses sentiments de femme éloignée de son mari. Dans la fréquentation des directeurs de conscience, elle trouvait non seulement le réconfort à ses mouvements de culpabilité mais aussi une compréhension qu'elle n'éprouvait pas d'habitude au contact des humains. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'elle ait manifesté dans ses relations avec son directeur spirituel une certaine attitude possessive qui était une marque distinctive de son caractère. Cette attitude se retrouve dans sa vie conjugale et, en particulier, avec ses enfants.

Julie Bruneau a été profondément affectée par l'absence presque continuelle de son mari. Sa correspondance en fait foi. Mais comment expliquer qu'elle n'ait pas exigé d'habiter Québec au moins pendant le temps des sessions parlementaires? Était-ce le résultat d'une soumission totale aux vues de Papineau qui n'aimait pas la ville de Québec? Nous croyons que la question est beaucoup plus complexe et qu'elle recouvre tout le problème de son intégration au milieu familial.

Il peut paraître paradoxal de voir en Julie Bruneau une femme autoritaire. Sa timidité, son esprit indécis et son impuissance générale devant la vie semblent révéler une attitude de soumission. Pourtant, à plusieurs reprises, Papineau a fait remarquer, avec une certaine ironie, les tendances dominatrices de sa femme. En 1830, il lui écrivait:

11. Pap. à sa femme (4 févr. 1834), RAPQ, 1953-55, 346s.

“Je reçois ce matin ta bonne et aimable lettre. Quoiqu'elle respire un peu trop l'esprit d'indépendance contre l'autorité légitime et absolue de ton mari, je n'en suis pas aussi surpris qu'affligé. Je vois que cette funeste philosophie gâtes toutes les têtes et le contrat social de Rousseau te fait oublier l'Évangile de St Paul. “Femmes soyez soumises à vos maris.” Toute puissance vient de Dieu. Mais, belles comme des anges, comme eux vous êtes enclines à la révolte. Vous vous êtes dit: Constituons notre puissance, et nos maris nous devront obéissance. Pensez donc aux conséquences! Voyez tout le mal que le péché d'une seule femme, Eve, a déjà fait au monde. Et si tant de femmes foulent aux pieds les commandements de Dieu et de l'Église, ne devez-vous pas trembler et rentrer en vous-mêmes, vous faire petites et vous réchauffer les pieds?”¹²

La femme de Papineau était parfaitement consciente du rôle qui, traditionnellement, était dévolu à la femme dans la famille. Tout en demeurant une épouse soumise et fidèle à ses obligations lorsque les circonstances l'exigeaient, elle a été amenée à prendre la direction de la vie familiale. Elle se considérait comme le porte-parole autorisé des intérêts réels de la famille. Il s'agit là d'une attitude qu'elle a conservée jusqu'à la fin de sa vie. D'ailleurs les circonstances ont favorisé l'affermissement de son autorité. En 1822, Papineau lui écrivait: “Quelle injustice de la part de tous ces hommes vas-tu dire, de soixante lieues de distance parler de leur autorité. Tu as bien raison je voudrais bien être à deux pas de toi pour t'en demander pardon”.¹³ Julie Bruneau s'est indentifiée totalement au destin de sa famille. C'est pourquoi, du point de vue strictement familial, l'absence fréquente de son mari ne constituait pas à ses yeux un désastre. Il faut de même mentionner qu'elle voyait avec défiance l'influence qu'un Papineau, libre-penseur, pouvait exercer sur le développement religieux des enfants. Cela ne signifie pas qu'elle ne souffrait pas d'une certaine façon de l'éloignement de son mari. Cela veut dire que l'intégrité des valeurs familiales et l'éducation de ses enfants avaient une plus grande importance que ses exigences personnelles. Ainsi les plaintes dont elle assaillait perpétuellement son mari n'avaient pas pour but de l'induire à abandonner la politique ou, encore, à accepter sa présence à Québec durant les sessions du Parlement. Elles traduisaient plutôt l'ennui réel qu'elle éprouvait et elles étaient aussi une technique, fruit de ses tendances caractérogiques, pour conserver la fidélité de son mari, toujours sensible à ses plaintes, et pour assurer son emprise sur le milieu familial. La situation, qui voulait Papineau à Québec ou à la Petite-Nation pendant une grande partie de l'année et elle, à Montréal, avec ses enfants, était celle qui satisfaisait à la fois ses ambitions et ses goûts et, en même temps, lui laissait le champ libre à la maison. Dans les circonstances où elle se trouvait, la présence de son mari n'aurait pas été un remède à tous ses maux.

12. Pap. à sa femme (15 févr. 1830), RAPQ, 1953-55, 281. Voir aussi *ibid.*, 202s, 327.

13. Pap. à sa femme (13 janv. 1822), *ibid.*, 202s.

De toute façon, Julie Bruneau préférait la situation telle qu'elle se présentait à l'alternative que lui offrait Papineau. Ce dernier désirait fuir la politique, "un genre de vie si opposé à mes inclinations",¹⁴ et s'établir à la campagne avec sa famille. En 1828, au cours d'un voyage qu'il faisait dans sa seigneurie en compagnie de son fils, il écrivit à sa femme:

"il [Amédée] est au comble du bonheur. Il ne comprend pas pourquoi sa maman ne veut venir demeurer dans un endroit où l'on est si heureux. Il m'a sérieusement reproché de ne t'avoir pas fait connaître bien comme la petite Nation est un endroit plus beau que la ville et Verchères et promet qu'il te décidera à venir. Je souhaite que ses exhortations aient un plein et entier succès. . ."¹⁵

Comme elle détestait la campagne, elle s'opposa obstinément à ce projet toujours prêt à renaître lorsque Papineau se trouvait devant des difficultés politiques. De plus elle ne pouvait envisager l'éloignement de ses enfants qui devraient, dans ce cas, faire leurs études à Montréal et elle tenait par-dessus tout à surveiller leur formation et leur conduite. En 1835, Papineau revenait de nouveau sur cette question:

"Tu condamnes prématurément mon plan d'acquérir à un prix raisonnable la terre de mon frère. Sans le gêner, je retire une dette qu'il me doit. Il n'en est pas d'un bien de campagne comme d'un bien de ville, dont toute la valeur est dans les bâtisses, que des locataires détériorent bien vite. Un grand terrain défriché vaut toujours, quand les bâtisses sont la moindre partie de sa valeur. Le temps est venu où notre intérêt et celui de notre famille demandent que nous passions les étés dans un établissement, qui deviendra très important. Quelqu'un de tes enfans comme médecin, notaire ou marchand, serait dans le cas de s'établir à la campagne. Pourquoi non dans celle là comme dans une autre? pourquoi, outre les ressources de sa profession ou de son industrie, ne trouverait-il pas dans le don d'une bonne terre, donnée en bon ordre un moyen de s'aider et d'avancer son établissement. . ."¹⁶

Telle semble avoir été la situation d'ensemble du ménage des Papineau jusqu'en 1837. Favorisée par l'absence de son mari, elle réussit, en dépit de ses faiblesses de caractère, à contrôler le milieu familial. En surmontant son inactivité, grâce à son sens aigu du devoir, elle organisa avec une minutie poussée jusqu'à la manie le rythme de la vie familiale. Certes elle consultait son mari sur les projets qu'elle formait mais elle parvenait à décider en dernier ressort. Une seule ombre planait sur ce système de vie qu'elle avait contribué à ériger et qu'elle cherchait à maintenir: la crainte d'être forcée de vivre à la campagne. On comprend ses efforts pour garder son mari dans la politique. Néan-

14. Pap. à sa femme (31 janv. 1825), *ibid.*, 216.

15. Pap. à sa femme (9 avril 1828), *ibid.*, 249.

16. Pap. à sa femme (3 déc. 1835), *ibid.*, 371. Voir à ce sujet la lettre de T. Bruneau à Papineau (10 déc. 1831), APQ, P-B:lettre non cotée.

moins son comportement restait marqué par la croyance en la supériorité masculine. C'est pourquoi sa conduite fut imprégnée d'une soumission mal résignée. Dans ces conditions, quels pouvaient être ses sentiments réels à l'égard de son mari? La réponse à cette question semble assez difficile. Toutefois il paraît certain que la ferveur amoureuse n'a pas servi à hiérarchiser ses sentiments. De sa correspondance se dégage d'abord cette image d'un mari confident de ses déboires intimes et protecteur. Cela supposait néanmoins une confiance réciproque qui s'exprimait dans la capacité du dialogue, du moins avant 1837. Une tendresse toute maternelle recouvrait aussi son dévouement sans bornes. C'est qu'elle était davantage mère qu'épouse. Ce sentiment fut renforcé par le rôle important qu'elle jouait dans la famille et par la personnalité même de Papineau. Même si elle admirait sans réserves un Papineau, bel homme, brillant orateur, homme désintéressé et politique porté aux nues, elle ne pouvait qu'en arriver progressivement à constater ses faiblesses de caractère.

Comme femme, elle ne parvint pas à s'épanouir par la vie conjugale. Ses lamentations éternelles révèlent non seulement des tendances caractérologiques mais aussi ses frustrations de femme. En concentrant son affection avant tout sur ses enfants, elle cherchait une compensation pour son insatisfaction profonde. Evidemment elle trouvait chez son mari une compréhension tout abstraite de ses problèmes mais elle n'en recevait aucun réconfort réel. Des incompatibilités de caractère existaient entre eux qui rendaient difficile une cohabitation prolongée. Certes Papineau était sensible aux malheurs de sa femme et sa fidélité était aussi invulnérable que son affection; mais, désirant lui-même échapper à la tristesse, inhérente à son caractère, il fut amené à écourter ses séjours à la maison ou, lorsqu'il y était, à s'évader dans ses livres ou autres occupations. Il reste cependant qu'il était profondément attaché à sa femme et, qu'en dépit de tout, son affection ne se démentira pas. Jusqu'en 1837, ces problèmes importants n'entraînèrent pas de choes irrémédiables entre Papineau et sa femme. D'ailleurs les succès politiques de Papineau constituaient une légitimation des sacrifices que Julie s'était imposés pour assurer la carrière de son mari et elle en éprouvait un sentiment de fierté qui lui procurait une certaine joie. A ce point de vue, la rébellion ou plutôt son échec a apporté des modifications importantes dans leur vie familiale.

L'échec de la révolution dérangerait l'équilibre sur lequel avait jusqu'alors reposé la famille Papineau. Julie se rendit rejoindre son mari aux États-Unis. Mais, après la faillite de la seconde prise d'armes, Papineau accepta de passer en France. Sa femme alla bientôt le rejoindre. Si, à Paris, elle était assurée de la présence de son mari, il lui manquait celle de sa mère et celle de Amédée, son fils préféré. Bientôt

elle chercha à regrouper sa famille aux États-Unis, puisqu'il ne fallait pas songer à regagner le Canada. En 1843, elle quittait la France sans son mari, qu'elle s'était pourtant juré de ne plus laisser, et sans Lactance qui devait compléter ses études de médecine. Dès son arrivée au Canada, elle chercha à rétablir l'équilibre familial tel qu'il avait existé avant 1837. Les Papineau habiteraient Montréal et son mari reviendrait à la politique. De cette façon, elle pourrait travailler à l'avenir de ses enfants tout en maintenant un certain contrôle sur leur vie.

Mais Papineau refusait de revenir au Canada même si les obstacles qui s'y opposaient avaient été levés. Il n'est pas question de dégager ici les motifs qui inspiraient son attitude; mais qu'il suffise de dire que l'indécision était un des traits dominants de son caractère. Le 10 avril 1844, Julie écrivait à Lactance: "tu ne saurais croire combien les deux dernières lettres de ton Père m'ont affligées, car je le vois aussi indécis et irrésolu, au parti qu'il doit prendre, immédiatement depuis que les difficultés sont applanies, pour lui permettre sa rentrée au Pays, au moins pour y pouvoir arranger ses affaires personnelles et privées..."¹⁷ La situation financière de la famille constituait un problème aigu que Julie se sentait incapable de solutionner seule. L'idée de la dépendance où elle se trouvait à l'égard des autres membres de la famille augmentait son agitation. Ses projets s'effondraient les uns après les autres par le refus de Papineau de se plier à ses exigences. Elle éprouva à cette époque une véritable agressivité à son égard. Le 12 mai 1844, elle écrivit à Lactance: "je suis faible, malade, usé, il ne pouvait exiger l'impossible, c'est à dire que je fusse toujours gaie et satisfaite, et puis indifférente sur les moyens qu'il fallait choisir pour réhabiliter nos affaires. il ne veut pas nous seconder; je n'ai aucun pouvoir sur lui, et il auras de plus des armes contre moi, selon ses vues de dire que j'ai fait mon sort..."¹⁸

Ces conflits entre les époux Papineau, auxquels prenaient part les enfants, ne firent que s'accroître au cours des années suivantes. Les incompatibilités de caractère entre Papineau et sa femme dominaient davantage leurs relations. L'instabilité du mari devenait pour sa femme une source continuelle d'angoisse. De plus, à la fin de l'année 1844, Papineau, qui n'avait pas réussi à vendre sa seigneurie, envisageait l'établissement de sa famille à la Petite-Nation. Julie ne tarda pas à faire connaître sa désapprobation. Au mois de décembre 1844, Papineau lui répondit:

"Et sous le rapport individuel je te vois trop rapidement agitée de sentiment contraire bonne amie. Une maison trop petite te menaçait de trop de gêne et d'ennui;

17. Lettre à Lactance (10 avril 1844), APQ, P-B:695.

18. Lettre à Lactance (12 mai 1844), *ibid.*, 696.

une grande quinze jours après te fait craindre trop de fatigues et la maladie. Tu veux préférer Montréal où les alarmes que tu as éprouvées, sont le principe de la faiblesse morale et phisique dont tu es travaillée. Tu redoutes la vie de la campagne parce que tu imagines que je voudrais t'y mettre à la tête d'une maison nombreuse pour suivre avec activité des améliorations qui profiteraient à mes enfans. Eh bien je n'ai nul projet de ce genre, mais s'il me faut être témoin et partager les maux de mon pays, dans la persuasion où je suis que pendant quelques années de paix et de notre faiblesse relative, je ne puis rien faire d'efficace pour le servir et bien moins en soutenant un bon Gr qui passe, et qui n'est envoyé que pour faire exécuter une mauvaise loi qui reste que s'il falloit organiser une vigoureuse opposition, je m'y livrerais à la vie de famille et sur ma seigneurie, hiver et été, uniquement parce qu'une paisible et économique administration de tous les jours, de chaque instant suffirait pour avancer un peu plus vite son développement. Quant plutôt ou plus tard ce qui m'est dû sera payé, je pourrai j'espère te consoler des jours d'épreuves que tu as soufferts. Une modique aisance et une esquisse propreté te suffiront. Les petites fillettes sont jeunes et seront plusieurs années avec nous et quand je les verrais vieilles filles, si elles avaient le courage de s'y résigner et d'avoir grand peur de s'éloigner de nous, j'aurais l'égoïsme de le trouver bon et aussi la raison de leur aider à se former un bon établissement s'il se présentait. . ."¹⁹

Julie avait des raisons supplémentaires de s'opposer à la vie à la campagne. Elle rêvait de brillants mariages pour ses filles. Pour réaliser cette ambition, il ne pouvait être question de vivre à la Petite-Nation où les prétendants acceptables, à ses yeux, étaient inexistantes. Elle était convaincue que la réussite des projets de son mari vouerait infailliblement ses filles au célibat. Mais, au mois de juillet, un retournement s'était produit dans la situation et elle espérait de plus en plus voir ses exigences triompher. Papineau était enfin décidé de revenir au Canada. Elle lui écrivit alors:

"fais toi habiller au complet, ici c'est bien plus cher et moins bon. ces Pantalon satin laine c'est excellent. des Vestes beau satin et col, nous serons fier de te voir bien mis à ton âge tu ne saurais croire, combien la toilette sied. mais à toi surtout, fais nettoyer tes dents si elles sont noires je te prie de faire tout cela tu ne peux me refuser j'ai assez souffert d'ennuie et d'inquiétude et puis nous sommes tous fiers de toi. et nous voulons que tu fasse plutôt envie que pitié nous avons nos raisons pour cela. . ."²⁰

Julie n'avait pas abandonné son rêve qui était de voir son mari reprendre son rôle de chef national des Canadiens français. Elle espérait un accueil triomphal à celui qui, à ses yeux, était l'homme de la situation politique. Il est évident qu'elle était aussi mue par le désir de voir supplanter D.-B. Papineau qui avait acquis un prestige énorme dans le clan familial. Papineau revint mais l'accueil escompté ne se produisit pas. Il retourna aussi à la politique mais sans grand succès. A partir de 1846, les relations de Julie avec son mari furent marquées par ces échecs politiques et par les maladies de ses enfants. Elle devint de plus en plus aigrie. En 1851, elle écrivait à sa bru:

19. Pap. à sa femme (31 déc. 1844), RAPQ, 1955-57, 276.

20. Lettre à Pap. (10 juil. 1845), APQ, P-B:698.

“si vous pouviez vous habituer chère enfant à comprendre que les hommes sont bien peu propre par leur nature d’avoir ce tact de cette délicatesse d’éviter tout ce qui peut blesser ou froisser l’amour et la tendresse d’une femme, vous en seriez moins surprise et désolée; mais votre excellent père vous a élevé, avec tant de douceur de tendresse, de prévenance, que vous pensiez qu’il y avait bien des hommes de cette nature bonne et aimable et bien non ils sont rare. le votre est encore un des mieux, parce qu’il n’as pas de vices ni de grands défauts et il vous aime plus et autant qu’aucun mari n’aime sa femme, mais il a ses défauts. . .”²¹

Mais à mesure que son échec politique devenait plus évident, Papineau se rattachait obstinément à son projet de retraite dans sa seigneurie de la Petite-Nation. Il construisit son manoir avec l’idée de le rendre agréable à sa femme et à ses enfants. Cette dernière finit par accepter de vivre à la campagne pendant l’été et de retourner à Montréal durant l’hiver. Mais, en certaines occasions, elle fut forcée de résider au manoir toute l’année. En 1854, elle disait à sa bru: “je suis condamné à vivre ici l’hiver comme l’été, loin de vous”. En 1858, elle revenait sur ce sujet coutumier de plainte:

“il ne le veut pas, il dépense trop ici pour cela. vous sçaver ce que j’ai eu à souffrir ce printems pour empêcher ces dépenses et à présent je vois que je n’y puis rien, il faut souffrir et se résigner il n’y a pas de possibilité d’arrêter son gout de tout dépenser sur cet établissement; cela nous dégoûte de plus en plus de la campagne. . .”²²

Ainsi les circonstances et le caractère respectif des époux Papineau les empêchèrent de se ménager une vieillesse heureuse. L’un et l’autre avaient formé des rêves différents pour l’avenir de leur propre famille. Ils s’étaient obstinés chacun de leur côté à la réalisation de ces projets qui les éloignaient chaque jour un peu plus l’un de l’autre. Ils furent souvent rapprochés par les malheurs de leurs enfants, mais ils ne parvinrent plus, après 1837, à se comprendre réellement. Ils avaient des enfants qu’ils aimaient; mais, ceux-ci, parce qu’ils n’avaient pas accepté de les voir devenir des adultes responsables de leur destin, étaient un obstacle à leur compréhension mutuelle. Une phrase de Papineau, écrite en 1861, est extrêmement significative du fossé qui s’était creusé progressivement entre lui et sa femme. “Ne pouvant réussir quand elles sont seules à les faire rire, il faut bien les fuir”.

Julie Bruneau ne trouva pas dans la vie conjugale tout le bonheur qu’elle avait pu imaginer dans ses rêves de jeune fille sentimentale. De caractère vulnérable et de personnalité mal affermie, résultat normal d’une éducation à la fois très idéaliste et extrêmement rigoriste, elle ne pouvait qu’être blessée gravement par la vie. En même temps qu’on lui avait inculqué l’idée de l’infériorité de la femme, on lui avait

21. Lettre à sa bru, Mary Westcott (11 nov. 1851), APQ, P-B:714.

22. Lettre à Azélie (7 oct. 1858), *ibid.*, 709.

une grande quinze jours après te fait craindre trop de fatigues et la maladie. Tu veux préférer Montréal où les alarmes que tu as éprouvées, sont le principe de la faiblesse morale et phisque dont tu es travaillée. Tu redoutes la vie de la campagne parce que tu imagines que je voudrais t'y mettre à la tête d'une maison nombreuse pour suivre avec activité des améliorations qui profiteraient à mes enfans. Eh bien je n'ai nul projet de ce genre, mais s'il me faut être témoin et partager les maux de mon pays, dans la persuasion où je suis que pendant quelques années de paix et de notre faiblesse relative, je ne puis rien faire d'efficace pour le servir et bien moins en soutenant un bon Gr qui passe, et qui n'est envoyé que pour faire exécuter une mauvaise loi qui reste que s'il falloit organiser une vigoureuse opposition, je m'y livrerais à la vie de famille et sur ma seigneurie, hiver et été, uniquement parce qu'une paisible et économique administration de tous les jours, de chaque instant suffirait pour avancer un peu plus vite son développement. Quant plutôt ou plus tard ce qui m'est dû sera payé, je pourrai j'espère te consoler des jours d'épreuves que tu as soufferts. Une modique aisance et une esquisse propreté te suffiront. Les petites fillettes sont jeunes et seront plusieurs années avec nous et quand je les verrais vieilles filles, si elles avaient le courage de s'y résigner et d'avoir grand peur de s'éloigner de nous, j'aurais l'égoïsme de le trouver bon et aussi la raison de leur aider à se former un bon établissement s'il se présentait. . ."¹⁹

Julie avait des raisons supplémentaires de s'opposer à la vie à la campagne. Elle rêvait de brillants mariages pour ses filles. Pour réaliser cette ambition, il ne pouvait être question de vivre à la Petite-Nation où les prétendants acceptables, à ses yeux, étaient inexistantes. Elle était convaincue que la réussite des projets de son mari vouerait infailliblement ses filles au célibat. Mais, au mois de juillet, un retournement s'était produit dans la situation et elle espérait de plus en plus voir ses exigences triompher. Papineau était enfin décidé de revenir au Canada. Elle lui écrivit alors:

"fais toi habiller au complet, ici c'est bien plus cher et moins bon. ces Pantalon satin laine c'est excellent. des Vestes beau satin et col, nous serons fier de te voir bien mis à ton âge tu ne saurais croire, combien la toilette sied. mais à toi surtout, fais nettoyer tes dents si elles sont noires je te prie de faire tout cela tu ne peux me refuser j'ai assez souffert d'ennuie et d'inquiétude et puis nous sommes tous fiers de toi. et nous voulons que tu fasse plutôt envie que pitié nous avons nos raisons pour cela. . ."²⁰

Julie n'avait pas abandonné son rêve qui était de voir son mari reprendre son rôle de chef national des Canadiens français. Elle espérait un accueil triomphal à celui qui, à ses yeux, était l'homme de la situation politique. Il est évident qu'elle était aussi mue par le désir de voir supplanter D.-B. Papineau qui avait acquis un prestige énorme dans le clan familial. Papineau revint mais l'accueil escompté ne se produisit pas. Il retourna aussi à la politique mais sans grand succès. A partir de 1846, les relations de Julie avec son mari furent marquées par ces échecs politiques et par les maladies de ses enfans. Elle devint de plus en plus aigrie. En 1851, elle écrivait à sa bru:

19. Pap. à sa femme (31 déc. 1844), RAPQ, 1955-57, 276.

20. Lettre à Pap. (10 juil. 1845), APQ, P-B:698.

“si vous pouviez vous habituer chère enfant à comprendre que les hommes sont bien peu propre par leur nature d’avoir ce tact de cette délicatesse d’éviter tout ce qui peut blesser ou froisser l’amour et la tendresse d’une femme, vous en seriez moins surprise et désolée; mais votre excellent père vous a élevé, avec tant de douceur de tendresse, de prévenance, que vous pensiez qu’il y avait bien des hommes de cette nature bonne et aimable et bien non ils sont rare. le votre est encore un des mieux, parce qu’il n’as pas de vices ni de grands défauts et il vous aime plus et autant qu’aucun mari n’aime sa femme, mais il a ses défauts. . .”²¹

Mais à mesure que son échec politique devenait plus évident, Papineau se rattachait obstinément à son projet de retraite dans sa seigneurie de la Petite-Nation. Il construisit son manoir avec l’idée de le rendre agréable à sa femme et à ses enfants. Cette dernière finit par accepter de vivre à la campagne pendant l’été et de retourner à Montréal durant l’hiver. Mais, en certaines occasions, elle fut forcée de résider au manoir toute l’année. En 1854, elle disait à sa bru: “je suis condamné à vivre ici l’hiver comme l’été, loin de vous”. En 1858, elle revenait sur ce sujet coutumier de plainte:

“il ne le veut pas, il dépense trop ici pour cela. vous sçaver ce que j’ai eu à souffrir ce printems pour empêcher ces dépenses et à présent je vois que je n’y puis rien, il faut souffrir et se résigner il n’y a pas de possibilité d’arrêter son gout de tout dépenser sur cet établissement; cela nous dégoûte de plus en plus de la campagne. . .”²²

Ainsi les circonstances et le caractère respectif des époux Papineau les empêchèrent de se ménager une vieillesse heureuse. L’un et l’autre avaient formé des rêves différents pour l’avenir de leur propre famille. Ils s’étaient obstinés chacun de leur côté à la réalisation de ces projets qui les éloignaient chaque jour un peu plus l’un de l’autre. Ils furent souvent rapprochés par les malheurs de leurs enfants, mais ils ne parvinrent plus, après 1837, à se comprendre réellement. Ils avaient des enfants qu’ils aimaient; mais, ceux-ci, parce qu’ils n’avaient pas accepté de les voir devenir des adultes responsables de leur destin, étaient un obstacle à leur compréhension mutuelle. Une phrase de Papineau, écrite en 1861, est extrêmement significative du fossé qui s’était creusé progressivement entre lui et sa femme. “Ne pouvant réussir quand elles sont seules à les faire rire, il faut bien les fuir”.

Julie Bruneau ne trouva pas dans la vie conjugale tout le bonheur qu’elle avait pu imaginer dans ses rêves de jeune fille sentimentale. De caractère vulnérable et de personnalité mal affermie, résultat normal d’une éducation à la fois très idéaliste et extrêmement rigoriste, elle ne pouvait qu’être blessée gravement par la vie. En même temps qu’on lui avait inculqué l’idée de l’infériorité de la femme, on lui avait

21. Lettre à sa bru, Mary Westcott (11 nov. 1851), APQ, P-B:714.

22. Lettre à Azélie (7 oct. 1858), *ibid.*, 709.

aussi appris que la femme doit dominer le milieu familial. En plus de l'éloignement où elle s'est trouvée de son mari qu'elle aimait, il existait entre elle et lui de sérieuses oppositions de caractère qui, au cours de la dernière partie de leur vie, occasionnèrent des tensions graves pour eux et pour leurs enfants. Les circonstances elles-mêmes ne furent pas favorables à l'épanouissement de sa vie conjugale. Elle en arriva ainsi à concentrer son affection presque uniquement sur ses enfants. Elle devint de plus en plus aigrie et agressive à l'égard de la vie et des hommes. Cette femme pessimiste, inquiète, autoritaire et dévouée allait jouer un rôle important dans la carrière politique de son mari.

3. *Une femme patriote*:—

L'on ne saurait sous-estimer l'importance de l'influence exercée par Julie Bruneau sur l'action politique de son mari. Il n'est pas exagéré de dire que si Papineau est demeuré si longtemps dans la vie publique, il faut l'attribuer, pour une part, aux pressions de sa femme. Par conséquent, au lieu d'être un obstacle à la carrière politique de son mari, Julie Bruneau a plutôt cherché à en assurer la réussite. Nous avons déjà montré comment les problèmes familiaux et son besoin de prestige à l'intérieur même du clan familial ont contribué à augmenter son intérêt pour les questions politiques. La politique fut même pour elle une véritable passion. Elle suivait avec attention les événements et lisait les principaux journaux. En 1833, elle prit même part à la fondation d'un club de femmes patriotes qui n'eut que peu de durée. La même année, elle écrivit: "Il n'y a que la politique qui m'amuse et m'intéresse".²³ D'ailleurs cet attrait ne datait pas de son mariage. Dès sa jeunesse, elle avait pris contact avec les politiciens par son père qui était un député attaché au *parti canadien* et à Papineau. De cette époque, datait aussi son admiration pour Papineau. Son mariage n'avait fait qu'aviver ses sentiments patriotiques.

Idéaliste et issue des classes moyennes canadiennes-françaises, Julie n'était pas demeurée insensible au nationalisme qui s'était développé depuis les premières années du 19e siècle. Elle était consciente, au plus haut point, de la menace que récelait l'intensification de la présence anglo-saxonne pour la vie traditionnelle des Canadiens français. Elle fut aussi très sensible aux désirs d'émancipation qui se propageaient parmi la moyenne bourgeoisie et les classes paysannes. Dans sa conscience toute sentimentale, elle se représentait les leaders de ce mouvement comme des hommes qui, complètement désintéressés et inspirés des plus nobles sentiments, travaillaient uniquement à la sauvegarde des valeurs culturelles de tout un peuple. En 1831, elle écrivait à son mari:

23. Lettre à son mari (16 mars 1833), APQ, P-B:649.

"je suis bien de ton avis qu'il y a peu d'hommes parfaitement désintéressés et qui sacrifient, en toute occasion leurs intérêts à ceux du public comme c'est le devoir d'un homme public [. . .] c'est ce que je ne cesse d'admirer en toi et qui m'étonne car je n'en connais pas d'autres excepté ton Père et Mr Viger et je crains bien que nous n'en ayons pas d'autre de si tôt et que dans ce pays ci l'on ne sait pas apprécier ce que l'on devrait tant s'en faut. . ."24

A côté de cet idéalisme, se mêlait dans ses attitudes patriotiques une ambition réelle. Ne désirait-elle pas voir son mari devenir le président d'une république canadienne? Ce titre n'avait-il pas infiniment plus d'importance que celui de seigneur de la Petite-Nation? Mais, chez elle, l'ambition, pour être avouable, portait le manteau du devoir patriotique. C'est pourquoi elle s'est montrée capable de sacrifices afin de permettre à Papineau de réaliser l'oeuvre qu'il projetait. Sa solitude et les difficultés financières comme ses autres problèmes ont été, à ses yeux, la rançon de son dévouement à la cause de son pays. Mais, chez elle, le pessimisme l'emportait sur la ferveur patriotique. Ne pouvant découvrir en ses compatriotes des serviteurs désintéressés d'une cause aussi pure que la cause nationale, elle a été de même un critique impitoyable de leurs faiblesses.

Julie a projeté sur son mari, homme politique, toutes les qualités qui symbolisaient à ses yeux la virilité: le désintéressement, l'énergie, le courage, la persévérance et l'honnêteté. D'ailleurs l'opinion publique elle-même allait bientôt confirmer cette vision en concentrant sur la personne de Papineau toutes les qualités essentielles au *héros émancipateur de son pays*. Confidente de ses inquiétudes et des problèmes qu'il rencontrait, elle s'est efforcée d'inspirer à son mari la force nécessaire pour soutenir les luttes qu'il avait engagées et pour être fidèle à l'image que ses compatriotes se faisaient de lui. "Comme je serais malheureux, lui écrivait-il, si les efforts que j'ai faits pour soutenir toujours les intérêts et l'honneur de mon pays, n'avaient pas l'approbation de ma femme; si elle croyait que c'est moi seul et des erreurs de ma part qui l'exposent et font son malheur".25 Papineau, dont le caractère supportait mal les tensions occasionnées par les rivalités politiques, a souvent été tenté d'abandonner la vie publique afin de se retrouver calme et serein au milieu de sa famille, de ses livres et de la nature qui symbolisaient pour lui les conditions essentielles de l'équilibre psychique. Dans ces occasions, Julie ne manquait pas de ranimer son courage chancelant. Il est certain que, si elle s'était opposée carrément à l'engagement politique de son mari, celui-ci n'aurait pas manqué de retourner à la vie de famille. Inactive elle-même, elle s'est plu à retrouver en son mari l'homme d'action dans son sens le plus pur. C'est pourquoi elle a surtout admiré en Papineau ce désintéressement qui lui faisait sacrifier ses intérêts privés au bonheur de son pays.

24. Lettre à son mari (15 déc. 1831), APQ, P-B:647.

25. Pap. à sa femme (11 janvier 1836), RAPQ, 1953-55, 381.

Le refus des subsides, par exemple, portait une atteinte directe au budget familial. En 1835, au moment où les conflits politiques approchaient de leur dénouement, elle écrivait :

“il faut avouer qu'il faut un mérite plus qu'ordinaire pour s'y sacrifier dans un Pays comme celui ci où l'on est certain de ne recevoir pour récompense que des persécutions des uns jalousies de la pluspart et indifférence du reste il faut leur faire du bien malgré eux si l'on y réussit ils sauront bien en jouir même sans reconnaissance. . .”²⁶

Agressive et pessimiste, la femme de Papineau était portée à analyser les situations jusque dans leurs conséquences les plus troublantes. Elle s'est fait peu d'illusions sur l'issue des conflits qui existaient dans le Bas-Canada. Elle a très vite compris que la révolte serait une nécessité vu la détermination du parti anglais. Au lieu d'encourager son mari à abandonner la lutte, elle l'a poussé à assumer totalement son rôle de leader national. Au mois de février 1836, elle écrivait :

“J'en reviens toujours à dire que si l'état de Montréal n'est pas changé cela sera le tems du danger après la session; mais on ne peut rien dire jusqu'à ce tems; tu vois que nos campagnes se préparent et sont très disposées mais il faut espérer que les réformes s'opéreront sans avoir recours à ces tristes moyens. . .ainsi nous sommes convaincus que nous n'avons de ressources qu'en nos propres forces il faut commencer par une résistance aux réformes de constitutions et si on ne peut rien obtenir il faudra inévitablement l'avoir par la violence c'est la le triste sort qui nous attend et je crains fort que l'on ne soit peut être forcé d'adopter le dernier car ils seront assez démoralisés pour attaquer si les choses ne vont pas à leur goût au sujet des finances. . .”²⁷

Ainsi, au moment où le mouvement révolutionnaire prenait corps, Papineau n'a pas eu à surmonter les résistances de sa femme. Au contraire celle-ci était convaincue qu'il faudrait passer par l'expérience insurrectionnelle si les Canadiens français désiraient réellement aménager leur autonomie nationale. Ce n'est pas qu'elle fût attachée aux institutions libérales et démocratiques pour elles-mêmes. A son point de vue, les institutions démocratiques étaient d'abord un instrument apte à assurer les droits des Canadiens français, comme collectivité, tout en donnant la prépondérance aux classes moyennes canadiennes-françaises. Elles ne signifiaient en aucune façon une atteinte aux privilèges dont avait joui traditionnellement le clergé canadien-français. Elles n'impliquaient pas non plus une rupture avec les institutions traditionnelles. Ce qu'elle condamnait cependant chez le clergé, c'était son incompréhension à l'égard du mouvement d'émancipation nationale dirigé par les patriotes. Il en était de même de la rébellion qui, dans son esprit, permettrait de retrouver l'authenticité des valeurs traditionnelles. En 1835, elle disait à son mari :

26. Lettre à Pap. (26 nov. 1835), APQ, P-B: 651.

27. Lettre à Pap. (17 fév. 1836), *ibid.*, 659.

“Quand aux pauvres prêtres je plains leur mauvaise politique je savais bien que tu ne les épargnerais pas; mais aussi j’aime que tu sache ce qu’ils pensent pendant que tu es à Québec cela pourras te servir. . .il est vrai que je n’ai pas vu de Prêtre comme ils ont leur politique à eux différente des patriotes disent-ils et pour cela ils croient qu’ils n’en ont pas moins raison. Ce que tu me dis de l’Evesque Provencher ajoute à la confiance et estime que j’avais de lui on devrait échanger un de nos Evesque avec lui cela feroit un contre poid dans la balance mais après tout il faudras bien qu’ils reviennent et ils sont partis d’eux-mêmes à se ranger du côté du pouvoir avec la différence que s’il faut se ranger du côté du peuple ils le feront forcément et à contre coeur assurément. . .”²⁸

Ce texte révèle jusqu’à quel point Julie Bruneau était engagée dans la cause des patriotes pour en arriver à affronter les interdits cléricaux. Il est certain toutefois qu’elle n’aurait pas supporté chez son mari une attitude politique franchement anticléricale. Sur ce plan, elle a exercé une influence profonde sur Papineau qui était extrêmement sensible à l’opinion de sa femme. Celle-ci croyait que le mouvement patriote devait être soucieux de maintenir la transcendance des valeurs religieuses comme étant un héritage national. Ainsi, 1839, elle faisait part à Papineau de la mission que s’était tracée l’abbé Chartier au sein de la convention des patriotes afin de faire contrepoids aux éléments anticléricaux et non canadiens-français:

“qu’il considérait sa présence très nécessaire aux frontières, qu’il avoit trouvés les gens exaspérés et puis en réfléchissant qu’il n’y avoit en tête de ce comité qu’ils veulent organiser que les deux Nelsons qui ne sont toujours pas considéré tout à fait Canadien puisqu’il ne le sont pas d’origine et puis protestans. C’est raisonnable et juste mais Robert qui est déraisonnable sur le compte du Clergé des maisons Religieuses; et puis les autres peu marquants et peu importants sous le rapport de la capacité et puis aussi peu soucieux des intérêts Religieux; il dit qu’ils veulent introduire des Clauses imprudentes et trop violentes qu’il espère avoir un peu d’influence sur eux puisque ce sont eux qui l’ont presque sollicité de venir les joindre, ils n’ont pas voulu y admettre Côté il dit qu’il est bien aise de cela car il n’as aucun principe d’honneur il peut se servir de tous les moyens pour faire des dupes, mensonges, intrigues et puis il parle d’une manière si violente et inconséquente que malgré que les autres sont très violents ils n’en veulent plus entendre parler. . . il dit qu’il pourra influencer aussi Maitre Duvernay dans son Journal mais j’en doute fort où ils se querelleront, car il dit qu’il lui répondras en signant son nom et donnant un démenti formel s’il veut parler contre le Clergé, et même ici dans les États il se ferait tort car les Irlandais et même le peu d’Américains qui y souscriront n’aimeront pas ces attaques; ce serait tout à fait impolitique de sa part et cela ne corrigera pas les membres du Clergé au contraire cela les irriteraient et feraient encore une malheureuse division entre nous et du tort à notre cause. on doit avoir à coeur de maintenir ses lois, ses droits civils et religieux également intacts si l’on veut poser une base de société heureuse et durable autant que peut l’être un état de société dans ce monde fragile et périssable où il ne peut y avoir rien de parfait et de constant, mais au contraire sujets à toutes les vicissitudes humaines et par conséquent périssables. . .”²⁹

28. Lettre à Pap. (1 nov. 1835), *ibid.*, 652.

29. Lettre à Pap. (4 mars 1839), *ibid.*, 676.

Julie Bruneau répugnait au libéralisme anticlérical et anti-traditionaliste de plusieurs chefs patriotes. Ses vues rejoignaient celles de Papineau dont la conduite était pour une large part inspirée par l'idée de préserver le passé. Il est difficile de faire la part exacte de son influence sur la pensée politique de son mari; mais il semble qu'il ne faudrait pas en négliger l'importance dans une analyse du comportement de Papineau comme chef politique.

Identifiée complètement à l'oeuvre entreprise par Papineau, Julie s'est révélée un critique impitoyable des faiblesses de ses collaborateurs. Le *parti patriote*, depuis 1827, avait été secoué d'une façon chronique par les rivalités personnelles, les luttes de clans, le besoin de prestige et par l'opposition Québec-Montréal. Évidemment elle ne voyait pas la part de responsabilités qui revenait à son mari dans ces tensions. Sa conduite n'était-elle pas motivée par le désintéressement le plus total? Mais, après 1834, ces problèmes contribuaient plus encore à miner la solidarité du *parti patriote*. Debartzch et le groupe des députés de Québec tentaient, en 1836, de se désolidariser complètement du parti. Ces menaces de défections étaient accentuées par l'appât d'une place de juge. Il est évident que plusieurs députés, en particulier ceux de Québec, étaient intéressés à l'obtention de ce poste. Au moins de février 1836, Julie écrivit à Papineau:

"ta situation est déjà bien déplorable par la haine que te vouent nos ennemis sans encore avoir la désapprobation de ceux avec qui tu travaille de concert depuis deux ans surtout. quant aux québecquois rien ne me surprend de leur part; je suis persuadée qu'ils ne sont dans la Chambre que pour faire leur avancement personnel surtout ceux du Barreau ils sont des hommes sans principes politiques et je serais bien fâchée de voir Vanfelson et Bédard juges ils ne sont pas assez intègres et surtout après une pareille intrigue ils méritent punition. . .j'espère que vous allez forcer le gouverneur à agir où bien il faut que les Canadiens se préparent à une guerre Civile. . ."30

Les divisions entre les députés de Québec et de Montréal et, même, entre ceux de la région de Montréal plaçaient le parti patriote dans une situation précaire au moment où il avait besoin d'une solidarité indéfectible. Pendant le mois de février, les dissensions ne cessèrent d'augmenter. Dans ces conditions, il paraissait difficile de promouvoir une politique suivie. A plus forte raison, était-il aléatoire de vouloir mettre en marche un programme concerté d'action révolutionnaire. Ce qui faisait dire à Lafontaine que certains peuples étaient naturellement aptes à s'émanciper par la force des armes; mais, qu'aux Canadiens français, il restait la force "d'inertie". Ce spectacle de dissensions et de défections entraîna Julie Bruneau à porter un jugement extrêmement sévère sur ses compatriotes. Le 23 février, elle écrivit à Papineau:

30. Lettre à Pap. (8 février 1836), *ibid.*, 658.

“c’est désolant nos affaires prennent une tournure alarmante surtout avec des hommes comme nous en avons, ne t’ai-je pas dit de tout tems que je craignais que nous succomberions parce qu’ils sçavent bien que nous manquons d’hommes fermes et résolues d’avoir justice et que rien ne les feroit dévier de la position qu’ils avoit prise. C’est pourquoi ils appuient toujours sur leur cheval de bataille disant qu’il n’y a qu’un parti de démagogues et que la majorité du pays se laissera bien opprimer plutôt que de combattre si longtems sans succès ils sont incapables de persévérer avec énergie et surtout de sacrifier l’intérêt personnel pour celui de leur pays. Les étrangers au contraire seront tenace et rien ne leur coutera pour obtenir l’avantage sur nous; c’est pourquoi le Haut Canada obtiendras ce qu’il demande car le Gouvernement les craindra s’ils n’obtiennent pas justice par des voies légitimes ils l’obtiendront par la violence l’administration est persuadée de cela et c’est le même cas ici avec les constitutionnels on les craint parce que l’on est certain qu’ils iront jusqu’au bout et que les Canadiens sont incapables de lutter je n’ai presque plus d’espoir de succès. Tu ne connais pas les Canadiens je te l’ai dit de tout tems et j’en suis de plus en plus convaincus à mesure qu’ils sont mis à l’épreuve ils sont légers et pas hommes d’affaires, égoïstes et par conséquent jaloux du succès même de leurs concitoyens point d’esprit public; ils sont grand parleur et grand brave quand ils n’ont rien à craindre si on leur montre les grosses dents ils sont tout à coup sans courage ils sont sans jugement quand ils croient toucher au moment d’avoir justice a raison des démarches que nous prenons ils vous approuvent au commencement de la session que l’on avoit l’air de nous craindre et par là de nous concéder quelques choses: vous aviez eu raison d’être ferme et d’avoir refusé de marcher et de procéder depuis trois ans; aujourd’hui que l’on voit que vous avez été joués de nouveau et que l’on craint d’être maltraités au lieu de redoubler de violence accompagnée de persévérance; on répète les mêmes sottises, nous savions bien et nous avons raison de dire que nous allions trop loin et trop vite que nous en serions dupes etc, ce sont les propos de Mr Jacques et de bien d’autres misérables Canadiens puisque l’on en a un bon nombre même dans la Chambre que l’on doit regarder comme l’élite puisqu’ils sont choisis de même du milieu du peuple comme représentant ses sentiments que peut on attendre du reste du pays s’il faut emporter par la force ce que l’on est bien résolue de nous refuser autrement j’en suis de plus en plus persuadée et je n’ai malheureusement aucun espoir de succès par la raison que nous sommes incapables de résister à tous les mauvais procédés que l’on est résolu d’employer à notre égard en Angleterre et ici et la réforme s’opérera en Europe et dans le Haut Canada et dans ce petit coin ici vous serez opprimée parce que l’on est de pâte à l’être; et ils nous connoissent mieux que nous nous connoissons nous mêmes. Je n’ai jamais cru que ce fut par ignorance sur nos affaires que nous tardions aussi longtems à nous rendre justice mais bien par une insigne mauvaise foi et désir de nous écraser. Je crois au contraire qu’ils connoissent que trop qu’ils peuvent réussir puisque nous les aidons à river nos chaines. . . il [Quesnel] dit que la nomination de Bédard produira un bon effet, d’abord parce que cela sera un intrigant de moins et puis que cela fera des mécontents qui pour se venger vont se réunir à vous; c’est pitoyable d’avoir à se féliciter et d’être obligés d’agir avec de pareils fripons pour faire et sauver le pays c’est pourquoi sa cause est bien en danger parce que tous les jours de pareilles manoeuvres peuvent réussir à diviser la chambre dans des moments où elles devraient être d’airain. . .”³¹

Ce jugement dicté par la colère et par la déception et empreint d’une très grande subjectivité, essaie de traduire, dans ses manifestations les plus négatives, le caractère du Canadien français moyen de l’époque.

31. Lettre à son mari (23 fév. 1836), APQ, P-B:660.

Toutefois, si on examine la conduite de bon nombre de membres du parti patriote avant et pendant l'insurrection, il paraît difficile de ne pas tenir compte de certains aspects du jugement porté par la femme de Papineau qui, si elle avait le sens de ses faiblesses, avait aussi celui des lacunes d'autrui. Envisagés dans une perspective caractérologique, qui tienne compte à la fois des défauts et des qualités, ces traits de caractère placeraient la majorité des patriotes dans la catégorie des émotifs, non actifs soit primaires ou secondaires; c'est-à-dire parmi les *nerveux* et les *sentimentaux*. Tout au moins, faudrait-il parler, pour la période pré-révolutionnaire, du *sentimental* comme centre de diffusion caractérologique. Ainsi se vérifierait l'hypothèse de Le Senne, à savoir l'information, plus ou moins forte, d'une époque par un type caractérologique. Il est fort significatif que Pierre Bédard et Louis-Joseph Papineau, deux sentimentaux, au reste assez différents, se soient imposés comme chefs politiques durant la récession à long terme des années 1806 à 1840. Des hommes comme Lafontaine et Cartier, deux caractères plutôt actifs, à ce titre étrangers aux valeurs proposées par les sentimentaux, n'ont pourtant pas échappé à ce climat d'introversion que recélaient la conjoncture économique et la crise des structures agricoles du Bas-Canada. Il est non moins significatif de voir s'affirmer, au sortir de cette conjoncture difficile et durant la phase longue de prospérité des années 1850 à 1871, très relative en ce qui concerne l'agriculture du Bas-Canada, deux chefs politiques, Lafontaine et Cartier, de type actif et renommés pour leur sens du compromis. A moins que l'on ne prenne l'effet pour la cause. On comprendra pourquoi l'ambition aspiratrice a été la spécialité des dirigeants patriotes de 1806-1840 et qu'ils se soient révélés de piètres hommes d'action. Il s'agit là d'une hypothèse dont la solution n'est certainement pas aussi simple.

Quoi qu'il en soit, il demeure que la femme de Papineau, avant 1837, n'a pas été un obstacle à ses visées politiques. Au contraire, elle a même contribué à l'attacher à un destin si contraire à ses goûts. De plus elle a imposé une direction conservatrice, d'ailleurs conforme à ses tendances intimes, à l'action politique de son mari. En 1846, Papineau écrivait à O'Callaghan:

"Le lieu de la naissance, les vieux parents, l'intérêt de la famille, m'enchaînent comme l'huitre sur le rocher où je suis né..."³²

Agressive et pessimiste, elle a projeté sur la carrière politique de son mari ses propres sentiments de révolte qui la poussaient à devenir une protagoniste de l'action révolutionnaire lorsque, à ses yeux, ses responsabilités ne paraissaient pas directement engagées. Dans ces conditions, Papineau qui était très sensible à l'opinion de sa "belle et bonne maman" pouvait difficilement se désolidariser complètement du mouvement révolutionnaire.

32. Pap. à O'Callaghan (12 mai 1846), *Ibid.*, 547.

Après l'échec de la rébellion, Julie alla rejoindre son mari aux États-Unis. Elle était encore prête à l'appuyer sans réserves dans une nouvelle entreprise révolutionnaire. Elle suivait avec anxiété les événements politiques et elle se rattachait obstinément à l'idée de l'indépendance du Canada qui, pour elle, était moins un fait inéluctable que le résultat d'un effort pratique de libération par les armes. Lorsqu'il fut question, après l'échec de la seconde prise d'armes, de déléguer Papineau en France afin d'émouvoir l'opinion publique en faveur de la cause canadienne, elle se chargea de convaincre son mari, qui craignait de se compromettre davantage en acceptant cette mission et de perdre ses biens. Puis elle se rendit le rejoindre à Paris. Bientôt elle comprit l'inutilité de ces démarches. Elle projeta un retour en Amérique. En février 1851, elle écrivit à Amédée:

"il faut tout attendre du tems Patience, je désire retourner bientôt aux États Unis, parce que je serai près de toi près du Canada, que je pourrai y voir ou aller voir nos bons vieux parens mais je ne voudrais pas aller vivre au Canada avant son indépendance, nous recevons les Canadiens, nous y voyons de belles choses, c'est pitoyable d'entendre et de voir leur ineptie ils n'ont pas un homme d'énergie. c'est une bien pénible perspective pour notre malheureux pays s'il demeure longtems sous le joug, ils seront tout à fait dégénérés. ce sont de pénibles réflexions mais qui sont vraies et où y a-t-il de l'énergie et de la vertu patriotique dans ce siècle je ne la vois nulle part mise en pratique; l'égoïsme est à l'ordre du jour; il faut attendre voir où cela conduiras en attendant faisons notre devoir, résignons nous, nous n'avons pas de reproches à nous faire nous souffrons pour une bonne cause et avec courage. . ."33

En 1843, elle reprit contact avec le Canada. Dès lors elle se rendit compte que Papineau pouvait espérer reprendre son poste de chef politique. Elle lui fit part immédiatement du climat d'attente qui existait dans le Bas-Canada à l'égard de l'ancien leader patriote. Le 15 novembre, Papineau lui répondit:

"Chaque homme a la vanité de se croire plus important qu'il n'est et les amis dévoués s'aveuglent de même à l'égard de ceux qu'ils aiment. Et ma chère petite femme en est là quand elle me croit éminemment utile à la Direction des affaires publiques, d'après ce qu'en disent ceux qu'elle voit. Parbleu ceux qui pensent autrement n'iront pas le lui dire. Les mesures proposées par ceux qui ont la direction des affaires sont aussi bonnes et libérales que le comporte la situation du pays ce me semble à la distance où je suis. Que le bien se fasse, que le pays en jouisse de n'importe quelle part il vient. Pour moi j'ai aidé quand j'étais dans les tourmens de cette vie publique à donner une direction libérale au mouvement qui se continue, j'ai donc mon contingent de l'estime qu'ils méritent, quoique les circonstances m'aient éloigné de l'occasion de les seconder. Mais il ne faut pas me dire pour hâter mon retour, que de suite je serais obligé de reprendre un rôle dans l'arène politique, ce ne peut être une nécessité, un pénible devoir à remplir, non un plaisir à recueillir. Je serais plus vite au Canada si j'étais sur d'être dispensé de recommencer la vie d'inquiétude que j'y ai menée, si l'on voulait me permettre d'y jouir plus que je n'ai pu le faire, de la vie de famille, d'amitié et d'étude. . ."34

33. Lettre à Amédée (28 fév. 1841), *ibid.*, 684.

34. Pap. à sa femme (15 nov. 1843), RAPQ, 1955-57. 258.

Au mois de décembre, Julie revenait à la charge et tentait de lui démontrer que même le milieu anglais souhaitait son retour. Elle lui dictait même l'attitude qu'il devrait adopter en arrivant en Amérique.

"tu reviendras aux Etats Unis avec honneur disant que tu as souffert en silence la solution du problème et que l'on exile du pays ceux que l'on sait lui être dévouée et ayant son entière confiance; il n'y a pas même jusqu'au Anglais qui désiroit ton retour. il aurait presque tous voté pour toi à Québec et à Montréal il n'y a personne ici qui ayant la confiance générale il y a des divisions, et tout vas mal parce que à chaque nouvel événement, chacun pense et n'ose le faire ouvertement l'on souffrait avec patience attendant ton retour; ils disaient tous il faudrait que P. fut ici. ainsi; fais ce que tu voudras mais je crois de mon devoir de te dire ce que j'en pense. . ."35

On pourrait croire qu'elle insistait sur cette question uniquement pour hâter le retour de son mari au sein de la famille. Ainsi envisagée, la présence de Papineau aurait facilité le règlement de leurs problèmes financiers et redonné de la stabilité à la vie familiale. Mais, comme nous l'avons déjà mentionné, Julie cherchait à rétablir l'équilibre familial tel qu'elle l'avait connu avant la rébellion. Pour cela, la présence de son mari dans la politique était essentielle. Au mois d'avril suivant, elle disait à Lactance :

"c'est ainsi dans tous les rangs et dans toutes les nuances il ne pourras pas dire, au moins qu'il n'est pas désiré; ni attendu et c'est déjà beaucoup ensuite ce qu'il pourras faire, ou ce qu'il jugeras a propos de faire seras pour lui seul personne ne l'y pourras forcer ainsi mon cher fais tout en ton pouvoir pour le décider. . ."36

Mais Papineau demeurait sourd à ses supplications. Il souhaitait et redoutait en même temps un engagement politique. Il n'aurait certes pas résisté à une délégation d'hommes influents, peut-être la souhaitait-elle, qui lui auraient démontré qu'il était l'homme tout désigné pour régler les problèmes politiques du Canada. Mais la situation était différente et sa femme se faisait illusion sur l'état de l'opinion publique. Déçue et indignée du refus de son mari, elle lui écrivit au mois d'octobre 1844:

"qu'il faudra que je me porte bien pour supporter mes nouvelles épreuves d'ennuie et de dégoût; que ton constant refus de revenir au Pays m'occasionne, et que je ne puis approuver nullement. Si tu fus revenu aussitôt après la résignation du Ministère le pays ne serait pas plongé où il est. car Lafontaine et son parti n'aurait eu aucune influence sur le pauvre peuple, et même sur quelques uns de tes amis même qu'il a dupés; car il y en as certainement dans son parti qui était de bonne foi ils ont eu grande confiance en lui; et il leur faisait accroire qu'il travaillait à ta rentrée au Pays, quant au contraire il n'y en avait pas un de plus opposé c'est connu

35. Lettre à son mari (déc. 1843), APQ, P-B:694.

36. Lettre à Lactance (10 avril 1844), *ibid.*, 695.

de quelques uns de bien intime telle de Mr Roi, Fabre etc mais ils ont mis une activité et une ruse qu'il est impossible d'imaginer. . . Comment peut-il [D.-B. Viger] lutter aujourd'hui où toutes les passions de quelques intrigants ont réussi à faire croire au public que c'était le patriotisme qui faisait agir; si tu approuves les raisons et les injures que de prétendus patriotes lui font subir c'est tout différent; s'il n'y avait rien à craindre de lui; pourquoi un pareil acharnement, le voilà, c'est ont ils dit, s'il conserve le pouvoir. nous serons toujours des nullités, car l'autre [Papineau] reviendras et puis comme par le passé, ils seront tout dans le pays et nous sans influence que cette famille et depuis la nomination de ton Frère; ils ont cru qu'il ne pouvait avoir accepté sans ton avis alors ils ont commencé à laisser percer leurs craintes, et puis ils ont doutés de toi, et ont commencé des attaques ainsi tes prétendus amis se font connaître peu à peu mais la multitude égarées, et croyant Mr Viger retournés pour les Anglais ou fou par le grand âge; ne peut revenir dans un moment d'excitation. . .

Il faut un Chef influent pour conduire un peuple ignorant et bien à ton défaut cela ne pouvait être Mr V. qui ne l'as jamais été mais il ne faut pas moins reconnaître son mérite et sa vertu et c'est ce que les gens sensées et honnêtes éclairés aurait dû faire. . . Mais je te le repette si tu étais venu au tems où Mr Viger te demandait le Pays ne serait pas où il est à sa honte et à la gloire de nos ennemis, qui ont dit que les Canadiens n'étaient pas capables de législater; et c'est vrai jusqu'à un certain point et les Anglais et les Canadiens raisonnable et la masse du peuple le dit qu'ils ont besoin de toi, et sans ces ambitieux, qui ont égarés le peuple momentanément tu serais rentrée au Pays maintenant, car pendant qu'ils étaient au pouvoir ils ont agi au contraire, tu sauras tout cela un jour, mais enfin la providence décideras de notre sort. . ."³⁷

Papineau revint au Canada, en 1845, après huit ans d'absence. Conformément aux désirs de sa femme et de plusieurs de ses amis, il décida, en 1847, de se présenter comme député. Mais il n'allait trouver dans la vie publique, au lieu du prestige recouvré, que des déboires. La rébellion avait réellement marqué la fin du contrôle exercé par le clan des Papineau-Viger-Cherrier sur la vie politique du Canada français. De même l'échec de l'insurrection avait délivré pratiquement la population de ses aspirations vers l'indépendance. L'attitude de Papineau, comme celle de ses alliés familiaux, dans le mouvement révolutionnaire, n'avait pas non plus contribué à sauvegarder sa popularité. Surtout Lafontaine était décidé d'écarter Papineau, par tous les moyens à sa disposition, si ce dernier refusait son tutelage. Lafontaine, esprit pratique et calculateur, connaissait trop bien comme il le disait lui-même, l'efficacité de la "corde sentimentale: la bourse" pour s'en laisser imposer. Il était surtout conscient que l'accession de Papineau à la direction du parti canadien-français conduirait à une politique sans issue puisque l'opinion était peu favorable à une nouvelle prise d'armes. Aussi Papineau était-il battu d'avance dans cette lutte contre un adversaire qui savait manier les hommes et profiter de toutes les opportunités. De déceptions en déceptions, Papineau décida que le moment était venu de se retirer définitivement de la politique. Sa femme parvint, en même temps, à cette conclusion. Le 19 juillet 1851, elle lui écrivit:

37. Lettre à Pap. (28 oct. 1844), *ibid.*, 692.

“j’avais vu par le Herald que ton frère me lit ce soir, le sort de la motion Boulton auquel je n’avais rien compris, je comprends ta situation là mais enfin c’est la fin. je te conseille bien quoique tu sois et mois aussi bien décidé que tu ne rentre pas dans la vie publique”.³⁸

Mais, aux élections suivantes, il revint sur sa décision et il fut élu député du comté des Deux-Montagnes. En réalité, jusqu’en 1854, il ne prit aucune part active au travail législatif.

Comment expliquer l’acharnement que Julie Bruneau a déployé en vue de garder son mari dans la politique? Comme le faisait remarquer Papineau, la politique n’avait-elle pas été une des sources de ses anxiétés et de ses angoisses? Il paraît étonnant qu’une femme qui a cherché toute sa vie à protéger son intimité et sa solitude contre les atteintes du milieu extérieur se soit obstinée à se ménager un climat si propice aux inquiétudes de toutes sortes. Seraient-ce le fatalisme, la résignation chrétienne ou le sentiment du devoir patriotique qui rendraient le mieux compte de son attitude à l’égard de la carrière politique de son mari? En 1822, l’abbé Bruneau, frère de Julie, disait à Papineau qui s’inquiétait de la situation de sa femme:

“Julie s’ennuie il est vrai, mais ne vous inquiétez pas, elle a de la force, de la résignation: elle se fera un devoir d’offrir ses peines à Dieu; elle aura soin de sa santé, elle se doit aux soins d’élever sa famille, de se conserver pour elle elle est destinée à le faire pendant longtemps elle le sait elle doit se ménager elle le fera. Puis ce cher petit Amédée ne donne plus de peine, mais l’amuse et la consolera. Je vous encourage ici, ma chère Maman l’encouragera chez elle, qu’elle soit reconnaissante que la Providence lui ait ménagé cette consolation. . .”³⁹

Mais ces motifs ne recouvrent qu’une partie de la réalité. Quelle part faut-il accorder à l’ambition, à l’agressivité, voire même, au masochisme dans l’explication du comportement de Julie vis-à-vis les réalités politiques? Il est incontestable qu’elle aurait été capable d’induire Papineau à mettre de côté son esprit régionaliste et à accepter la présence de sa famille à Québec au moins durant l’époque du travail parlementaire. Elle ne semble pas l’avoir désiré, du moins la documentation dont nous disposons ne permet pas d’affirmer le contraire. Si elle avait le sens de la résignation, elle était aussi capable de s’opposer aux décisions de son mari. Enfin, pas plus que les raisons politiques, les motifs financiers n’étaient un obstacle à cette solution. Il est vrai que Papineau s’appuyait davantage sur les députés originaires de la région de Montréal. Mais nous savons aussi que sa femme avait suffisamment d’influence pour entraîner son retrait de la politique.

38. Lettre à son mari (19 juil. 1851), *ibid.*, 703.

39. Pap. à sa femme (14 janv. 1822), RAPQ, 1953-55, 205.

Il est évident, d'autre part, que l'engagement politique de Papineau apportait une solution, apparente il est vrai, à certains de ses problèmes conjugaux et familiaux. En projetant sur son mari, homme politique, tout ce qui, à ses yeux, symbolisait la virilité, elle préservait sans doute l'image qu'elle s'était formée de lui, mais n'évitait-elle pas en même temps le problème de l'acceptation de son mari tel qu'il était avec ses faiblesses et ses qualités? N'évitait-elle pas plus encore l'examen lucide d'elle-même? Cela est d'autant plus probable que l'échec de la rébellion a constitué une étape importante dans leur vie commune qui jusqu'alors avait été empreinte d'un climat de tendresse réciproque, plus marqué, d'ailleurs, chez Papineau. Sa conduite à l'égard de son mari reflète aussi ses désirs de domination sur le milieu familial, en particulier, sur ses enfants. A ce point de vue elle a été une mère possessive qui a voulu les encadrer définitivement dans son propre univers.

Il est évident que l'organisation actuelle de l'enseignement est en fait une organisation qui a été créée par les hommes politiques de la fin du XVIIIe siècle. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse.

Il est évident que l'organisation actuelle de l'enseignement est en fait une organisation qui a été créée par les hommes politiques de la fin du XVIIIe siècle. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse.

Il est évident que l'organisation actuelle de l'enseignement est en fait une organisation qui a été créée par les hommes politiques de la fin du XVIIIe siècle. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse.

Il est évident que l'organisation actuelle de l'enseignement est en fait une organisation qui a été créée par les hommes politiques de la fin du XVIIIe siècle. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse. Elle est le résultat de la lutte entre les intérêts de la bourgeoisie et ceux de la noblesse.

C H A P I T R E III

LES PROBLÈMES FAMILIAUX

(suite)

4. *Julie et ses enfants*

“L'esprit maternel” de Julie Bruneau atteignit à un haut degré de développement et il enveloppait ses enfants et même son mari. Les traditions, les circonstances et l'absence presque continuelle de son mari autant que sa propre personnalité ont occasionné une concentration plus grande d'attention et d'affection sur ses enfants dont elle a réellement dominé le destin. De cette orientation personnelle, elle fera l'aveu à plusieurs reprises. De 1818 à 1834, Julie donna naissance à dix enfants dont cinq moururent en bas âge: Didier, Arthur, Aurélie, Ernest et Alfred. Pendant cette période, son histoire émotive s'établit en fonction de la carrière politique de son mari, de ses malaises personnels et, surtout, par rapport à la santé fragile de ses enfants qu'elle entourait perpétuellement de soins. Même si elle pouvait compter sur l'aide de domestiques, elle s'occupait néanmoins du travail ménager. Sortie de ses cycles dépressifs, elle veillait avec vigilance à ce que tout soit à l'ordre et d'une propreté irréprochable. Papineau se permettait souvent de la taquiner sur ses excès de minutie. En somme elle a été fidèle aux tendances de son caractère.¹ Consacrée presque entièrement à l'entretien de la maison et à l'éducation de ses enfants, elle ne sortait que pour aller à l'église, voir son directeur de conscience ou, quelquefois, pour rendre visite à des voisins ou à des parents. Ainsi son sort fut lié au foyer domestique. Dans ses lettres, Papineau ne cessait de lui recommander de prendre de l'air, de l'exercice et de s'évader plus souvent d'une maison surchauffée.

1. “Il faut donc que je sois toujours grondé, raillé et critiqué, tantôt par la femme et tantôt par le mari, mais j'avoue franchement que j'aime les saumonces du beau frère, elles sont gai, piquantes à un point qu'on ne peut s'en offenser, mais au contraire se corriger. J'ai toujours entendu dire à votre chère Papa ainsi qu'à vous et autres, que tant qu'une femme gronde, dispute et sermonne qu'elle n'est point malade ou au moins sérieusement, qu'il n'y a que cela qui les soutiennent à la vie, ainsi comme ma chère soeur n'a pas cessé de me chapitré tous les jours un peu je me suis dit la maladie n'est pas sérieuse, et votre femme qui est gâtée par un époux, bon, sensible et complaisant aime à s'en faire plaindre, votre dernière lettre me le prouve, mais badinage à part je ne l'ai jamais vû d'une humeur si acariâtre, sa situation seule peut me la faire excuser, que dis-je plaindre et supporter gaiement même ces petits contretens. La trop grande propreté et sa dévotion lui ont causé beaucoup de malaise, elle a endurer du froid aux Eglises. . .” Théophile Bruneau à Pap. (10 déc. 1831), APQ, P-B.

Julie fut au plus haut point consciente des responsabilités attachées à son rôle de mère. Mais, étant donné son caractère, l'apprentissage de la maternité lui fut réellement pénible. En 1820, Papineau lui conseilla de manifester un peu moins de sollicitude à l'égard de son fils Amédée:

"Ce cher enfant te coute trop, et oubliant ses caresses qui le rendent ton Maitre, je souhaite ardemment que tu consentes à user envers lui et envers toi même d'un expédient qui vous serait salulaire à l'un et à l'autre et le seul qui puisse le sevrer de la mauvaise habitude de le bercer sur les genous. Ta Maman te conseille de lui faire pour son bien une grande misère, qu'il supportera pourtant mieux que toi c'est de l'exiler pendant huit jours. Es-tu capable de te soumettre à une pareille épreuve, Envois-le passer une journée entière tantôt chez Maman tantôt chez ma tante Trudeau s'ils veulent bien nous rendre le service d'avoir cet embarras pendant ce tems et pendant la nuit envoie le coucher en haut. . . Qu'il hâte la couchette d'Amédée et que celui-ci soit livré pour la nuit aux soins de Rose. Adieu chère Amie, tout ce que tu seras en état de prendre d'amusement, je le regarderai comme pris pour me faire plaisir et t'en aurai infinie obligation. . ."²

Mais Julie s'adapta difficilement et elle demeura écrasée sous le poids des difficultés que comportaient les soins d'une nombreuse *couvée*, selon l'expression même de son mari. Néanmoins elle continua à se dépenser sans compter afin de répondre à la conception très haute qu'elle s'était faite de son rôle maternel. Papineau, qui était inquiet de l'équilibre moral et de la santé de sa femme, ne manquait jamais une occasion de l'inciter à ménager ses forces. En 1829, par exemple, il revenait sur une de ses recommandations coutumières:

"Tu ne m'as pas dit un mot à ce sujet et c'est à moi comme de coutume à être le plus raisonnable, à te prêcher ce qu'il convient de faire et je m'en rapporte à ta maman qui si elle a quelque partialité l'aura pour son enfant gâtée plutôt que pour moi, de décider si ma proposition n'est pas dictée par la raison. Si par un hazard assez ordinaire au beau sexe dit-on tu ne te rendais pas à cette autorité, tu voudras bien j'espère te rendre à ma prière et sevrer l'enfant par amitié pour moi. Il vaut mieux attaquer les femmes par leur coeur qui est toujours bon que par la tête ainsi c'est d'après la certitude que tu me donnerais de l'inquiétude si tu restais encore longtemps nourrice, que j'espère que ta prochaine lettre m'apprendra qu'il n'y a pas de motif qui t'obligent à continuer et que tu auras commencé le sevrage. . ."³

Julie Bruneau accorda une attention spéciale à la formation religieuse de ses enfants. Celle-ci constituait à ses yeux le seul fondement authentique d'un système d'éducation. Dès le plus bas âge, elle leur fit prendre contact avec les prescriptions de la morale religieuse. Ezilda avait à peine six ans qu'elle la conduisit voir son propre directeur de conscience. Comme elle aimait ses enfants d'une façon possessive, elle les fit accéder à un univers fermé et plein de rigidité. Sa vision

2. Pap. à sa femme (20 déc. 1820), *ibid.*, 191s.

3. Pap. à sa femme (5 janv. 1829), *ibid.*, 259.

personnelle du monde et ses conceptions religieuses, qui étaient empreintes du plus grand pessimisme, inspiraient ses démarches éducatives. Les faiblesses attachées à son modèle d'humanité, elle les retrouvait chez ses enfants qui, eux aussi, lui paraissaient affligés des tares de la nature humaine. Fréquemment Papineau la mettait en garde contre l'étalage d'un trop grand pessimisme dans le milieu familial. Ainsi, en 1830, il lui écrivait:

"Les chers enfans ils sont étrangers encore à ces vives douleurs que l'on ne connaît que dans un âge plus avancé, mais prends sur toi pour ne pas leur donner même de ces chagrins passagers, que l'habitude des pleurs et de la tristesse de leur mère, leur donnerait. Il faut qu'ils accourent à toi avec transport avec pétulance avec les ris immodérés, et la joie turbulante que la nature leur inspire. Il faut que leurs jouissances soient les nôtres, pour que notre société soit celle qui leur plaise le plus et là encore dans l'accomplissement d'un devoir nous trouverons bien des plaisirs et bien des avantages. Leur éducation nécessite des rapports avec une foule d'autres personnes et là commence une suite de devoirs sociaux à remplir vis-à-vis d'autres personnes. C'est ainsi qu'une famille se trouve liée et en rapport avec mille autres, que la société se consolide, que l'on est sans cesse rappelé à l'intérieur de sa maison par le vœu de la nature, poussé au dehors par des devoirs de la vie civile et que la vie se partage par sauts et par bonds dans toutes les aberrations apparentes et dans l'ordre réel que veut établir une providence incompréhensible, qui inspire pour compensation la crainte des revers dans la prospérité, et l'espérance dans le malheur. . ."⁴

En 1834, Papineau revenait sur cette question qui souvent le préoccupait:

"Les premières impressions de l'enfance ont une influence ineffaçable sur le physique et le moral de l'homme — celles qui sont propres à lui donner du courage et de l'énergie conduiront à l'élever audessus des chagrins qui attendent universellement tout le monde dans la vie; celles qui l'affaiblissent lui nuiront. . . Avec de jeunes enfans, porte leur attention sur ce qui les amuse et les fortifie. . ."⁵

Malgré ces conseils, Julie a continué à diriger avec fermeté l'éducation de ses enfants conformément à ses convictions personnelles. C'est pourquoi elle a tenté de leur éviter, jusqu'au moment de leur entrée au collège, tout contact avec le milieu extérieur comme si leur vie aurait à se dérouler indéfiniment dans le contexte familial. L'éducation de ses filles fut encore plus rigoriste. Certes elle avait souffert des trop grandes pressions exercées par le milieu familial sur sa vie personnelle, mais lorsqu'il s'agissait de ses enfants il ne pouvait être question de rompre avec la tradition et de favoriser leur autonomie individuelle. En 1830, Papineau lui écrivait:

"Mon cher Amédée est-il à la maison? est-il au Séminaire? ce qui t'aura été le plus agréable et à lui a du être la loi. Je comprends mieux que jamais combien c'est par des encouragemens et des caresses qu'il faut entraîner les enfans à s'instruire,

4. Pap. à sa femme (14 mars 1830), RAPQ, 1953-55, 295.

5. Pap. à sa femme (15 janv. 1834), *ibid.*, 340.

non par la contrainte. Car tout ce que peut acquérir de grâces et de lumières, l'enfance n'est qu'une semence qui se développe plus tard qui n'aura de maturité et d'utilité qu'à l'âge d'homme, et les chagrins et les punitions auront été des maux réels sans aucun mélange de bien, si cette enfance, si fragile, est brisée quand elle n'est qu'une tendre fleur. . ."⁶

Quels qu'aient été ses efforts et l'autorité dont elle a usé à l'égard de ses enfants, elle n'a pas réussi à les discipliner réellement, encore moins à les former, parce que, comme le mentionnait Papineau à propos de sa tante Victoire, "elle les a prêchés sans trêve et sans relâche à tems et à contretems".⁷ Ainsi, au moment où Gustave sortait à peine d'une grave maladie, en 1847, elle n'eut rien de plus pressé que lui envoyer une lettre dans laquelle s'exaltaient ses tendances à la moralisation. Papineau, qui avait reçu la lettre, répondit alors à sa femme:

"Un homme vient de me laisser ta bonne lettre d'hier, je t'en remercie. Elle contient de bons et utiles avis à notre pauvre malade, il n'est pas encore assez fort pour les bien digérer. Je mettrai jusqu'à ce que la convalescence fut plus avancée à lui en faire part. . ."⁸

Débordée par le contrôle intensif qu'elle exerçait sur sa "nichée", elle ne pouvait que souffrir de leur "méchanceté" et de leurs fantaisies. Ses techniques éducatives n'ont pas favorisé le développement de leur personnalité et, en particulier, leur équilibre émotif. Elle n'était pas préparée à guider des enfants doués d'une aussi grande sensibilité. On comprend qu'elle ait été peu apte non seulement à comprendre leurs problèmes d'adolescents et d'adultes mais surtout à accepter leur accession à une vie plus autonome en dehors du giron maternel. En 1833, Papineau s'attaquait indirectement à ses méthodes éducatives:

"Pour les grands, il faut, leur parler tout ensemble comme je le sens, avec la plus tendre amitié et un degré de raison qui montre que je ne les regarde plus simplement comme des enfans, avec qui il ne faut que badiner, mais comme de petits hommes, à qui il peut échapper des fautes qui feraient leur malheur et celui de leurs parents, et qui peuvent choisir, aimer le bien, l'honnête,

6. Pap. à sa femme (3 mars 1830), *ibid.*, 287.

7. Pap. à sa femme (7 janv. 1821), *ibid.*, 195.

8. Pap. à sa femme (30 mars 1847). RAPQ, 1955-57, 329. "Plus j'étudie le caractère et les inclinations de ces enfans plus je me fortifie dans l'idée qu'ils doivent demeurer sous les ailes du Papa; combien ces petits esprits se développeraient et feraient des progrès sous la régie d'un homme capable de suivre ce développement, d'ailleurs leur amitié, leur admiration pour vous ne pourraient qu'amener un grand succès du côté de la science, des manières honnêtes et sous le rapport de la seine morale. . . il n'y a donc que la pauvre Julie qui aura à souffrir encore quelques tems, c'est inévitable, c'est le sort malheureux qui est échoué à la femme, mais le sien est bien doux auprès de beaucoup d'autres, elle est aimé et chéri de son époux, elle est dans la fortune, ne manque de rien de ce qui peut être utile que dis-je agréable à la vie, enfin elle est reine et maitresse, c'est un sort à apprécier et je ne doute pas qu'elle en connoisse le prix." Lettre de Théophile Bruneau à Papineau (27 déc. 1831), APQ, P-B, lettre non cotée.

la vertu avec assez de courage pour se faire honneur à eux-mêmes, donner à leurs parents la plus douce consolation qu'ils puissent jamais avoir, et, plus tard, se rendre des hommes utiles et recommandables à la société entière. . ."⁹

Il aura manqué aux enfants de Papineau, à l'époque de leur enfance, d'avoir eu un contact soutenu avec la présence paternelle. Qu'était-ce pour eux que le père? C'était sans aucun doute le grand homme politique dont tout le monde parlait. A ce point de vue, il fut pour eux un objet d'admiration. On n'ignore pas quel choc ce fut pour Gustave, au moment de la querelle Papineau-Lafontaine, d'entendre plusieurs de ses condisciples discréditer son père. Pour les enfants de Papineau, le père, c'était celui qui vient de temps en temps à la maison et qui apporte des gâteries et, avec elles, la joie. Les lettres de Julie retentissent de l'ennui qu'éprouvaient ses enfants en l'absence de leur père. En 1836, elle écrivit à Papineau:

"et puis a-t-il [Gustave] ajouté dites bien a papa que je m'ennui beaucoup de lui et qu'il n'iras plus à Québec qu'il y est trop longtems; ta chère grande fille dis cela aussi souvent elle dit qu'elle rêve que Papa est arrivé et en se réveillant qu'elle voit que cela n'est pas vrai qu'elle pleure et qu'elle s'ennui, la petite Azélie a reconnu ses frères surtout Amédée elle lui a fait des joies a été souvent dans ses bras pendant le tems qu'il a été ici elle a joui autant que les autres de la fête c'est étonnant comme elle comprend tout et comme sa petite figure exprime tout ce qu'elle ressent, elle dit aussi beaucoup de mots et est toujours gai, je suis certaine qu'elle te reconnaîtras bien; on lui parle souvent de toi et elle nous comprend bien et son papa la comprendras encore mieux. . ."¹⁰

Quelques jours plus tard, elle écrivait de nouveau:

"Les jeunes ici à la maison sont bien mais commencent à s'ennuyer fortement ils ont des moments qu'ils se fachent et disent qu'ils ne te laisseront plus repartir; je me joins a eux au moins de sentiment. . ."¹¹

Le père, pour les enfants de Papineau, c'était non seulement celui dont on regrette l'absence et qui récompense, mais aussi l'épouvantail que la mère agite pour les forcer à obéir. En 1835, elle écrivit à Papineau:

"Gustave surtout en tout en est tout occupé [de ton souvenir] depuis hier il fait de son mieux et est bien inquiet de ce que je vais t'écrire à son sujet il se tient près de moi pour que je lui lise ce que je t'en dis. Ton Ezilda elle, cela ne dure pas si longtems mais elle me charge de te dire qu'elle s'ennuie beaucoup de son papa et qu'elle fera aussi de son mieux. . ."¹²

9. Pap. à sa femme (1 janv. 1833), RAPQ, 1953-55, 329.

10. Lettre à son mari (9 janv. 1836), APQ, P-B:655.

11. Lettre à son mari (14 janv. 1836), *ibid.*, 656.

12. Lettre à son mari (nov. 1835), *ibid.*, 652.

En somme l'éducation première des enfants de Papineau a d'abord été l'oeuvre d'une mère autoritaire, possessive, pessimiste et rigoriste qui semblait dépassée par l'ampleur de la tâche à accomplir. Mais il reste que sa très grande sincérité et son dévouement ne peuvent être mis en cause. D'une part la situation créée par l'engagement politique de son mari avait favorisé l'établissement de son influence décisive dans le milieu familial. D'autre part elle était convaincue que la formation des enfants incombait à la mère qui se devait de leur inculquer le respect des valeurs religieuses, morales et familiales. Le résultat normal de cette situation, compliquée par le caractère même de Julie, fut que rendus à l'âge d'adultes, les rejetons de Papineau seront mal libérés de l'emprise maternelle. Papineau et sa femme ne pourront que constater leur timidité accusée, leur rigidité, leur inadaptation à la vie sociale et leurs problèmes de toutes sortes. Ainsi en 1844, Papineau disait à sa femme :

"Nos deux enfans [Amédée et Lactance]. . . ne sont pas bien aimables pas assez hommes du monde, pas assez déferens à l'opinion des autres, au désir d'être agréables en société. C'est un malheur, pas tout à fait un vice. Ils ont été trop jeunes au collège et le malheur des tems ne les a pas initiés aux gaies sociétés dans lesquelles nous avons vécu. . . Qu'ils soient doux et complaisans sans bornes et sans fin pour leur mère et leurs soeurs cela ne leur doit pas être difficile et peu à peu ils prendront le courage de sourire et d'être aimables pour d'autres Dames. Quand nous serons tous deux à lécher nos oursons, tu verras que nous en ferons quelque chose de gentil. Les fillettes ne sont elles pas quelque chose de [quasi]ment accompli à mes yeux et pourtant c'est ton ouvrage presque à toi seul. Quand j'y aurai mis la dernière main elles seront presque des merveilles. . ."13

En 1851, Julie disait à propos de Gustave :

"j'espère qu'il continuera à vous visiter, et à suivre vos bons conseils et ceux de son Frère; il faut qu'il remplisse les devoirs de la société; sans cela il serait bizarre et égoïste et peu aimable, cela serait plus à déplorer chez lui car il a des talens et il sera instruit, il a de la morale et de l'honneur; et il pourrait rester sans influence dans la société; et par là nuire aussi à sa profession et à son avancement: ainsi j'espère en vous pour me remplacer auprès de lui, je l'ai trouvé bien mieux disposé à son dernier voyage à suivre mes conseils, il est timide et c'est un défaut, que l'usage de la société peut corriger quand on y vas souvent. . ."14

Le même problème se posait pour les filles. Ainsi Papineau écrivait à sa femme en 1845 :

"Encourage ma chère Ezilda je ne vois pas pourquoi elle serait timide à l'excès. Elle n'est nullement dépourvue de moyen quand elle voudra s'appliquer. Elle n'est pas laide et elle est bonne. Elle a autant de titres et de chances d'être heureuse

13. Pap. à sa femme (31 déc. 1844), RAPQ, 1955-57, 280. Voir aussi Pap. à son frère (19 janv. 1829), APQ, P-B:132.

14. Lettre à Amédée (14 mars 1851), APQ, P-B:734.

que beaucoup d'autres personnes. Bientôt nous aurons le plaisir d'étudier ensemble. prenez donc toutes deux plus de courage que vous n'en avez généralement montré".¹⁵

Il est évident que des circonstances incontrôlables, comme la rébellion et l'exil, ont influé sur la stabilité émotionnelle de ces enfants. Mais leur éducation en vase clos autant que leur caractère ne pouvaient que les rendre vulnérables aux atteintes du milieu extérieur. Dominés dès leur enfance par une mère possessive, ils demeurèrent soumis à son influence au cours des phases subséquentes de leur développement.

La femme de Papineau a difficilement accepté de voir ses enfants devenir des adolescents et des adultes responsables. Pendant toute sa vie, elle se refusa à admettre leur statut d'hommes indépendants. Elle intervenait dans leurs moindres activités. Elle ne cessait de les conseiller et de scruter leur vie personnelle. Aucun de leurs projets ou de leurs désirs ne lui échappaient. Elle veillait spécialement à leurs attitudes religieuses. Même ceux qui se marièrent, demeurèrent en quelque sorte dépendants de la sollicitude maternelle. D'avance elle avait taillé leur avenir à même ses propres aspirations qui reposaient sur une vision rigide du monde. Cependant elle craignait de les voir échapper à son emprise et à son univers. "Ainsi de te voir entourée d'une famille qui grandit, lui disait Papineau, au lieu de te rendre heureuse, te tourmente. Tu te demandes s'ils seront sages, heureux, se formant des établissements. Tant que le contraire n'est pas arrivé, il faut espérer que tel sera leur avenir".¹⁶ Son inquiétude permanente provenait du fait qu'en leur donnant naissance, elle croyait avoir à assumer toute leur existence. Évidemment cet avenir, elle ne pouvait l'envisager en dehors de sa propre hiérarchie des valeurs religieuses, sociales et familiales. C'est pourquoi elle désirait par dessus tout voir quelques-uns de ses enfants accéder au monde clérical. Elle ne se contenta pas de désirer cette récompense divine pour ses efforts, elle fit leur éducation dans l'espérance de les voir réaliser une ambition si légitime pour une mère chrétienne. Elle exerça même de véritables pressions, indirectement il est vrai, sur ses fils afin de les amener à choisir l'état sacerdotal. Mais ni Amédée ni Lactance n'étaient disposés à céder à ses désirs. En 1836, Papineau leur écrivait:

"Sans contredit, les parents ne doivent pas gêner les enfants sur le choix d'un état, et si mon Amédée est appelé, soit à l'État ecclésiastique, soit dans le monde qu'il réponde à sa vocation. Mais qu'il ne croie pas que sa raison, son expérience de seize ans, soient tout à fait de la force de ses parents rendus à cinquante ans. . ."¹⁷

15. Lettre à sa femme (20 juin 1845), APQ, P-B:299.

16. Pap. à sa femme (23 nov. 1835), RAPQ, 1953-55, 367.

17. Pap. à Lactance et à Amédée (3 mars 1836), APQ, P-B:238b.

Après son échec avec ses deux aînés, elle reporta ses espoirs sur Gustave qui, même s'il était un peu âgé, pouvait encore entreprendre ses études classiques. Mais, peu de temps après son arrivée au collège de Saint-Hyacinthe, Gustave tomba malade. Julie n'abandonna pas son projet. Elle décida alors qu'il reprendrait ses études. Au mois d'août 1844, Papineau lui écrivait :

"Tu tiens toujours et Mr [l'abbé] Raimond aussi à lui faire faire son cours complet d'études collégiales. Le voilà encore interrompu par la maladie et il vieillit. Tu y tiens parce que dans tes calculs tu imagines qu'il y a une chance, qu'il puisse avoir une vocation décidée pour l'état ecclésiastique et que ce te serait une grande consolation de le voir prêtre. Si tu y vois une forte apparence à la bonne heure, pour moi elle me paraît si faible que je regrette qu'en vue d'un résultat qui ne sera probablement pas atteint, que je n'aime pas plus qu'aucun autre, mais auquel je ne dois ou ne veux apporter aucun obstacle, si l'enfant le désire parce que je ne crois pas à la plus grande partie de l'enseignement clérical, on l'expose à la perte de temps qui retardera son admission à l'exercice de la profession qu'il choisira dans le monde. J'aimerais mieux qu'il se bornât à faire bien sa rhétorique et son cours de Philosophie au collège. Je crois que beaucoup de bonnes lectures lui seront plus profitables que les deux ou trois ans de plus, que tu lui demandes à apprendre du Grec et du latin et la versification latine. Non que je blâme ces études dans le jeune âge, quand le jugement n'est pas formé et que la mémoire seule peut être exercée. Mais puisque le malheur qui m'a exilé a retardé l'époque où il a pu entrer au collège, que l'habitude de vivre avec de grandes personnes qui ne lui ont parlé que raison et celle de lire plus qu'on ne le fait communément à son âge ont dû avancer un peu la maturité de son jugement, je suis porté à croire qu'il y a peut-être de l'avantage à varier le plan d'étude que je lui aurais volontiers laissé faire, s'il avait pu le commencer aussi jeune comme l'avaient fait ses frères. Néanmoins je te laisse maîtresse absolue de décider comme bon te semblera et ce que tu décideras, je ne reviendrai pas contre et ne te le reprocherai jamais. Tu es trop bonne mère, tu as donné des soins trop tendres, nombreux et judicieux à tous nos chers enfants, pour que je ne t'en sois pas toujours reconnaissant, comme eux aussi doivent l'être. . ."18

Déçue par ses fils, elle reporta ses espoirs sur ses deux filles. Elle les envoya toutes deux dans un couvent avec l'idée d'en voir une opter pour la vie religieuse. Papineau qui connaissait bien sa femme lui écrivit à ce sujet :

"Jusqu'à quand projettes-tu de laisser notre chère Azélie au couvent. Ce n'est que pour la chanson qu'elle y est là. Ce ne peut être pour la vocation. Néanmoins ces nouvelles venues paraissent avoir tant de novices que je ne voudrais pas qu'elles attirassent filette. Celle-ci si le malheur lui donnait un malin mari, il aurait un petit lutin qui pourrait devenir malin et demi. Mais mon Ezilda est trop bonne pour que je la voie exposée sans inquiétude à un pareil malheur. Qu'elle se prépare à rester vieille fille. Son papa aime les livres et les fleurs. Qu'elle aime la lecture pour l'amuser quand il sera vieux et la culture des fleurs artificielles pour lui présenter des bouquets pendant nos longs hivers. Je porterai des maté-

18. Pap. à sa femme (15 août 1845), RAPQ, 1955-57, 266.

riaux pour ce travail. Qu'Azélie prenne des leçons dans ce couvent où l'on apprend tout ce qui est possible d'apprendre, mais surtout que toutes deux sachent chérir leur bonne maman et la soulager du travail dont elle prend toujours trop pour sa bonne santé. . ."19

Il est frappant de constater que, derrière le dévouement réel des époux Papineau à l'endroit de leurs enfants, se cachaient des motifs intéressés qui furent le principal obstacle à un examen lucide de leurs besoins. Chacun des deux conjoints cherchait à sauvegarder par ses rejets des intérêts et des aspirations personnelles ou familiales. Étaient-ils bien différents en cela de leurs contemporains? Il y a là le problème d'une société dans laquelle, en dépit du progrès, la famille constituait toujours le principal, sinon l'unique, pôle d'intégration des individus. Si Papineau et sa femme n'étaient pas d'accord sur le plan des objectifs pratiques, ils étaient solidaires dans leur croyance en la primauté des liens familiaux. Julie, qui était désireuse de maintenir le caractère patriarcal et la cohésion de la famille, optait pour la résidence à Montréal. Elle comprenait que l'entrée de ses fils dans les professions libérales et le mariage de ses filles avec des membres de l'élite urbaine ne pourrait que tendre à les fixer à la ville. Chez Papineau, au contraire, la concentration des membres de la famille devait se faire à la campagne dans sa seigneurie. Mais les circonstances empêchèrent ces projets de se réaliser complètement.

Julie a éprouvé de grandes déceptions de la part de sa famille pour laquelle elle s'était toujours dévouée, consciente, en cela, d'avoir rempli le "premier de ses devoirs." En 1849, elle disait: "je suis si tourmentée d'avoir une famille qui ne peuvent s'accorder et demeurer ensemble. . . les miens [enfants] me rendent bien malheureuse. . ."20 Elle affirmera aussi que tout ce qu'elle avait entrepris pour ses enfants avait retourné à leur perte. On comprend que les malheurs qui leur sont arrivés aient accablé les vingt-cinq dernières années de la vie de cette femme douloureuse qui se sentait totalement solidaire de leur destin.

a) *Amédée*

Amédée, l'aîné de la famille Papineau, fut le fils préféré de Julie. Pendant son enfance, il fut de santé fragile mais, par la suite, s'il n'eut jamais une constitution robuste, il vécut jusqu'à l'âge de 84 ans sans grands malaises tout en souffrant d'une anxiété chronique. Après ses études primaires à l'école des demoiselles Waller, Irlandaises catholiques, il fut envoyé au collège de Montréal dirigé par les Sulpiciens afin d'y faire ses études secondaires. Il conserva un pénible souvenir de son séjour dans cette institution encore française où existaient un climat

19. Pap. à sa femme (1 mars 1845), *ibid.*, 288

20. Lettre à son mari (17 sept. 1849), APQ, P-B:701.

aristocratique et, en particulier, une certaine attitude de mépris pour les Canadiens français. Ce jeune sentimental s'adapta difficilement, dira-t-il plus tard, à l'atmosphère rigoriste et pessimiste qui y recouvrait la formation religieuse. S'il répugnait de se voir soumis à la contrainte physique, il fut davantage heurté par un enseignement qui se dressait résolument contre les idées nouvelles. Il ne faut pas oublier, qu'à l'époque où Amédée étudiait au collège de Montréal, l'influence de Papi-neau comme protagoniste des idées démocratiques et nationalistes était à son sommet. Les Sulpiciens, Français d'origine en majorité, ne se contentaient pas de réfuter les doctrines libérales, ils restaient obstinément attachés aux conceptions politiques de Bossuet. Un incident qui exigeait une correction corporelle entraîna le départ d'Amédée de l'institution puisqu'il refusa de se soumettre à cette épreuve. Il s'agit là de sa version de l'affaire. Amédée et Lactance quittèrent les Sulpiciens pour aller terminer leur cours dans un collège où l'atmosphère semblait plus "nationale": à Saint-Hyacinthe. En réalité le traditionalisme était aussi puissant dans une maison que dans l'autre. Mais le personnel du collège de Saint-Hyacinthe montrait plus de sympathie pour la cause des patriotes. Amédée y termina son cours sans fracas apparent. Il revint à Montréal et on le retrouve bientôt dans une *Société littéraire* dont les objectifs réels étaient politiques et, même, révolutionnaires. Mais, avant d'avoir pu entreprendre sérieusement ses études de droit, il fut plongé dans la tourmente révolutionnaire. On voit son nom parmi les fondateurs de *l'Association des Fils de la Liberté*. Au mois de novembre 1837, on retrouve le fervent patriote à Saint-Hyacinthe chez sa tante où il demeura caché jusqu'à la fin des événements militaires. Au début de décembre, il réussit à s'enfuir aux États-Unis. L'échec de la première insurrection n'ébranla pas son enthousiasme révolutionnaire. Toutefois il hésita à s'engager activement dans le mouvement même s'il eut souvent la tentation de se rendre à la frontière pour y prendre les armes. Dans la pratique, il se contenta de lire des livres sur la tactique militaire et de composer un volume sur les *Droits et devoirs du citoyen* qui ne fut jamais publié et dont le manuscrit est probablement disparu. En somme il appartenait à une phalange de révolutionnaires peu aptes à l'action. Aussi décida-t-il d'accepter l'offre d'un ami de son père qui l'engageait à faire ses études de droit.

Évidemment Amédée n'avait pas réalisé ce que sa mère attendait de lui: une vocation sacerdotale; mais il était demeuré dans son exil attaché à sa famille et à ses principes religieux. En 1839, elle lui écrivait:

"Ce m'est toujours un sensible plaisir de recevoir de tes lettres mais celle d'hier m'en a causé doublement, puisque tu m'annonces que tu as eu le bonheur de communier; c'est une preuve que tu continue à être bon chrétien, tu ne peux me donner

de plus grandes consolations au milieu de nos épreuves, et j'espère mon Cher, que tu as le bonheur de le ressentir jusqu'à présent et que les peines et privations auxquelles tu es soumis aussi jeunes et d'une manière aussi inattendues, te seront méritoires pour une meilleure vie et te donneront du courage à souffrir les malheurs inévitables dans celle-ci puisque tu sais si bien les rendre méritoires en conservant le précieux dépôt de la foi. Je te bénis de tout mon cœur et te souhaite et t'exhorte à continuer dans le bien, c'est une bonne consolation pour une mère de n'avoir rien à reprocher à ses enfans, mais au contraire à n'avoir à leur indiquer à suivre la même conduite que par le passé".²¹

Malgré l'appui qu'il recevait des amis américains de son père, Amédée fut obligé de prendre en main la direction de ses propres affaires. Il donna des cours de français et, en même temps, il poursuivit ses études de droit. Mais Julie, qui avait quitté les États-Unis pouvait difficilement accepter d'être éloignée si longtemps de lui. Elle était rongée d'inquiétude à la fois pour sa santé, sa situation matérielle et pour le salut de son âme. En 1841, Amédée fut admis à la profession d'avocat dans l'État de New-York. Mais les perspectives de réussite étaient assez faibles dans la localité de Saratoga. Il fallait plutôt tenter sa chance à New-York où il pouvait espérer bénéficier de la nombreuse clientèle française. Ce projet ne souriait pas à Julie qui voyait son fils aux prises avec les dangers moraux d'une grande ville. Toutefois elle ne s'y opposa pas. Au mois de février 1841, elle lui écrivit:

"mais je suis certaine que tu penses comme moi, qu'il vas t'en coûter de laisser Saratoga, où tu as de bons amis, et des pauvres compatriotes à qui tu rendais de petits services et qui t'était attachés, et ta congrégation qui a aussi besoin de toi il n'y a point de Catholiques influens là la satisfaction que tu goutais à remplir tes devoirs de bons Chrétiens envers ton Créateur dans le modeste Temple que tu aidais à préparer avec le digne pasteur pour le St Sacrifice qui était des momens de vrai bonheur que je désire que tu te rappelle souvent avec la persuasion que tu étais heureux alors et tant que tu penseras et agiras ainsi je te dis mon cher que tu seras aussi heureux que l'on peut l'être ici bas, crois en l'expérience d'une mère pleine de tendresse pour toi et qui ne recent que ton bonheur. La Providence te bénit et les parens aussi tes succès de ce jour sont déjà une récompense du peu de bien que tu as fait et j'espère que tu emporteras l'estime des gens de bien et si tu laisses ton paisible Village pour aller séjourner dans cette bruyante Capitale que tu conserveras tes goûts purs et simples et qui ont fait ton bonheur jusqu'ici. tu auras là aussi de bons amis. mérite leur estime pour ton application et ta vertu..."²²

Géné par le manque d'argent, Amédée ne put trouver un poste lucratif et l'influence de ses amis n'apporta aucun changement dans sa situation. Julie lui écrivit alors:

21. Lettre à Amédée (16 janv. 1839), APQ, P-B:671.

22. Lettre à Amédée (28 fév. 1841), *ibid.*, 684. "Tu n'auras pas manqué non plus d'aller voir Monseigneur le coadjuteur de New York, de nous rappeler, ta maman et moi à son bienveillant souvenir, de l'assurer de nos respects: de lui ajouter que, comme dans la grande et désordonnée ville de New York, tu es privé des sermons itératifs de ta mère, elle te commet à ses soins et à ses conseils charitables, qu'il te veille de près, dans l'espérance dit-elle, qu'il le peut faire strictement, sans que tu lui donnes aucun chagrin..." Pap. à Amédée (15 juil. 1841), *ibid.*, 251h.

“depuis ta dernière je n’ai cessée d’être inquiète et désolée, mais je conservais l’espérance que l’on t’aurais tiré d’embarras avant ce tems ci, tu peux facilement t’imaginer, si celle ci me fait verser des larmes, cher enfant tu as de grandes épreuves et bien jeunes, ce qui me désole c’est que je suis si éloignée de toi; prends courage. . .”²³

Vers la fin du mois de juillet, Amédée décidait de quitter Saratoga afin d’établir son bureau d’avocat à New-York. Il éprouva à cette époque le besoin d’être indépendant, du point de vue financier, des étrangers et même de la parenté. Il fit part de ses désirs à sa mère qui, si elle l’encouragea, n’hésita pas à le mettre en garde contre une recherche exagérée de l’argent qui, selon elle, aurait pour résultat d’entamer inévitablement ses sentiments familiaux et religieux. Elle lui conseilla de même de choisir Mgr Hughes comme directeur spirituel et d’éviter “de faire des connaissances de jeunes gens”. Mais l’expérience de New-York ne fut pas profitable à Amédée. Il forma bientôt le projet d’aller chercher fortune à la Nouvelle-Orléans. Julie s’y opposa fermement et elle le consola en disant:

“j’ai tant confiance dans la providence qui nous a tant protégée d’une manière si visible dans le tems où les hommes nous ont persécuté d’une manière si atroce, que j’ai acquis de plus en plus la conviction qu’il n’y a pas d’autres de qui nous devons espérer protection, dans ce monde, continue à la mériter par ta bonne conduite et surtout en remplissant bien tes devoirs de bon Catholique, qui t’as déjà rendu aussi fort et courageux au milieu de tes épreuves, tu ne m’as pas dit si tu avais pris, Mgr Hughs pour ton directeur, où si tu as préféré en prendre un plus près de ta résidence. . .”²⁴

A cette époque difficile, Amédée fut le confident de sa mère qui n’hésitait pas à lui faire part de ses difficultés. Cette confiance en son fils aîné, elle la conservera jusqu’à la fin de sa vie. Amédée revint au Canada et, grâce à des influences familiales, il entra au bureau du protonotaire du district judiciaire de Montréal. Ce poste convenait moins bien à ses ambitions qu’à sa personnalité qui exigeait plutôt du calme et de la sécurité. En 1845, il épousa Mary Westcott qu’il avait rencontrée lors de son séjour aux Etats-Unis. Dès cette époque, le patriote exalté fit progressivement place au fonctionnaire rangé, méticuleux, économe et timide. Il collabora aussi avec son père dans l’administration de la seigneurie de la Petite-Nation, dont il avait reçu une partie à la veille de l’abolition de la tenure seigneuriale. Plus opportuniste et plus audacieux que son père dans le domaine des affaires, il n’accéda jamais à la mentalité capitaliste. Il fut plutôt un thésauriseur qu’un homme d’affaires actif et entreprenant. En 1846, son père lui écrivit:

23. Lettre à Amédée (13 juil 1861), *ibid.*, 685.

24. Lettre à Amédée (16 nov. 1841), APQ, P-B:254.

“Tu m’as fait plus de peine que je ne veux dire de ne pas m’envoyer en les recevant, les lettres d’O’Callaghan et de Me Dowling. C’est avoir l’air de mettre trop peu de prix aux sentiments affectueux, aux devoirs de l’amitié, et d’en mettre trop à l’argent que d’avoir en ces occasions, ménagé les frais de port. Autant je t’aime pour l’esprit d’ordre, d’économie, le désir de devoir ton indépendance à tes nobles et courageux efforts, autant j’ai été quelque fois peiné quand j’ai craint que tu n’eusses du penchant pour une si étroite économie. L’attention aux petits intérêts est souvent nuisible aux grands. Tu as souvent fait des dépenses judicieusement et généreusement. Dans tous ces cas je suis fier de toi et heureux par toi; mais je pense que tu dois soigneusement t’observer et lutter contre un penchant contraire, plus excusable chez toi qui as éprouvé des privations pénibles contre lesquelles tu as lutté de la manière la plus honorable possible. . .”²⁵

Ce sentimental, dont les tendances à l’économie étaient suffisamment prononcées pour attirer l’attention de son entourage, était, en réalité, un inquiet épris d’un besoin intense de sécurité et un égocentriste. En 1859, sa mère écrivait à Azélie à son sujet:

“il faut avoir le courage de supporter les contradictions et les épreuves afin de se former un caractère aimable et paisible; tu as l’exemple de ton Frère [Amédée] pour t’aider à éviter ces petites choses, lui à qui tout souri, et réussi; il n’a pas de grandes inquiétudes; et bien! il s’en fait et se rend désagréable à sa famille et à lui-même. . .”²⁶

Mais Amédée demeura toute sa vie sympathique aux mouvements radicaux qui apparurent fréquemment dans le Bas-Canada du 19^e siècle. C’est qu’il restait attaché à ses souvenirs de jeune patriote et qu’il fut toute sa vie le révolté intérieur qu’il avait été dès son adolescence. Il contribua même parfois de ses deniers à la fondation de journaux radicaux et il appuya, sans toutefois s’engager personnellement, les mouvements d’opposition dont le caractère était républicain, anticlérical et nationaliste. Même l’Amédée, si fervent catholique à l’époque de la rébellion, abandonna la pratique religieuse probablement pendant la décennie 1850 à 1860. En 1893, il abjura publiquement le catholicisme et adhéra au presbytérianisme qui, à ses yeux, offrait plus de garanties sur le plan rationnel et favorisait une foi plus dynamique que la religion traditionnelle de son enfance.

En somme, Amédée offre ce curieux mélange d’un être profondément traditionaliste, intelligent et opposé à toutes les formes de contrainte sociale. Il était attaché à sa famille mais son comportement dans le milieu familial était entaché d’une forte dose d’utilitarisme. Les circonstances lui avaient permis de se rendre indépendant à l’égard de sa famille mais il lui restait attaché à la fois pour les bénéfices qu’elle promettait et pour la sécurité affective qu’elle lui procurait. Il a été

25. Pap. à Amédée (30 sept. 1846), *ibid.*, 275.

26. Lettre à Azélie (28 avril 1859), *ibid.*, 710.

et il est resté le fils gâté, admiré et choyé de sa mère. Même si Julie avait une affection spéciale pour celui qui devait être le principal héritier de la famille, elle en reçut néanmoins des coups douloureux. En 1859, elle disait, surtout en pensant à Amédée:

“j'espère plus de mes filles qui sont plus religieuses et qui désirent faire leur salut et bien il n'y a rien de plus méritoire que de se conformer à la volonté de Dieu et de travailler à se corriger chaque jour. . .”²⁷

b) *Lactance*

Le problème de Lactance nous paraît beaucoup plus complexe. Déjà le chanoine Groulx, dans son intéressant article intitulé: *Fils de Grand Homme*,²⁸ a posé les bases d'une explication qui mérite la plus grande attention. Né à une époque troublée, Lactance aurait subi les contre-coups inévitables de l'instabilité familiale à l'époque de sa naissance et les conséquences des brisures profondes qui entamaient la société canadienne-française au cours des années 1850. Sur le plan psychologique, l'Auteur concrétise son analyse par une phrase qui rend bien compte de la complexité réelle du débat: “enveloppe trop frêle pour une âme trop ardente”. Ainsi sa fragilité physique n'avait pu résister au débordement de ses désirs intérieurs. Le chanoine Groulx ne prétend pas avoir résolu, une fois pour toutes, une question si complexe. La porte reste donc ouverte à d'autres éléments d'explication qui, croyons-nous, compléteront ce dossier déjà si chargé. *Fils de Grand Homme* contiendrait-il la base d'une explication globale du cas de Lactance-Papineau?

Né en 1822, Lactance devint, par la mort de Didier, le second enfant de la famille Papineau. Cette observation en suggère une seconde, c'est que son histoire émotive a été moins dominée par l'ombre écrasante d'un père, *Grand Homme*, que par les conflits qui résultaient de ses relations avec son frère aîné, le fils choyé de sa mère, et avec son frère cadet, Gustave. Il est à remarquer que les deux périodes les plus graves de maladie de Lactance, au cours de son enfance, suivent de près la naissance de ses deux frères cadets: soit, en 1825, après la naissance de Arthur, mort peu après, et, en 1829, après celle de Gustave. En 1830, une nouvelle maladie qui inquiéta ses parents obtint une guérison subite et étonnante. Sur l'ordre du Dr Nelson, le malade fut enveloppé dans des couvertures et on lui fit faire une promenade, “une course échevelée”, autour de Montréal. Dans ses *Mémoires*, Amédée raconte cet événement un peu paradoxal qui entraîna la guérison magique du malade. Même si Amédée prétend avoir été l'objet de cette sollicitude,

27. Lettre à Azélie (28 avril 1859), *loc. cit.*

28. RHAF, X, 3 (déc. 1956), p.310-333.

il s'agissait certainement de Lactance. En effet, au moment de son internement à New-York, en 1846, ce souvenir remonta à la surface lorsque son père alla lui rendre visite. "Oh mon Dieu ça me rappelle, lui dit alors Lactance, le bien que vous m'avez déjà fait une fois quand j'ai été si malade [en 1830 à l'âge de huit ans] et que me prenant dans vos bras vous m'avez fait faire le tour de la montagne".²⁹ Fragile physiquement, pendant son enfance, sa santé s'est considérablement améliorée après qu'il eut quitté le milieu familial pour le collège. Néanmoins il resta vulnérable jusqu'à la fin de ses études. Après cette époque, il deviendra suffisamment résistant pour supporter des sommes énormes de travail dans des conditions pénibles. Le problème de Lactance, comme celui de sa mère ne semble pas avoir été principalement physiologique. D'une sensibilité très grande, il a été marqué par le climat familial créé par l'emprise maternelle sur son enfance. Certes il admirait son père, le grand patriote — de là son enthousiasme patriotique et démocratique durant sa vie au collège — ; mais sa mère a davantage dominé l'univers émotif de ce garçon sensible qui paraissait perpétuellement frustré de l'affection maternelle et paternelle. De cette façon, il a éprouvé des difficultés insurmontables à franchir l'adolescence pour accéder à une vie adulte. L'ombre maternelle était toujours là pour l'empêcher de remettre en question les fondements sur lesquels avait jusqu'alors reposé son existence. En 1836, par exemple, il se trouvait, à l'âge d'adolescent, dans une crise qui s'exprimait par un relâchement dans ses études et de sa ferveur religieuse. Mise au courant de cette situation par les autorités du collège, sa mère lui écrivit:

"Ta lettre m'as bien affligé en me confirmant dans les craintes que tu ne remplissais pas tes devoirs de Chrétien d'abord et ensuite celui de bon Ecolier le ton de tes lettres me confirmait dans mes doutes, tu te plaignais des incommodités du collège et tu paroissais te déplaire je te le répète de nouveau mon cher fils tu ne seras jamais heureux nulle part quand tu n'auras pas le témoignage de ta conscience. Dans un âge aussi tendre que le tien négliger la piété que doit-on attendre de toi à ton entrée dans ce monde dangereux et quel ressource auras-tu pour te garantir de tes passions! Ah! que cela me donne de l'inquiétude sur votre sort, je te conjure de réfléchir sur ton état dans ce saint tems des Avents et de te préparer à recevoir ton Sauveur à Noel si tu t'en trouve digne et pour cela il faut travailler de bonne foi et ensuite tu rempliras mieux tes devoirs d'Ecolier, et tu sera digne de l'amitié de tes parens qui auront bien du plaisir de te voir aux Rois; je regrette beaucoup de ne t'avoir pas écrit plus souvent; mais je suis toujours si occupé et ayant amédée à la maison qui le fait de tems en tems je t'ai écrit moins souvent; je m'en fais des reproches; c'était de mon devoir de te rappeler de tems en tems tes devoirs tu serais peut être laissé aller à la négligence et à l'indifférence. j'espère que Dieu me pardonneras; et je serai plus exacte à l'avenir. Je suis pourtant certaine que tu ne manques pas de bons avis de la part de ton digne Directeur Mr

29. Pap. à sa femme (20 nov. 1846), RAPQ, 1955-57, 315s. Voir la lettre de Pap. à Neilson qui raconte le traitement fait en 1830. Pap. à Neilson (19 nov. 1830), APQ, P-B:516. En 1832, Lactance avait des troubles urinaires. T. Bruneau à Papineau (25 janv. 1832), APQ, P-B.

Prince ainsi que du vertueux Mr Raymond qui m'avoit promis qu'il t'exhorteroit de tems en tems a suivre les avis que je t'avois donné; prends donc pour modèle ces messieurs là qui emploient si bien le tems de leur jeunesse. ah! qu'ils sont heureux et leurs parens aussi remercie les de ma part pour les soins qu'ils te portent et promet leur de mieux profiter à l'avenir de leurs bons avis; ils sont affligés de ta conduite donne leur donc de la consolation c'est la meilleure récompense de leurs sollicitudes. . ."³⁰

A cette époque de sa vie, Lactance n'a pu trouver chez son père le support nécessaire pour acquérir un équilibre plus adulte. Julie évita de mettre son mari au courant de ces problèmes et, encore une fois, elle dressa devant son fils l'épouvantail du père qui punit au lieu de l'image de l'homme qui comprend: "je ne lui montrerois pas ta lettre à moins qu'il me la demande. J'attendrai qu'il ait de meilleures nouvelles à recevoir de toi. . . j'attends avec crainte et pourtant mêlée d'espérance de meilleures nouvelles de toi mon cher fils d'ici à ce tems"³¹. Comme cela était inévitable, Lactance, devant les menaces et les supplications maternelles, remit à plus tard la prise de conscience de ses problèmes d'homme. Il se confessa et communia comme il l'avait toujours fait depuis qu'il avait l'âge de raison. L'année suivante, on le retrouve dans une phase de ferveur religieuse. Il avait, semble-t-il, l'intention d'adopter l'état ecclésiastique. Julie lui écrivit à cette occasion.

"Je suis satisfaite des nouvelles que tu me donnes au sujet de ta retraite et de ta préparation à communier à la Toussaint écris moi mon cher dans le tems si tu as ce bonheur ne sois pas inquiet au sujet de ce que tu me confie j'en garde le secret et t'approuve fort. . ."³²

L'échec de la rébellion, qui avait dérangé l'équilibre familial, allait replacer Lactance devant les problèmes qu'il n'avait pu affronter pendant son adolescence. Il fut d'abord question de lui faire faire ses études de droit aux Etats-Unis et, ensuite, on pensa à lui comme négociant. Mais ce plan échoua et Lactance, peu attiré par les affaires, dut partir pour l'Europe rejoindre son père. Avant son départ, Julie lui écrivit:

"sois courageux mon cher j'espère que Dieu te protégeras, puisque tu fais ce qu'il te commande pour être dans ses bonnes grâces, c'est tout ce que je désire, persuadé que personne ne peut être heureux sans être en état de grâce, même dans ce monde. et puis tu es un homme, il faut t'habituer à avoir de la fermeté quand on a pris un parti que l'on croit bon, après mure réflexion il faut cheminer sans hésitation et puis t'égayer un peu, je ferai de mon côté mon possible pour supporter toutes ces infortunes, et puis encore la douleur de nous séparer puisqu'il le faut, et puis une

30. Lettre à Lactance (7 déc. 1836), APQ, P-B:661.

31. *Loc. cit.*

32. Lettre à Lactance (17 oct. 1837), APQ, P-B:662.

femme, affaiblie par la maladie ne doit pas être en état de faire ce qu'un jeune homme comme toi peut. Encourage aussi ton Papa il en a besoin, si j'étais certaine que tu pars courageux et content, je serai bien plus consolée. . ."³³

Ce jeune sentimental assez voisin du type nerveux, idéaliste, rigide, intelligent mais peu fait pour le surmenage, mena à Paris une existence particulièrement difficile. Peu après son arrivée, il décida de faire ses études de médecine. La situation financière des Papineau était alors extrêmement précaire. Le manque d'argent influa sur tous les aspects de leur vie et Lactance en souffrit énormément: nourriture, instabilité dans le logement, habituellement défectueux, impossibilité de se procurer les volumes indispensables et difficulté de défrayer les coûts de transport. Néanmoins, Lactance, qui avait toujours été un écolier un peu paresseux de caractère, se livra avec acharnement à ses études. Le chanoine Groulx précise: "déploie à son travail une extraordinaire, je dirais même, une inquiétante ardeur".³⁴ Il est certain qu'il vouait, selon l'expression même de son père, à son art un culte de "latrie". Mais ne désirait-il pas aussi s'évader par son travail des multiples problèmes familiaux dont la pauvreté et, surtout, les tensions entre Papineau et sa femme prenaient pour lui le premier plan? Sa santé demeura intacte mais il vécut à cette époque une longue phase d'excitation mentale.

Nous avons déjà signalé l'inadaptation de Julie à la vie européenne et les malaises dont elle se plaignit et souffrit réellement afin de revenir en Amérique. Évidemment tous les torts n'étaient pas de son côté. Les caractères respectifs de Papineau et de sa femme s'accommodaient mal d'une cohabitation prolongée à laquelle, d'ailleurs, ils n'étaient pas habitués. Progressivement s'amorça entre les époux un conflit plus ou moins ouvert dont les enfants allaient être les spectateurs puisque l'intimité la plus complète existait entre tous les membres de la famille. Même Amédée, qui était demeuré aux États-Unis, en devint partie prenante. Lactance, qui était encore plein d'admiration pour son père, l'homme politique, ne pouvait cependant qu'être solidaire de cette mère qui avait totalement dirigé sa vie et dont il n'était pas libéré.

Même après le départ de sa mère, en 1843, le conflit se poursuivit et il dégénéra en opposition parfois violente entre le père et le fils. En effet, Julie qui désirait le retour de son mari à la vie publique ne cessait d'exercer des pressions sur son mari à cet effet. Elle se servit aussi de Lactance pour parvenir à ses fins. Papineau en devint obsédé et ses réactions furent de plus en plus violentes. A ce moment Lactance écrivit à Amédée:

33. Lettre au même (27 juin 1839), *ibid.*, 679.

34. Article cité, p.312.

“Sa vivacité est vraiment faiblesse. Il est fort par l'esprit et par la raison. Il n'a plus de puissance dans toutes les questions qui reçoivent leur vérité du sentiment. . . Il n'a plus en lui aucune activité spontanée. Il faut que l'approbation de quelqu'un vienne relever son courage qui voit partout des obstacles. . .”³⁵

On comprend la position de Lactance dont les difficultés matérielles s'accroissaient au lieu de diminuer. Lui-même, pour ces motifs supplémentaires, souhaitait le retour au Canada. Au mois de novembre 1843, il écrivit à Amédée:

“Il ne peut souffrir que je lui dise un mot. Il ne m'écouterait pas plus sur ce sujet que sur ceux où mes intérêts personnels sont compromis. Il passe de la plus aveugle colère au découragement le plus complet et à l'injustice. Il faut se taire et recevoir des imprécations, ou, par la plus légère observation, s'attirer de plus violents reproches et se jeter dans le désespoir. . . Que veux-tu que je fasse entre ces deux alternatives? Souffrir bien plus que lui, et pour lui et pour moi. . .”³⁶

Cette lettre traduit certaines réactions de Papineau à cette époque. Mais il reste que Lactance, qui était émotivement engagé dans le conflit entre ses parents, éprouva alors une véritable agressivité à l'égard de son père à qui il reprochait de négliger ses obligations familiales. Il traversa même une crise peu prolongée au cours de laquelle il se crut persécuté par ses confrères. Si elle dura peu de temps, cette dépression annonçait toutefois des problèmes plus profonds que de simples divergences sur des points de vue accidentels. Lactance décida de quitter la France au début de l'été 1844.

Lactance³⁷ revenait au Canada avec une solide formation médicale, avec aussi l'ambition de promouvoir sa profession et de se mettre en valeur. Conscient des responsabilités qu'il aurait à assumer, il espérait jouer au Canada un rôle de rénovateur de la science médicale. Mais avant de prendre une décision sur ses activités futures, il prit quelque temps de repos. Il ne se contenta pas des visites de famille, il mena même, pendant un certain temps, une vie quelque peu mondaine. Sa timidité et son air triste cédèrent devant le chaleureux accueil qu'il rencontra d'abord dans la société montréalaise. Mais, Lactance, pendant son séjour à Paris, n'avait pas appris à vivre et à se frotter aux humains. Il était obstiné mais il n'avait pas le caractère du combattif pour qui la réussite est l'objectif majeur. Il était fermé, peu malléable et rigide. Cela apparaît dans les hostilités qu'il souleva dès ses premiers contacts. A vingt-trois ans, il n'avait pas fréquenté d'autres femmes que sa mère et ses soeurs. Il n'avait même pas, prétendait-il, l'intention

35. Cité par le chanoine Groulx dans RHAF, X, 3 (déc. 1956), 319.

36. *Ibid.*, 321.

37. Notre étude repose sur la correspondance de Papineau et celle de sa femme. Elle ne tient pas compte de la correspondance de Lactance sur laquelle existent des restrictions qui la rendent pour le moment inaccessible.

de se marier: "Le mariage tue une partie de cette ardeur juvénile et fixe le reste. Je ne me sens pas de vocation, parce que je ne trouve pas de jeunes filles dignes d'un dévouement et d'une estime comme les miens pourraient l'être. Et puis parmi toutes, il n'y a qu'une ou deux jeunes filles riches. Mon indifférence et ma fierté ne les gagneront pas; leurs prétentions sont illimitées." "Les deux demoiselles Debartzch épousent des étrangers sans le sou vaillant, après avoir refusé. P. Lamotte, G. Cartier, L. Dessaulles".³⁸ Et il faudrait peut-être ajouter le nom de Lactance Papineau dans la liste des éconduits. En effet le nom d'une fille de Debartzch reviendra au moment de sa folie. Peu fait pour le plaisir, il ne tarda pas, après un repos bien mérité, à abandonner ses activités mondaines pour songer à sa profession. Grâce à l'influence du Dr Bruneau, il fut nommé professeur de botanique à l'Université McGill. Le texte de ses cours a été conservé.

Dès ses premiers contacts avec les milieux médicaux, Lactance se heurta à des oppositions et se fit des ennemis. Ces obstacles ne provenaient pas tous de son caractère difficile. Ils résultaient pour une très large part de la résistance du milieu aux innovations trop rapides. Il est évident que Lactance n'a pas su ménager l'acceptation de ses idées. Au mois de mai 1846, il éprouva un violent accès de fièvre. Heureusement le rétablissement se produisit rapidement. Au mois de juillet cependant, Papineau écrivit à Amédée:

"Il se fatigue à viser en tout ce qui tient à son art à un degré de perfection, que ne comporte pas la situation de Montréal. Il s'irrite beaucoup trop des obstacles semés sur sa route. Avoir vécu dans Paris est un secours admirable pour qu'il puisse bien traiter ses malades quand il soignera, mais ce sera son malheur quand il veut réformer bien des abus qui existent, créer mille moyens de progrès qu'il ne pourra voir réaliser en très petite partie que dans un nombre d'années. Il faut vouloir aimer le bien avec fermeté mais avec modération. Le vouloir avec passion jettera trop souvent dans la bouderie et le découragement et on le fera beaucoup moins que si l'on avait été plus calme. . ."³⁹

Le 17 juillet 1846, Papineau constatait que son fils appartenait désormais à l'univers de la folie. La maladie telle que décrite par Papineau révélait d'abord une grande mélancolie. Lactance recherchait la solitude et il exprimait dans ses monologues ses rêves de grandeur tout en leur associant l'idée imaginaire d'un mariage prochain. Puis un incident minime suffisait à le plonger dans un état de crise au cours de laquelle s'exaltaient le délire de la persécution et un sentiment d'impuissance sexuelle. "Pourquoi tout le monde est-il ligué pour rire et se moquer de moi?" Il demandait alors à ses parents de hâter son mariage. Dans ses moments de crise une agressivité marquée s'ex-

38. Article cité plus haut. p. 125.

39. Pap. à Amédée (11 juil. 1846), APQ, P-B: 264.

primait contre son père et, à certaines occasions, il voyait sa mère parer l'autel pour son mariage. Mais son comportement général demeurait ambivalent.⁴⁰ Devant cette situation pénible, Papineau écrivit à Amédée:

"C'est inconcevable pour moi que cette aberration dont je n'avais aperçu aucun symptôme à Paris. La première s'est manifestée par l'idée d'une ligue chez ses confrères pour lui nuire qui n'avait aucun fondement; la nouvelle manifestation n'en a pas de plus solide je ne crois pas qu'il ait aimé cette personne quand il était en santé. . . Ta remarque que la continence est quelques fois une cause de folie me paraît peu applicable d'aussi à bonne heure à un homme peu robuste et dont l'imagination n'a pas été brûlée et exaltée par des lectures érotiques. Ses études ont été sérieuses, ses expressions habituelles chastes et réservées".⁴¹

Les phases de crise et de tristesse mélancolique se poursuivirent jusqu'à la fin du mois d'août. Le 29 août, Papineau craignit même "une issue prochainement fatal". A l'automne de la même année, Lactance fut conduit dans un asile près de New-York. Une amélioration appréciable de son état se produisit pendant le mois de novembre. Papineau écrivit alors à sa femme:

"Une seule circonstance montre encore du dérangement c'est quand il me dit oui je suis heureux et raisonnable quand je suis avec vous, parce que vous réveillez ma sensibilité et me rattachez à ma vie première en me rappelant ce qu'elle a été mais quand je suis seul je ne puis comprendre comment le cours en a été si violemment interrompu ni si je serai longtemps malade et cela me fatigue beaucoup surtout pendant la nuit. Votre influence m'est toute salubre, mais sitôt que je rentre à l'hôpital j'imagine que les regards ou l'influence de tant d'étrangers m'est nuisible et je me renferme pour échapper à ces influences. Je combats doucement en lui disant que la confiance en soi et l'éloignement de cette défiance seront les premiers pas vers sa guérison. . . Je n'ose ni ouvrir ni remettre la lettre de Mr [l'abbé] Paré de peur qu'il ne parle du sujet qui agitait L. quand il l'a vu et auquel il ne fait plus aucune allusion. En a-t-il perdu le souvenir?"⁴²

Grâce à l'influence de son père, représentant en cela sa femme, et de l'abbé Paré, Lactance revint à la religion de son enfance qu'il avait mise de côté durant son séjour à Paris. Au mois de mai 1847, Julie se rendit à New-York pour le voir. Puis Lactance retourna dans le milieu familial. Mais, au mois d'octobre, la maladie était réapparue. En 1848, une amélioration de son état se produisit. Il commença son cours de botanique à McGill et il se constitua un herbier. Mais de nouvelles difficultés ramenèrent cette fois, pour de bon, sa maladie. L'Université McGill exigea sa démission. Au mois de septembre 1849, Julie écrivit à Papineau:

40. Otto Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses*, vol. II: voir le chapitre sur la dépression et la manie, p.467-499.

41. Pap. à Amédée (11 juil. 1846), APQ, P-B:264.

42. Pap. à sa femme (25 nov. 1846), RAPQ, 1955-57, 318s.

"je ne pourrai certainement pas tenir cette maison; seule surtout si ce pauvre et malheureux L. insiste à venir ici. en ton absence il prétend être le Maître; et il fait des scènes que sa soeur ne peut plus supporter, elle est trop faible, et elle en a une telle frayeur".⁴³

Bientôt Lactance s'intéressa à la construction du manoir seigneurial. Désirant prendre en main la direction des travaux et promouvoir sa propre conception de l'affaire, il s'acharna à étudier l'architecture. Il voyait grand et luxueux. Il projeta même de construire deux maisons pour y loger dans des endroits différents les membres de la famille qui ne s'entendaient pas. Sans abandonner ce plan, il décida d'aménager le château selon ses propres visées. Il se heurta à l'opposition de son père. Ce dernier écrivit: "il ne peut sortir du monde chimérique qu'il s'est créé".⁴⁴ En effet, l'état de Lactance ne cessait d'empirer et les crises devinrent de plus en plus fréquentes. L'hostilité de Lactance pour son père ne faisait que s'accroître. Un jour, pendant une discussion, Lactance dit à Papineau:

"Sortez-en [de la politique], restez tranquille chez vous, c'est le seul moyen de rendre le repos et la santé à ma mère. Elle est épuisée par suite des tourmens politiques qu'elle a éprouvés. Ce n'est pas moi qui les rend malades. Je suis trop attentif à me tenir à l'écart afin de ne les pas fatiguer étant souvent des semaines sans leur parler. Aller en pension, il y a de la folie à y penser. Qu'elle se rappelle donc comment avant votre arrivée, lorsqu'elle a vécu en pension elle a presque constamment gardé le lit. Inoccupée, en proie à des réflexions tristes elle était sans cesse malade. Tenir maison en lui donnant des occupations de recevoir et d'aller voir des amis la distrait et la maintient en santé. Il faut qu'elle tienne maison et que j'y vive. . ."⁴⁵

A partir de 1850, Lactance consacra une partie de son temps à faire de la botanique. Les périodes de mélancolie et de crise se succédèrent jusqu'à l'automne 1851. Un jour du mois de septembre, Papineau écrivit à Amédée:

"Le Curé te dira combien sa visite a fait de bien à Lactance qui depuis six semaines était surchargé de flanelles languissant dans l'obscurité de sa Chambre et qui tout à coup s'est habillé a vecu avec nous l'a promené ici en voiture et suivi à Byetown et toujours mieux recueilli et raisonnable que nous ne l'avons vu depuis que nous avons laissé Montréal et au delà. . ."⁴⁶

En effet, à l'automne 1851, commençait la maladie qui allait emporter Gustave en quelques mois. Cette maladie déclencha chez Lactance un mouvement de ferveur religieuse qui s'accentua au moment de la mort de son frère cadet et provoqua son entrée chez les Oblats. Il se présenta devant Mgr Guigues et lui déclara:

43. Lettre à Pap. (17 sept. 1849), APQ, P-B:701.

44. Pap. à Amédée (19 nov. 1850), *ibid.*, 295.

45. Le même à sa femme (6 nov. 1849), RAPQ, 1955-57, 341.

46. Pap. à Amédée (18 sept. 1851), APQ, P-B:310.

“Vous connaissez toute l'étendue de mes misères, vous vous y êtes montré sensible quand elles étaient bien moins accablantes qu'aujourd'hui. Dieu, la religion, vos conseils peuvent seuls me soutenir. Je viens les demander. Je n'espère rien du monde. Mon avenir y est sans retour. Mes besoins sont infinis, vos secours, vos consolations sont mon refuge, mon espoir je vous les demande. Mes bons parents y consentent.”⁴⁷

L'évêque se laissa toucher et Lactance fut admis chez les Oblats. Julie vit dans cet événement une intervention providentielle et Papineau se montra peu étonné mais satisfait tout en conservant une certaine inquiétude de la tournure que prenait la maladie de son fils.

“Comme compensation la monomanie qui au début laisse percer la prédominance des passions sensuelles: ambition, amour ou vanité finit par la prédominance des passions intellectuelles ou de sentiment, l'adoration et la dévotion. Là leur jugement ne venant plus se heurter contre celui d'autres hommes, le calme et le contentement doivent renaître pour eux, quand ils sont sous la surveillance d'hommes aussi éclairés et bons comme l'est l'Évêque de Byetown à mon jugement, et le Père Aubert, supérieur des Oblats, au jugement de Mr. Bourassa. Ils sentiront bien que leur devoir de charité est de lui présenter l'image des magnifiques consolations qu'offre la religion, non le tableau des tortures et des horreurs dont ils veulent épouvanter les méchants. . .”⁴⁸

Le calme de la vie religieuse contribua à améliorer grandement l'état de Lactance. Papineau disait à O'Callaghan: “that improvement seems to her mother miraculous to me wonderrull and hopefull beyond expression”⁴⁹. Mais, avec le temps, Lactance revint à ses problèmes. Subitement, au mois d'août 1854, il arrivait à la Petite-Nation après s'être enfui du monastère. Papineau, dans une lettre à l'abbé Parent, donne les raisons de cette fuite.

“Il a été aussi heureux et content depuis deux ans et demi, que le comportait sa triste situation. Néanmoins il avait des tems de noire mélancolie. La saison des grands froids et des grandes chaleurs le surexcitait; et chaque saison où il y avait des ordinations ecclésiastiques n'admettant nullement l'existence de sa maladie, il a, chaque fois qu'il a eu des ordinations, insisté pour demander les ordres mineurs d'abord, en vue de parvenir régulièrement à la prêtrise, et chaque refus nécessaire l'a irrité et chagriné. Les chaleurs excessives de cette année l'ont surexcité plus longtems et plus violemment que de coutume et depuis plus de quinze jours il n'avait plus aucun contrôle sur lui-même”.⁵⁰

D'accord avec Mgr Guigues, Papineau demanda son internement dans un hospice de Lyon. L'abbé Taschereau, à la demande de l'abbé Parent, ami de Papineau, accepta d'y conduire le malade qui y mourut en 1862. Tel fut le destin tragique du second fils de Papineau. Intel-

47. Le même au même (2 janv. 1852), *ibid.*, 320.

48. *Loc. cit.*

49. Pap. à O'Callaghan (25 janv. 1852), APQ, P-B:567.

50. Le même à l'abbé Parent (9 août 1854), APQ, P-B:576.

ligent, extrêmement sensible et imaginatif, il n'a pu cependant accéder à l'univers des adultes par qui il fut écrasé parce qu'il n'avait pas liquidé ses problèmes d'enfant et d'adolescent. Il a sombré dans la folie parce qu'il fut incapable de s'adapter à la réalité parce qu'elle suppose un minimum d'acceptation de soi et des autres. Il ne s'agit pas ici d'indiquer une responsabilité; le problème serait trop complexe. *Fils de Grand Homme* ne renferme qu'indirectement l'explication de l'énigme qui recouvre le destin de Lactance Papineau. Élevé dans une famille de type matriarcal, Lactance Papineau fut trop émotivement attaché à sa mère pour que la présence de son frère aîné et de son frère cadet ne constituât pas un des problèmes majeurs de son existence. Il n'a rencontré son père que pour se dresser contre lui. Certes il éprouva pour lui de l'admiration et, même, une grande affection mais elles n'étaient pas suffisantes pour dissiper l'ambivalence profonde qui entourait ses attitudes. Il en fut de même à l'égard de ses deux frères.

Comme son frère aîné, Lactance appartenait à une génération de jeunes qui furent particulièrement conscients de l'ampleur des tâches à accomplir pour aménager dans leur milieu des institutions soucieuses de liberté individuelle et de progrès. Ils avaient rêvé en même temps de travailler concrètement à l'émancipation de leur nationalité. Mais leur commune immaturité psychologique, tout en faisant des révoltés, les rendait incapables de supporter les tensions que comportait la lutte contre les forces traditionnelles. De cette façon, leur énergie s'est épuisée dans d'impossibles combats intérieurs qui minaient leur efficacité dans l'action et les rendaient impuissants en face du monde extérieur. Chez Gustave, le dernier des fils Papineau, on retrouve un problème analogue.

c) *Gustave*

Gustave naquit en 1829. Il resta, par la mort de ses deux frères cadets, Ernest et Alfred, le plus jeune garçon de la famille. A l'exception de quelques malaises coutumiers aux enfants, Gustave semblait jouir, pendant son enfance, d'une bonne santé. La rébellion l'empêcha de poursuivre ses études. Il en fut de même à Paris où la pénurie d'argent le réduisit à des études assez peu suivies à la maison. Le manque de documentation nous empêche aussi de déceler la réaction de ce jeune nerveux devant les conflits familiaux. Quoi qu'il en soit, Gustave apparaît à cette époque comme le type de l'enfant sur-protégé par sa mère et très instable. Plus que les autres enfants de la famille, il a échappé à l'emprise paternelle.

Dès le retour d'exil, sa mère, espérant une vocation sacerdotale, décida de lui faire suivre son cours d'études secondaires. Elle fut

secondée en cela par des prêtres du collège Saint-Hyacinthe. Mais Gustave, le principal intéressé, avait peu de goûts pour l'avenir qu'on lui préparait. D'ailleurs, il répugnait, semble-t-il, à tout mode de vie rigoureusement organisée. Entré au séminaire de St-Hyacinthe au mois d'août 1843, il tomba gravement malade au printemps 1844 à la suite d'une imprudence. Après sa guérison, il fut de nouveau piloté vers Saint-Hyacinthe. Là encore il se révéla un élève paresseux et assez indiscipliné. Sur le plan religieux, il manifesta dès cette époque des signes de scepticisme. A la suite d'une exhortation maternelle, il écrivit à Lactance:

"d'après le style de la lettre, j'ai pensé que Maman était fâché contre moi; cela je ne sais trop pourquoi. Mais ce qui est certain c'est qu'il y avait dans cette lettre des passages assez décourageants tels que ceci.

Après m'avoir parlé de la religion, Maman ajoute: Mes aînés ne me donnent pas de consolation sous le rapport le plus essentiel, celui de remplir leurs devoirs religieux, et je crains beaucoup que tu n'en fasses autant, connaissant que tu es pis sous ce rapport, à ton âge qu'ils ne l'étaient à le leur. Grand Dieu que deviendras-tu si tu les surpasse, et moi qui suis ta mère je te prédis chère enfant, *que tu seras malheureux, tu t'en rappelleras tôt ou tard*, lorsque tu gagneras péniblement ton pain. Mais j'aurai fait mon devoir, etc, etc.

Je t'avouerai franchement chère frère qu'en lisant ces passages et d'autres semblables, je ne sus pas trop ce que cela voulait dire."⁵¹

Sa réaction comporte plus de crainte et de stupeur que de négation. Julie avait été mise au courant des problèmes de son fils par les ecclésiastiques du collège. Les renseignements qu'elle en avait obtenus étaient fondés.

En 1847, une nouvelle imprudence plongea Gustave dans une autre maladie. Devant la gravité des symptômes, Julie s'inquiéta sérieusement des dispositions religieuses de son fils. Afin de le ramener à la ferveur religieuse, elle mit à contribution plusieurs prêtres du collège et son mari qui s'était rendu au chevet de son fils. Le 23 mars, Papineau rendait compte à sa femme de la situation du malade:

"La raison est lucide, la peur de la congestion au cerveau a cessé... Néanmoins ils [les abbés Désaunier, Raimond et Larocque] m'ont dit ça ne peut que le fortifier et le consoler que de lui parler de bonne heure pendant qu'il a toute sa raison entière, de communier, ça ne peut être une source de danger, mais au contraire. Je leur ai dit oui de suite parlez lui en. Vous remplissez un devoir de votre ministère et aussi un devoir de l'amitié que vous lui portez et à ses parents. Rien ne peut être plus tendre, à calmer les angoisses dans lesquelles vit la pauvre mère, que de le trouver pieux et résigné à la volonté de Dieu sur lui qu'elle qu'elle soit. Mr Désauniers lui en a donc parlé hier au soir et le cher Gustave a reçu la

51. Gustave à Lact. (21 avril 1845), APQ, P-B: pièce non cotée.

proposition avec plaisir et reconnaissance. On lui a dit que l'on viendrait le confesser et le communier aujourd'hui. J'ai veillé le cher enfant. Il a fallu le réveiller plusieurs fois pour lui faire prendre des potions à heure fixée. Je lui ai dit: "Tu as à remplir un saint devoir demain tu ne peux t'y préparer par des prières et des méditations avec la même tranquillité et durée que tu y donnerais en santé, mais tu te prépares à le bien remplir encor en prenant ces remèdes, pour lesquels tu as du dégoût, sans hésitation et avec une pieuse résignation à l'épreuve à laquelle Dieu te soumet. Oui, cher Papa, je sens la grace qu'il me fait de m'entourer de tant de bons parents et amis, de soins et d'affection si empressés. Je ne vous donnerai pas de chagrin. Que je succombe ou que je revienne je veux vous consoler et ma chère maman. Embrassez la bien et mes frères et soeurs pour moi. Elle désirerait bien fort me soigner et moi la voir — mais sa santé ne le permet pas. . ."52

Après sa guérison, Gustave fut de nouveau envoyé à St-Hyacinthe pour y continuer son cours. Bientôt il commença sa première année de philosophie. S'il trouvait les mathématiques "sèches et arides", en revanche, il se plaisait à la philosophie. Mais l'enseignement philosophique avait des résonances sur les plans sociaux et politiques. Au lieu de tenir compte de l'évolution des idées politiques, il se dressait, plus encore depuis l'échec de la rébellion qui avait favorisé le renforcement des positions cléricales dans le Bas-Canada, contre les conceptions démocratiques. Gustave fut frappé par ce désaccord. Le 21 janvier 1848, il écrivit à Lactance:

"Presque toujours je trouve les idées de Mr Désaulniers d'accord avec celles des autres philosophes. Cependant il y a certaines questions de métaphysique ou de morale sur lesquels il se trouve en contradiction avec beaucoup d'auteurs célèbres. Par exemple sur la question de l'origine du pouvoir Mr Désaulniers pose en principe. Que des individus réunis à l'Etat de société ne peuvent par un contrat, fait entre eux, convenir qu'ils donneront l'autorité suprême à un individu appelé roi, ou à plusieurs hommes comme dans les gouvernements représentatifs. Il dit que les hommes n'ont pas ce pouvoir, et que c'est Dieu qui donne le pouvoir à l'autorité suprême et qui oblige les sujets à la soumission envers cette autorité. Or voilà un principe qui ne me paraît pas bien juste et bien certain. Aussi je l'ai discuté en classe, et n'ai point été du tout convaincu, quoique Mr Désaulniers dise que soutenir le contraire, c'est soutenir une *hérésie*. Aussi si tu me réponds je te prie de me donner un rapide exposé de tes principes dessus, qui puisse aider mon jugement. Il y a aussi d'autres questions sur lesquelles je ne me trouve pas d'accord avec mon professeur, comme par exemple sur le droit que doit avoir un peuple de se révolter contre un gouvernement tyrannique et puis sur l'inviolabilité de la puissance royale. . ."53

Après ses études secondaires, Gustave opta pour la profession d'avocat. En 1851, sa mère en parle comme d'un jeune romantique, un peu échevelé et timide. En 1844, pendant qu'il était au collège, elle le disait: "hautain, violent, remplie d'amour propre". Rédacteur

52. Pap. à sa femme (23 mars 1847), RAPQ, 1955-57, 325.

53. Gustave à Lact. (21 janv. 1848), APQ, P-B: pièce non cotée.

au journal *l'Avenir*, il faisait partie de la phalange de *l'Institut Canadien* qui groupait les éléments radicaux du parti libéral et nationaliste canadien-français. Au mois de juin 1851, Gustave se trouvait dans une nouvelle phase de maladie grave. Les premiers symptômes parurent inquiétants: violentes poussées de fièvre accompagnées de maux de tête et palpitations. Le médecin diagnostiqua un rhumatisme. Le 13 septembre, l'état du malade prenait une tournure plus alarmante. Papineau écrivit alors à Amédée:

"Je t'écris à la hâte pour vous rassurer sur l'état inquiétant dans lequel était Gustave. Le traitement du Dr Murray m'a paru actif et judicieux. Les palpitations violentes du coeur, la respiration rapide et saccadée. L'accablement profond et l'écart entier du raisonnement m'attristent et m'effrayent. La maladie nouvelle avait des caractères tout différents de la précédente. Elle était nerveuse..."⁵⁴

Deux jours plus tard, Papineau revenait sur cette situation angoissante:

"Tu sais combien les violentes palpitations de coeur dont avait souffert Gustave durant sa longue et pénible maladie à St Hyacinthe avait donné de souci et de difficulté à les apaiser... Si je ne me trompe le Dr [Bouthillier] craignait qu'il n'y eut quelque vice organique au coeur, disait que toute maladie grave amènerait le retour de ces palpitations et qu'elles étaient une cause grave de danger. Je ne sais si c'est pour nous rassurer le Dr Murray paraît ne pas y voir à beaucoup près autant de danger, ne pense pas qu'il y ait ni vice organique ni lésion ou élargissement du coeur, que ce symptôme est nerveux, que c'est pendant sa jeunesse qu'un tempérament très nerveux comme Gustave en souffrira... Le symptôme le plus attristant est qu'il n'a presque jamais l'usage de sa raison, une somnolence continue, des paroles de violence presque chaque fois qu'on le soulève pour lui faire prendre quelque chose, ou le faire mettre sur la chaise à côté de son lit. C'est l'état où je l'ai vu pendant six semaines à St Hyacinthe..."⁵⁵

Gustave mourut le 17 décembre 1851. Dans une lettre à O'Callaghan, Papineau nous apprend non seulement l'incident qui déclencha la dernière maladie de son fils (il avait pris froid à l'occasion d'une longue et bruyante manifestation des membres de *l'Institut canadien*) mais aussi certains événements qui affectèrent ce garçon sensible et instable:

"[Au collège, dit-il, il souffrait beaucoup] too strongly for the indignities and calumnies directed against his father, by quondam pretended friends and theacherous colleagues, and retorted with more justice but too much severity, it may be. He could not condemn them as I can, and could it seems hate them as I can hate no one... that the seclusion of college, long hours of ill directed studies as the thought and expressed which brought on him some unkindness from childish teachers set set over children; and the passions of seventeen requiring obsequious passive obedience from the passions of fifteen, embittered his youthfull days..."⁵⁶

54. Pap. à Amédée (13 sept. 1851), APQ, P-B:307.

55. Pap. à Amédée (15 sept. 1851), *ibid.*, 308.

56. Pap. à O'Callaghan (25 janv. 1852), *ibid.*, 567.

Telle fut l'histoire, fort incomplète, il est vrai, de Gustave. Intelligent, très sensible, instable mais complètement indiscipliné, le dernier des fils Papineau n'a pu donner la mesure de son talent et il fut la victime de ses écarts de conduite. Certes il est difficile de faire la part des déficiences organiques (les médecins eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur son cas), mais il est certain que son éducation autant que les circonstances ont peu contribué à lui inculquer le sens de la discipline et à lui donner un minimum de sécurité personnelle.

d) *Ézilda*

Ézilda, l'aînée des filles, naquit en 1828. Quoique handicapée par sa petite taille, elle possédait une solide constitution. Elle fut la fille préférée de son père. Elle devint par les circonstances, comme disait Papineau, "le bras droit de sa mère". On lui fit faire des études, mais son destin, dans l'idée de son père, semblait lié au foyer et le célibat devait être son partage. Comme son père, elle aimait les fleurs. Timide, douce et "bonne", elle fut aisément dominée par sa mère qui l'employa aux soins de la maison. A l'occasion des conflits qui mirent aux prises Papineau et sa femme au sujet du choix de la Petite-Nation ou de Montréal comme résidence permanente, Ézilda se rangea du côté maternel. Elle croyait trouver plus facilement un mari à Montréal que dans un territoire de colonisation où les prétendants acceptables pour elle et pour sa famille étaient fort rares. D'ailleurs elle n'était pas disposée à accepter le premier venu. Il faut aussi dire qu'Ézilda était solidaire de la famille à caractère matriarcal. C'est à cette époque qu'elle fut particulièrement touchée par la folie de Lactance qui la maintenait dans un état continuel d'anxiété. En 1849, Julie écrivait à son mari :

"il fait des scènes que sa soeur ne peut plus supporter, elle est trop faible, et elle en a une telle frayeur, qu'elle prétend que c'est cela qui l'a mis dans cet état. elle dit qu'elle n'as jamais voulu me le dire mais qu'elle ne dormait pas la moitié des nuits ayant toujours l'appréhension qu'il mit le feu où qu'il ne se portât à quelques violences".⁵⁷

Les tensions provoquées par la présence de Lactance dans le milieu familial rejaillirent sur la santé de cette fille sensible et fermée qui, de plus en plus, à mesure que les perspectives de mariage se faisaient plus rares, trouvait son équilibre émotif dans la routine du travail ménager. Dès 1850, elle devint sérieusement malade et elle ne récupérera que très lentement la santé robuste qu'on lui avait connue. En 1850, Papineau écrivait à Amédée :

57. Lettre à son mari (17 sept. 1849), *ibid.*, 701.

"La Chère enfant est si habituée avec nous que s'en éloigner et de ses occupations assidues de ménage, lui a d'abord fait dire qu'elle ne croyait pas devoir nous laisser, mais après observation je crois devoir profiter de tes offres obligeantes et de celles que notre bonne et chère Marie, pour te l'envoyer. Aller partout ailleurs qu'avec vous, serait un effort trop douloureux pour elle. . . la pauvre maman [Julie] va se trouver bien seule bien ennuyée jusqu'au retour de son bras droit et moi donc. Fais nous la guérir en peu de tems. . ."58

A partir de 1850, Ézilda fut réellement la compagne de sa mère qui lui communiqua plus encore sa vision des choses et lui imposa son rythme de vie. Quoique plus humaine et compréhensive, Ézilda partagea, jusqu'à un certain point, les déficiences maternelles. Très dévote et scrupuleuse, elle subit aussi les conséquences de l'instabilité émotionnelle de sa mère. Papineau signale à plusieurs reprises les relations qui existaient entre les malaises de la mère et ceux de sa fille.

Après la mort de Julie, Ézilda prit la direction de la maison. Méthodique, ordonnée et pleine de dévouement, elle assumait les responsabilités que sa mère avait détenues et elle accéda ainsi à l'indépendance. Sa santé devint même excellente, probablement parce qu'elle avait réussi à échapper à la domination trop attentive de sa mère. En 1864, Papineau faisait part à Amédée du climat nouveau qui entourait la vie de sa fille préférée:

"Chère Ezilda est bien portante et forte malgré trop de fatigue. Elle rêve trop souvent des charmes d'une bien petite maison dans Montréal d'où nous ne bougerions pas et où nous ne verrions personne. ça ne me vas pas du tout, ce régime là. . ."59

En effet, elle aurait préféré un mode de vie plus calme qu'à la Petite-Nation où la maison était toujours remplie de parents et de visiteurs. Elle aimait la nature mais elle aimait aussi la ville qui offrait à la fois des possibilités d'isolement et un minimum de vie familiale. En somme, elle avait hérité de nombreuses aspirations maternelles. En 1869, Papineau écrivit à Amédée:

"Chère Ezilda se joint à moi pour vous embrasser tous. Elle est vraiment admirable d'ordre et de dévouement et d'activité intelligente. Que Dieu la conserve pour qu'elle puisse accomplir la grande tâche qu'il lui a imposé. . ."60

En effet, sa soeur, Azélie, venait de mourir laissant cinq orphelins. Ézilda, qui pourtant avait eu des conflits avec sa soeur, se chargea de l'éducation de ses enfants. Elle reporta sur eux ses sentiments maternels. Une lettre de Papineau traduit assez bien cette attitude de sa fille.

58. Pap. à Amédée (13 sept. 1850), *ibid.*, 292.

59. Le même au même (3 août 1864), *ibid.*, 1416.

60. Le même au même (31 mai 1869), *ibid.*, 449.

“Chère Ezilda est admirable de dévouement pour les chers orphelins. Les trois derniers couchent dans sa chambre. C’est la poule avec ses poussins sous ses ailes. Tantôt l’un tantôt l’autre s’éveille, et le moindre son la place à leurs côtés pour les soigner, et puis tous les jours les détails de l’intérieur de la maison sont surveillés, réglés, et en partie opérés par elle; son courage et son esprit d’ordre semblent suffire à tout; et sa santé est meilleure qu’elle n’a été dans le passé. . .”⁶¹

Ézilda mourut en 1894. Elle aussi avait été marquée par l’éducation pessimiste et rigide qui lui avait été donnée par sa mère. Si elle ne fut jamais une source de gaieté pour son entourage, néanmoins elle se dévoua sans compter pour son père, pour les autres membres de la famille et pour les enfants de sa soeur. Sa vie a été marquée du sceau de la résignation et par l’affection sincère qu’elle porta aux siens. Elle ne fut peut-être pas la plus brillante des enfants Papineau, mais elle fut celle qui parvint le mieux à s’ajuster aux exigences de la réalité.

e) *Azélie*

Le cas d’Azélie, mère de Henri Bourassa, présente une plus grande complexité que celui de sa soeur aînée. Née en 1834, elle fut le dernier enfant de la famille Papineau. A l’âge de un an, elle était, au dire de sa mère, “grosse et grasse. . .”⁶² “mais remplie de fantaisies [et] bien fatigante”.⁶³ A deux ans, elle faisait figure d’un bébé précoce: “c’est étonnant comme elle comprend tout et comme sa petite figure exprime tout ce qu’elle ressent, elle dit aussi beaucoup de mots et est toujours gaî, je suis certaine qu’elle te reconnaitras bien, on lui parle souvent de toi et elle nous comprend bien et son papa la comprendras mieux encore”.⁶⁴ Azélie qui, dès son enfance, manifestait une sensibilité très vive, était, autant que son frère Lactance, prédisposée à subir les contre-coups des problèmes familiaux: la tristesse maternelle et l’absence du père. En 1838, lorsque les événements révolutionnaires arrivèrent à leur dénouement, Julie écrivit à son mari:

“La petite Azélie s’ennuie plus que les autres, elle parle souvent de toi; quand elle est seule avec moi et qu’elle m’entend soupirer, elle dit Dieu que l’on as de la misère quand on est loin de son cher petit papa et de son petit Amédée que je serai contente quand j’irai les voir je m’ennuie c’est terrible et c’est le cas elle ne peut s’éloigner de moi et elle parle incessamment de la maison et elle se rappelle bien des circonstances qu’elle n’oublieras jamais. . .”⁶⁵

L’enfance d’Azélie s’est déroulée dans l’atmosphère des craintes, des pleurs, des lamentations et des maladies maternelles. Le premier moment où elle vit son père et sa mère face à face, ce fut pour constater

61. Le même au même (27 sept. 1869), *ibid.*, 453.

62. Lettre à son mari (10 nov. 1835), APQ, P-B:646.

63. La même au même (nov. 1835), *ibid.*, 652.

64. La même au même (9 janv. 1836), *ibid.*, 655.

65. La même au même (1 mai 1838), *ibid.*, 663.

leur mésentente. Pendant cette période de l'exil, elle fut attachée à la barque maternelle. Il faut bien penser qu'elle n'est pas demeurée indifférente devant les conflits familiaux. Après l'exil, sa mère l'envoya dans un couvent de religieuses, nouvellement établies au Canada, afin d'y parfaire son éducation et de lui faire acquérir le sens de la discipline. Cette jeune nerveuse reçut dans cette maison un traitement privilégié. Elle y manifesta un goût prononcé pour les arts et, spécialement, pour la musique. Si elle avait peu d'attrait pour la vie religieuse, en revanche elle trouvait dans cette institution en plus d'une certaine liberté personnelle une vie réglée et calme. Il semble bien que cette période de sa vie lui ait procuré quelque bonheur.

Après ses études, elle fit la connaissance de Napoléon Bourassa dont les goûts artistiques et le caractère s'accordaient bien avec ses aspirations. En 1856, ils décidèrent de s'épouser malgré les réticences de Papineau qui ne pensait pas qu'un artiste pouvait, au Canada, vivre de son art. Jusqu'alors Azélie avait joui d'une santé florissante. Mais, subitement, au mois de septembre 1856, elle commença une longue suite de crise "d'hystérie" et d'"attaques nerveuses" qui devaient se produire jusqu'en 1869. Le 27 septembre, après une violente crise, elle fut conduite dans un couvent pour y être soignée. On craignit même sa mort. Le Dr Sewell, après avoir analysé le cas, annonça à Papineau que désormais il devrait s'attendre à des rechutes mensuelles.⁶⁶ Il observa aussi que la crise libérait chez la malade des gestes masochistes qui pouvaient même conduire au suicide. Le 20 octobre 1856, Papineau écrivit à Azélie:

"Tu résistes mieux à la volonté déréglée, qui te poussait à te faire du mal, de peur de faire de la peine à celles qui te soignent. N'importe par quel motif tu combattras cette inclination dépravée. Chaque victoire obtenue sur toi rendra la suivante plus grande et plus facile. Tu n'es pas encore bien au phisique comme tu l'écris..."⁶⁷

Durant ces périodes de décharge émotive s'exprimaient des sentiments intenses de culpabilité et une agressivité à l'égard de sa mère. Julie répondit à une de ses lettres:

"Je veux aussi te remercier de nous avoir écrit, il y avait du tems que je voulais le faire aussi; mais c'était mieux que tu le fis la première; je ne veux pas te réfuter sur ce que tu prétends nous avoir dupés. oh! non! chère enfant je te connais bonne et sincère, il n'y a que la maladie qui te fait raisonner ainsi, je te remercie de la résolution que tu as prise de condescendre à la prière de ces dames de ne plus te

66. Pap. à Nap. Bourassa (27 sept. et 3 oct. 1858), APQ, P-B: 602-603. Otto Fénichel, *op. cit.*, t.II, voir le chapitre sur les névroses d'organes, 290-327; voir aussi H. Deutsch, *La psychologie des femmes. Maternité.*, vol.II, 419pp.

67. Pap. à Azélie, APQ, P-B:355.

faire souffrir cela te mériteras la grâce de ne plus céder à tes pensées et à ta volonté. tu fais mieux que ceux qui pense et désire le bien, mais qui agisse au contraire puisque tu commence à bien faire contre tes inclinations. . .”⁶⁸

Néanmoins, le rétablissement venu, Napoléon Bourassa épousa Azélie en 1857. Sans doute croyait-il que le mariage apporterait la guérison des malaises de sa future femme. Mais il n'en fut rien. Ayant reçu une éducation sexuelle faussée, elle en avait conservé une horreur de la sexualité. Toutefois elle se plia à ses devoirs conjugaux. Dans la correspondance de cet être frustré et sans grande tendresse nous retrouvons cette phrase significative: “Mon mari serait parfait s'il était une femme”. Nous avons peu de détails sur son état d'esprit pendant ses grossesses, si ce n'est la première qui fut facile ainsi que l'accouchement. De plus Azélie recherchait passionnément le prestige alors qu'elle avait épousé un artiste qui était pratiquement incapable de lui procurer le minimum de bien-être. Papineau qui semble avoir, à l'origine, désapprouvé ce mariage, refusa, pendant plusieurs années, de les aider pécuniairement. Cette situation ne manqua pas de créer des conflits entre elle et son mari à qui elle reprocha d'être incapable de faire vivre honorablement sa famille. Finalement grâce aux interventions répétées de Julie, Papineau leur consentit une aide financière. D'autre part, Julie s'intéressait trop activement à sa fille et elle s'ingérait dans les moindres détails de son ménage. Cette sollicitude trop attentive déplaisait à Bourassa qui répugnait à une vie trop systématiquement organisée: “ne dit pas à ton mari, écrivait-elle à Azélie, que c'est nous qui l'écrivons, car il n'aime pas que nous nous mêlions de ces affaires. . .”⁶⁹ Mais il reste que le caractère peu réaliste et passif de Bourassa favorisait les intrusions de sa belle-mère dans sa vie. Il ne put se décider à se donner une occupation qui, en assurant sa subsistance et celle de sa famille, lui aurait procuré un minimum d'indépendance. D'ailleurs la fréquence des maladies de sa femme l'en empêchera de plus en plus. Papineau écrivit à Amédée:

“L'on est ennuyé de la vie, quand on est à mon âge et après de pareilles pertes et avec les anxiétés et les terreurs que m'inspire l'exaltation d'Azélie. Chaque fois que ses mois sont dérangés et ils le sont souvent, elle a des jours d'abattement, ou d'humeur brusque, fatigants pour elle-même et pour tous. Le mari, les enfants toi, moi, et nous tous sommes l'objet de ses plaintes parce qu'elle n'a pas un grand état qu'elle rêve incessamment, et que je ne puis lui procurer. Jusqu'à ce qu'elle ait passé son âge critique, et il y a encore au moins dix ans à attendre cette période, sa situation me paraît très périlleuse. Bourassa ne s'est pas donné une profession lucrative, c'est un malheur irréparable. Il ne peut pas même suivre celui qu'il aime. Il lui faut être trop assiduellement auprès de sa femme et pour les soins qu'elle demande dans les moments de crise nerveuse qui reviennent trop souvent et parce qu'il

68. Lettre à Azélie (1856), *ibid.*, 708.

69. Lettre à Azélie (25 janv. 1859), *ibid.*, 716. Voir aussi *ibid.*, 723.

conserve encor quelqu'autorité pour la calmer dans ses momens de murmures. . . quand elle a été maitresse de maison dans la rue Bleury elle se plaignait, et il a fallu plusieurs fois qu'Ezilda allât lui aider à tenir son ménage quand elle manquait de fille, et elle en manquera toujours parce qu'elle ne sait commander personne avec ménagement. . . J'ai fait cet établissement très grand pour le rendre agréable à ma femme et à mes enfants. Je n'y ai pas réussi. Ils n'y veulent pas rester. . ."70

L'arrivée des enfants augmenta considérablement les responsabilités d'Azélie qui déjà était débordée par sa besogne quotidienne. Néanmoins elle tenait à diriger l'éducation de ses enfants selon ses conceptions personnelles. Aigrie et pessimiste, voire profondément déséquilibrée, elle manifestait à leur égard la plus grande sévérité tout en les étouffant sous des poussées subites d'affection. Dès le berceau, elle commença à réprimer impitoyablement toutes leurs fantaisies. Julie, qui avait plus d'indulgence pour ses petits enfants qu'elle n'en avait montrée pour les siens, réprouvait, comme les autres membres de la famille, cette excessive sévérité. Mais Azélie se refusa à accepter ce contrepoids indispensable à la rigidité de ses propres techniques éducatives. De cette façon, elle fut placée en conflit perpétuel avec toute la parenté qui se croyait en droit de participer à la formation de ses enfants. En 1861, Papineau écrivait:

"Dès l'automne dernier en voyant les douleurs de la séparation pour Ezilda, j'ai été fortement tenté, de chercher quelque pension pour elle et Julie, mais j'ai craint les petits tiraillements entre la mère [Azélie] qui imagine à tort, qu'elle élève ses enfants, incomparablement mieux que la tante et les grands parents ne savent le faire. . ."71

En réalité, Azélie ne désirait pas s'affranchir du milieu familial. Elle cherchait plutôt, comme sa mère l'avait fait à son époque, à s'assurer la prééminence dans le clan familial. C'est pourquoi elle forma une coalition avec sa mère afin que Papineau consentît à leur construire une maison dans la ville de Montréal où elle habiterait avec son mari et ses enfants. Durant l'hiver sa mère et Ezilda viendraient y loger. Elle souhaitait même regrouper autour d'elle d'une façon permanente son père, sa mère et sa soeur. Voulait-elle rivaliser avec son frère Amédée dont la réussite financière et sociale ne pouvait manquer de lui inspirer de l'envie? Escomptait-elle emporter le gros lot de l'affection paternelle qui depuis toujours avait favorisé sa soeur Ézilda? Il semble bien que ces motifs inconscients aient été à l'origine de son comportement. Elle fut une partisane acharnée de l'abandon de la Petite-Nation comme résidence et elle ne cessait d'attaquer son père au sujet de ses projets d'améliorations et d'agrandissement. Quoi qu'il en soit,

70. Pap. à Amédée (24 juil. 1867), *ibid.*, 425.

71. Le même au même (18 déc. 1861), *ibid.*, 396.

Papineau différa son consentement à ce projet jusqu'en 1867 et même alors il refusa d'aller habiter Montréal. En 1861, Papineau écrivit à Amédée:

"Il fallait bien accompagner Azélie et ses chers petits enfants, puisque ta soeur est aussi peu raisonnable, que le sont plusieurs autres de la famille, qui ne comprennent pas que c'est ici seulement où ils doivent fixer leur sort, s'ils veulent de l'aisance un jour pour leurs enfants, et de l'importance pour eux-mêmes, comme citoyens influents en tant que grands propriétaires qui vivent auprès de leurs débiteurs et dépensant leurs revenus avec eux, leur font du bien, et s'en font à eux-mêmes infiniment plus que s'ils s'en éloignent, pour n'être à leurs yeux que des pressoirs ou pressureurs étrangers, qu'ils ont de justes motifs de hair et de tromper le plus qu'ils peuvent. . ."⁷²

Ce texte fait comprendre l'opposition irréductible qui existait entre tous ces êtres qui vivaient isolés dans leur propre univers imaginaire et qui furent incapables de s'accepter mutuellement. L'aversion qu'éprouvait Azélie pour la Petite-Nation, comme celle de sa mère, contribua à augmenter l'hostilité de Papineau à leur égard.

Azélie qui avait des désirs intenses de grandeur était incapable de faire face à ses obligations et, même, de tenir son logement en bon ordre, ce qui était très mal vu dans le milieu familial. Peu ordonnée et capricieuse, elle était dure pour elle-même et pour les autres. Elle faisait littéralement fuir les domestiques. Elle fut déçue par son mari qui ne pouvait combler ses ambitions et par ses parents qui non seulement s'opposèrent à ses désirs mais maintinrent leur emprise sur son existence.

72. Le même au même (30 sept. 1861). *ibid.*, 395. Dans la compréhension des problèmes d'Azélie et de Gustave, non moins aigus que ceux de Lactance, on ne saurait trop insister sur la structure familiale. Au moment de l'adolescence, ces enfants sensibles ne purent qu'être marqués profondément par l'incompréhension d'une mère autoritaire et sans grande tendresse et par l'effacement d'un père aimant mais faible et, à leurs yeux, lointain. Il est remarquable que Amédée et Exilda, les deux *enfants préférés* du père et de la mère seront précisément ceux qui, en dépit de leurs problèmes, réussiront un minimum d'ajustement au réel. Une lettre de Papineau fait bien saisir cette réalité. "Azélie a besoin de la bonne compagnie de notre chère Marie pour se former sur l'exemple d'excellentes manières de douceur et de modestie qu'elle verra à chaque instant chez une personne accomplie qu'elle aime et qu'elle ne pourra s'empêcher de vouloir imiter de loin. Avec beaucoup de douceur et de précaution, prémunis Azélie contre la vivacité de son tempéramment et sa précipitation à vouloir toujours avoir le dernier mot n'importe avec qui. Les prix qu'elle a remportés si souvent lui ont inspiré un peu plus de présomption qu'il n'en faut pour être aimable. Elle a sa bonne part d'esprit et de talent, elle n'a pas l'éducation du monde et des manières à beaucoup près, autant que je souhaiterais. Je crains que la sottise de cette vieille Marguerite qui disait si follement que les parents avaient des prédilections pour Ezilda, sur Gustave et Azélie, n'ait fait impression sur leurs jeunes têtes. plus tard ils dépouilleront cet injuste préjugé, mais l'appréhension qu'il n'existe maintenant me rend plus timide et réservé à reprendre Azélie. Cela peut venir avec plus de succès par l'entremise de notre chère Marie qui le ferait avec tant d'amitié et de délicatesse, que ce sera un service de plus qu'elle nous rendra. . ." Pap. à Amédée (27 janv. 1851). Document sélectionné pour être détruit par A. Bourassa.

Après la mort de sa mère, Azélie, tout en maintenant ses prétentions premières (grouper la famille autour d'elle), manifesta une agressivité accrue contre sa soeur Ézilda qui avait succédé à sa mère à la direction de la vie familiale: "Le séjour ici lui déplait, disait Papineau, parce qu'Ézilda conduit tout. Il n'en peut être autrement, c'est très avantageux à Azélie et pourtant ça la blesse." Incapable de faire face au milieu extérieur — elle manifesta des signes évidents d'agoraphobie —, elle fut impuissante à subir une rencontre prolongée avec les autres membres de la famille. Ses séjours à la Petite-Nation se terminaient toujours par des drames. En 1867, Papineau écrivit à Amédée:

"J'ai dit à Bourassa et je le repette que si ça contente Azélie, qu'ils choisissent un autre logement à Montréal mais elle y aura de la misère et du regret. Elle veut conduire et diriger sa maison, c'est très naturel, mais elle n'en est pas capable, et Ezilda n'est pas capable d'en tenir une en commun avec sa soeur, et c'est naturel aussi, quoique déplorable. Ezilda veut de la règle et de l'ordre et chaque chose à faire à heure précise et déterminée. Sa soeur et son mari n'ont point ces habitudes. Qu'il s'agisse des repas ou des promenades, ou de quelque travail convenu, il y a toujours des traîneries, qu'Ezilda dans son chagrin croit être volontaires, et leur répétition incessante la rend malade. A part cela le service pour la pauvre Azélie est si pénible que les serviteurs ne veulent pas rester avec elle. Sa bonne d'enfant ne veut pas aller en ville et nos filles nous disent, qu'elles n'iront pas non plus si les deux familles n'en doivent faire qu'une. Je vois Azélie seule dans sa maison, sans pouvoir s'y faire aider et bien malheureuse alors. Ezilda incline très fortement à rester ici Azélie n'y peut pas être. Elle s'y trouve plus mal et mécontente que nulle part ailleurs. Cet état de choses me fatigue et me chagrine très fort. . ."⁷³

En 1867, l'état d'Azélie s'aggrava et Papineau craignit même un dénouement tragique à ces crises. Son mari devait lui consacrer tout son temps. Ce dernier et Papineau se trouvaient complètement désespérés devant la gravité de la situation. Papineau écrivit à Amédée:

"La plus pénible de ces préoccupations est de savoir comment caser pauvre Azélie. Elle ne peut conserver ses engagées, et les nôtres menacent de nous laisser si elle reste avec nous. Et cela il ne faut pas le lui dire, ce la chagrinerait. Elle sait se gêner et être aimable en société, elle ne sait pas le faire en famille. Elle s'aperçoit quelques fois que ses humeurs sont à charge, elle les pleure alors, et ne sait pas s'en corriger, puis il y a toujours un immense danger pour elle dans un découragement ou un chagrin prolongé. Les réflexions qui découlent de ces circonstances pour elle et pour ses chers enfans m'abattent et m'attristent plus que je saurais le dire. . ."⁷⁴

Azélie mourut en 1869 à la suite d'une violente crise. Elle avait alors 34 ans. Telle fut l'existence tragique de celle qui avait donné naissance, en 1867, à Henri Bourassa. L'explication de ses déséquilibres

73. Le même au même (2 sept. 1867), *ibid.*, 429.

74. Le même au même (23 sept. 1867), *ibid.*, 434.

bres ne relève pas uniquement de la psychologie. Peut-être faudrait-il mettre l'accent davantage sur les déficiences organiques! Si une étude de Henri Bourassa ne peut que spontanément rechercher un rapprochement entre Papineau et son petit-fils, elle devra aussi tenir compte de l'atavisme maternel, de la personnalité du père et de l'influence de Ézilda qui s'est chargée de l'éducation de l'enfant. Ces éléments éclaireraient certainement certains aspects de la personnalité et de l'oeuvre du grand nationaliste.

C O N C L U S I O N

Au terme de cette étude, il est nécessaire, croyons-nous, de formuler les limites de l'analyse qui est ici faite du cas de Julie Bruneau-Papineau. Comme nous l'avons vu, les hommes cultivés de l'époque possédaient les éléments d'une psychologie, assez rudimentaire, il est vrai, du caractère. Ils avaient en mains une conception du "squelette permanent de dispositions que constitue la structure mentale d'un homme"¹ et une typologie des différents caractères. C'est d'après ces cadres psychologiques de référence qu'ils portaient un jugement sur les agissements de leurs semblables. Cette vision des déterminismes psychiques et organiques qui marquent, dans une certaine mesure le destin individuel, Papineau la possédait. Le jugement qu'il formula au sujet de sa femme, la situant parmi les mélancoliques, provenait donc d'une observation de son comportement par référence à un système bien spécifique d'interprétation. Il est évident qu'il ne pouvait détacher son jugement de toute subjectivité. Il aurait pu, par exemple, par trop grande sollicitude exagérer ses dispositions à la mélancolie ou, encore par une agressivité inconsciente projeter sur elle ses propres tendances. Il s'agit là de tentations auxquelles Papineau aurait pu facilement céder. Il est fort possible que ces motifs aient, jusqu'à un certain point, influencé sa compréhension des problèmes de sa femme. Mais il reste que la correspondance de Julie, sans contredire cette éventualité, confirme, néanmoins son appartenance au *type mélancolique*.

La confrontation des faits extraits des correspondances que nous utilisons permet de passer de la typologie de la première moitié du 19^e siècle à la caractérologie contemporaine. D'ailleurs cette tentative d'utiliser les méthodes propres à la psychologie du caractère a déjà été faite, à plusieurs reprises, à propos de personnages historiques, en particulier, au sujet de Diderot et de Vigny. L'emploi de la typologie de Le Senne nous a d'abord permis d'identifier le *type mélancolique*, tel que décrit par Joseph Papineau, et le *type sentimental*. En partant de la description du *sentimental* de Le Senne et de Le Gall, il fut possible, à l'aide de leurs questionnaires, de mieux circonscrire le caractère de Julie et d'en approfondir les traits les plus spécifiques. Toutefois, en dépit d'une documentation riche et variée, il a quelque fois été difficile, souvent même impossible, de reconstituer certains faits avec une assez grande exactitude pour les replacer adéquatement dans leur contexte réel.

1. Le Senne, *Traité de caractérologie*, p.1.

Il s'agit là de limites importantes imposées à ce travail qui, en réalité, comporte plus de problèmes que de solutions. Il importe de signaler une autre difficulté non moins grande. C'est que le cas de Julie Bruneau dépasse les limites d'une étude proprement caractérologique. Par conséquent, il fut indispensable de recourir à des méthodes d'explication mieux adaptées à la nature des problèmes qui se posaient. En effet, la femme de Papineau présente les traits d'une personne dont l'équilibre émotif fut parfois inquiétant et dont la personnalité a imprégné profondément le milieu familial. Dès le moment où nous avons à envisager sa vulnérabilité physique, il devenait évident que nous étions en présence d'une détérioration accusée des mécanismes psycho-somatiques.

Dans cette seconde perspective, les témoignages de Papineau, de Théophile Bruneau et des médecins, autant que les révélations de la malade, laissaient déjà entrevoir une explication centrée sur les relations entre les troubles psychiques et les malaises organiques. Ainsi Papineau écrivait-il, en juillet 1842, à son fils, Amédée, demeuré aux Etats-Unis: "En premier lieu, ta maman est beaucoup mieux depuis quelques jours et comme ce rétablissement a lieu dans une belle saison que nous avons lieu d'espérer devoir être favorablement longue, croyons que ce rétablissement sera solide et durable. L'Hiver et ses sombres orages, ses pluies incessantes, ont eu trois années de suite l'effet de la forcer à une vie trop sédentaire, qui engendre de la mélancolie et celle-ci de la maladie. J'espère qu'un poile de plus contre l'humidité, et son fils aîné de plus contre la mélancolie, feront compensation contre les trop fréquentes absences du soleil. . ." ² Mais, il faut dire, qu'à l'époque, la connaissance des mécanismes qui sous-tendent ces troubles n'atteignait pas encore le stade scientifique. Nous ne disposions d'aucun diagnostic motivé et il était nécessaire de s'en tenir à des témoignages qui, s'ils n'offrent pas toutes les garanties nécessaires, possèdent néanmoins une grande concordance. Même si le problème de l'origine psychique ou organique ou encore héréditaire des malaises de Julie, comme de ceux de plusieurs de ses enfants, demeure encore assez hypothétique, nous avons cependant tenté, en nous aidant de certains travaux actuels, de dégager les indices susceptibles d'expliquer la conduite de la femme de Papineau. Dans cet effort, nous avons été davantage limité par les lacunes de nos connaissances psychologiques et psychanalytiques.

Une question se pose. Dans quelle mesure, peut-on retrouver en Julie Bruneau le type même de la femme canadienne-française du 19^e siècle? Il serait illusoire de voir en elle une victime innocente de son caractère même si on peut définir le caractère "comme la résultante des

2. Pap. à Amédée (1er juil. 1842), APQ, P-B:258.

hérédités qui viennent se croiser''³ dans l'individu. Papineau, pas plus que son père, n'a cru au conditionnement absolu par le caractère. Dans leur idée, le caractère constitue un fonds congénital spécifiable dans certaines directions selon l'âge, les circonstances et le degré de rationalité du sujet. Pour Julie, au contraire, la nature humaine, sujette par elle-même à toutes les vicissitudes, n'atteint un certain degré de perfection que par la religion. La caractérologie actuelle, envisagée au sens large, tient compte dans le développement du caractère des circonstances spéciales qui encadrent une vie, des conditions familiales et sociales autant que de la capacité de l'individu d'assumer sa conduite. C'est pourquoi, nous avons essayé de mettre en relief, au cours de cette étude, les circonstances difficiles dans lesquelles la femme de Papineau s'est trouvée. L'instabilité occasionnée par la carrière politique et l'absence de son mari, par l'exil, par les problèmes de ses enfants et par les transformations économiques et sociales a contribué à modifier dans un sens négatif son équilibre psychique. Mais il reste que sa vulnérabilité devant l'ambiance extérieur avait une source plus profonde dans ses conflits intimes. A ce point de vue, les conditions religieuses, sociales et familiales semblent avoir joué un rôle essentiel dans la cristallisation de sa personnalité.

Dans cette recherche des conditions sociales, le problème familial a surtout retenu notre attention. C'est ainsi que nous avons pu montrer, dans les paroisses, dans les seigneuries et même dans le milieu urbain, l'existence de clans familiaux d'autant plus forts dans les localités qui avaient davantage échappé au progrès économique. Il devenait évident que les transformations économiques, en diversifiant les intérêts, opérait contre la solidarité des clans. A plus forte raison, l'accession sociale et les exigences politiques nouvelles mettaient-elles en cause dans une certaine mesure les fondements qui assuraient la cohésion des groupes familiaux. C'est ainsi que nous avons pu constater que les Papineau-Viger-Cherrier ont cherché à perpétuer, en dépit de ces changements, une sorte de vie traditionnelle désormais impossible dans le milieu bourgeois parce qu'elle ne concourait pas à articuler l'individu aux valeurs sociales nouvelles. Attachés au passé et mal adaptés aux conditions nouvelles, ils ont tenté de préserver parmi eux et au sein de leur société ce climat d'intimité familiale qui leur offrait encore des garanties sur le plan émotif. Pourtant l'individualisme bourgeois s'accommodait mal des pressions que comportait ce mode de relations familiales. C'est pourquoi le clan des Papineau-Viger-Cherrier offre le spectacle d'un groupe familial en voie de désintégration. La fidélité aux valeurs familiales traditionnelles ne cessait, parmi eux, de s'effriter et l'intérêt individuel comme la rivalité dominaient de plus

3. Le Senne, *op. cit.*, p.10.

en plus la réciprocité des services et les liens d'affection. Au lieu de consacrer cette révolution, le nationalisme s'attacha plutôt à exalter les relations familiales traditionnelles. Il est certain que ces problèmes ont influé sur la stabilité émotionnelle de la femme de Papineau. Ses attitudes vis-à-vis du clan en font foi.

L'étude du noyau familial immédiat, chez les Papineau, a constitué un facteur très précieux d'explication. Il s'agissait de mettre en lumière la structure réelle de la famille Papineau. L'analyse des relations entre Julie, son mari et ses enfants a révélé une famille de type matriarcal avec tout ce qu'elle comporte de rapports sur le plan émotif. Certes, cette situation fut favorisée par les absences répétées de Papineau; mais, à notre avis, elle ne pouvait résulter uniquement d'un facteur d'ordre accidentel. Julie, en dominant aussi complètement le milieu familial, avait parfaitement conscience de remplir un devoir sacré aux yeux de la tradition. Par conséquent, la famille Papineau représentait bien le mode d'organisation familiale le plus répandu au sein de la population canadienne-française et supporté par une idéologie sous-jacente à l'idéologie officielle. Certes l'idéologie relative à la famille comme les traditions juridiques et, pour une part, religieuses se rattachaient encore aux croyances patriarcales véhiculées par la civilisation occidentale; mais la réalité laissait entrevoir l'effritement de ces traditions et l'implantation d'un nouveau type familial assurant dans la pratique la domination de la mère qui se voyait comme la gardienne des valeurs familiales et religieuses traditionnelles. Cet état de choses s'était progressivement établi à partir du 17^e siècle. Il ne constituait en aucune façon une réalité nouvelle au début du 19^e siècle. Cette structure familiale fermée qui se retrouve chez certains peuples primitifs et dans certaines couches sociales du monde occidental était susceptible de produire des individus plus vulnérables aux atteintes du milieu extérieur et souffrant d'une insécurité chronique. Le cas de Papineau est peut-être tragique mais il n'est pas unique dans cette période de grandes transformations économiques et sociales. Ainsi le chanoine Groulx écrivait en conclusion de son article sur Lactance Papineau:

“Qu'était-ce en réalité que la conjonction de ces événements de 1850? Un cadre s'écroulait. Pour un petit peuple, la refonte de son programme de vie s'imposait. Désormais la masse populaire ou paysanne, masse encore plus inorganique, ne trouvera plus devant elle que l'oligarchie des nouveaux maîtres: oligarchie qui n'a point ou trop peu partie liée avec son entourage. Elle est distante; ses objectifs lui sont propres, exclusifs; elle domine la masse par sa puissance économique et politique. Elle ne l'entraîne point; elle ne la guide point; elle la dirige, la gouverne. . . Mais la dissolution définitive d'une structure sociale qui avait tenu, pendant si longtemps le rôle d'une armature d'acier, le vide qui s'ensuit, l'inconnu, l'insécurité que les flots de l'immigration européenne dressent devant un petit peuple, tout cela dont on ne prend peut-être qu'une conscience imprécise, mais qui est trop lourd de sens pour échapper à l'observateur, tout cela, dis-je, n'expli-

querait-elle pas aussi pour beaucoup l'état d'esprit des jeunes intellectuels de 1848, la tension entre idées et forces adverses dont s'accompagne toute grande révolution historique..."⁴

En réalité, ces transformations auxquelles fait allusion le chanoine Groulx étaient bien antérieures à 1850. Elles avaient leur source dans les bouleversements de toutes sortes qui se produisirent à la fin du 18^e siècle et au début du 19^e siècle. A partir de 1850 on assistait plutôt à une accélération de ces phénomènes déjà en marche sans que l'impératif d'adaptation, qui en résultait, ait été satisfait. D'une société presque traditionnelle, peut-on dire, sortait une petite bourgeoisie dont les aspirations étaient grandes mais qui était mal préparée à surmonter les pressions qu'exerçaient sur elle les forces traditionnelles et les conditions nouvelles. Elle avait aussi à affronter la concurrence de l'élément anglo-saxon dont les aptitudes à l'action étaient infiniment plus prononcées. En 1837, Pontois, ambassadeur de France aux Etats-Unis, écrivait au ministre des affaires étrangères:

"Le Canada, ou pour parler plus exactement le Bas-Canada offre un phénomène peut-être unique dans l'histoire contemporaine, celui d'une population qui est aujourd'hui absolument telle qu'elle était il y a cent ans. Le temps n'a pas marché pour elle, les révolutions qui ont bouleversé le monde n'ont modifié ni ses idées, ni ses habitudes, la Conquête elle-même a passé sur elle sans lui faire subir son empreinte, sans mêler les deux races, sans confondre les idiômes. Aujourd'hui comme au temps de la domination Française, les Canadiens sont soumis au Régime Féodal, paient la dîme à leurs Curés et à leurs Seigneurs, et sont régis en matière civile par la coutume de Paris. Même ignorance, même simplicité de moeurs que dans le dernier siècle, même foi ardente et sincère, même soumission aveugle aux préceptes des Ministres de la Religion. Une pareille population paraît au premier coup d'oeil peu préparée aux innovations politiques peu faite pour les Révolutions, surtout si l'on considère qu'elle est régie par une administration douce et facile, qu'elle exerce des droits politiques assez étendus, et que la liberté la plus complète est assurée à ses croyances et à l'exercice de son culte. . . Mais cette population est Française, et ce mot seul donne la clef de la situation actuelle. C'est le sentiment de la Nationalité si puissant sur l'esprit d'hommes simples et naïfs, qui se réveille encore vague et confus chez les Canadiens à la voix de quelques hommes ambitieux, réagit contre la Conquête, s'empare de tous les sujets, plus ou moins fondés, de plaintes, et de récrimination contre la domination anglaise, donne de la consistance aux inquiétudes les plus chimériques, du crédit aux bruits les plus absurdes, et rend ainsi peu à peu odieux au Pays, un régime qui n'a aujourd'hui comme je l'ai dit plus haut, rien d'oppressif ni de blessant, et auquel on ne peut guères reprocher que les inconvenients inséparables du système colonial. . ."⁵

Ce témoignage qui exige d'être nuancé, parce qu'il ne rend pas compte des événements qui ont marqué l'apparition d'une classe moyenne canadienne-française et du nationalisme, indique cependant l'é-

4. *Fils de Grand Homme* dans RHAF, X, 3 (déc. 1956), p. 332.

5. R. de Roquebrune, *M. de Pontois et la rébellion des Canadiens français* dans *Nova Francia*, (1927-28), p.247-248.

tendue de l'effort d'adaptation que le jeune paysan devenu bourgeois avait à soutenir pour faire face aux responsabilités qui l'attendaient dans un pays dont le rythme de développement devenait de plus en plus rapide. La société canadienne-française qui en était encore, à plusieurs points de vue, à un degré d'évolution antérieur à celui de la société française du 16^e siècle était peu apte à porter une élite laïque, au sens moderne du terme, et, à plus forte raison, à accepter l'emprise de celle que lui fournissait le milieu anglo-saxon, dont la supériorité technique était écrasante. Si les Papineau paraissent avoir été affectés plus profondément par ces problèmes que plusieurs de leurs contemporains, c'est peut-être parce qu'ils ont vécu plus intensément les conflits entre les forces de la tradition et les exigences de la société nouvelle. Leur échec en devient d'autant plus tragique et significatif.

Même si le cas de Julie Bruneau s'est présenté d'une façon presque caricaturale, nous nous devons d'admettre qu'il projette un certain éclairage sur les problèmes de la femme, en particulier, de la bourgeoise canadienne-française du 19^e siècle. Car au niveau même du sentimental, tel que défini par Le Senne, vient s'inscrire une grande prédisposition à capter et à retenir les aspects angoissants des situations. C'est dire qu'elle était particulièrement apte à être marquée par une éducation à caractère autoritaire et janséniste. Ainsi ses attitudes pendant ses périodes de grossesse ne reproduiraient-elles pas un conflit plus généralisé entre *l'esprit maternel* (idéal social), qui atteint chez elle des proportions gigantesques, et les exigences de la sexualité trop fortement réprimées par les contraintes sociales? Ce conflit sera véritablement à l'état de crise chez sa fille Azélie. "Mon mari serait parfait, disait-elle, s'il était une femme". Julie n'a-t-elle pas vécu dans un siècle où progressivement on assistait dans la société canadienne-française, à un renforcement du rigorisme et du pessimisme dans la morale religieuse alors qu'une plus grande liberté tendait à s'implanter dans les habitudes sociales?

Comment ne pas tenir compte dans les multiples peurs de Julie Bruneau du climat social? Sa peur indescriptible de la mort était-elle bien différente de celle que recélait — compte tenu de son caractère — la société paysanne traditionnelle? Il est significatif de constater l'empressement que les paysans et les ouvriers canadiens-français mettaient, dans les encans, à se procurer même à un très haut prix les habits portés par les défunts. Ne croyaient-ils pas alors se concilier les bonnes grâces du défunt dont ils craignaient les sortilèges et s'attirer une réponse favorable du destin? Au cours de l'épidémie de choléra de 1832, cette coutume eut des conséquences tragiques. Des paysans et les

ouvriers se précipitèrent, en dépit du danger de contagion, pour acquérir les vêtements des personnes décédées. En 1832, Papineau écrivait à Neilson:

“Les premières personnes qui ont porté la contagion dans les campagnes étaient venu la chercher à la ville. Des personnes trop simples pour avoir peur, d'autres assez folles pour acheter et porter les habits des défunts sans avoir autrement communiqué avec des malades ont pris le choléra. Nos moeurs qui appellent autour des malades tous les parents, tous les amis, tous les voisins, tous les curieux ont contribué à étendre plus rapidement les dévastations du fléau. . .”⁶

L'idée de la mort était bien enracinée au coeur de la culture canadienne-française de l'époque. Qu'on se souvienne de ce que Papineau écrivait à sa femme en 1836: “Il me semble qu'il t'échappe un cri d'effroi chaque fois que tu penses à la mort, la terrible mort, dis-tu. Il ne faut pas l'envisager comme si terrible et menaçante, parce que l'on serait moins propre à remplir chaque jour avec courage ses devoirs publics et domestiques. Elle deviendrait une pensée tellement habituelle et dominant toutes les autres, que l'on n'aurait pas la force d'envisager avec calme quelle est la large portion de notre vie que nous devons donner à réfléchir sur ce qui est convenable et décent de faire dans l'intérêt de son pays, de sa famille et de soi-même”. Cette idée centrale est un thème qui revient périodiquement dans l'énorme correspondance Papineau-Bourassa. Selon les caractères, on l'envisage avec plus ou moins de sérénité mais presque toujours elle entraîne le discrédit de la vie, le fatalisme ou bien, l'insouciance. Toujours elle se dresse contre le progrès matériel et technique. Au total, elle est une conception stérilisante qui détermine une vision statique et pessimiste du monde. Elle n'a donc rien à voir avec un christianisme bien entendu. Que le grand-vicaire Mailloux parle de la terre comme “d'une vallée de larmes”, Julie Bruneau en parlait ainsi et avec non moins de conviction; que l'abbé Vallée ait conseillé aux étudiants du Séminaire de Québec de vivre “comme étant déjà mort”, cela ne suffit pas pour incriminer le christianisme comme tel; cela met en cause une conception particulière du christianisme. Mais, en parlant ainsi, ils étaient les porte-paroles authentiques d'un groupe culturel pour qui la vie se définit, consciemment ou inconsciemment en fonction de la mort. Les valeurs religieuses se sont d'abord retrécies sous l'effet des impératifs culturels qu'elles ont ensuite entraînés dans leur mouvement. Sa conception stérilisante de la vie, Julie Bruneau ne la devait pas uniquement à ses déséquilibres, elle la devait au premier chef à un contexte culturel précis qu'elle était disposée à assimiler sans contrepoids. L'univers magique qui résultait de cette vision déprimante du monde, multipliait les interdits face aux réalités nouvelles.

6. Pap. à Neilson (11 août 1832), APQ; P-B:512. Voir notre article: *La mentalité et l'outillage économique du paysan canadien* (1760), BRH, 1956, 131-139.

Il est certain que les nombreuses superstitions qui entouraient certains phénomènes sociaux et vitaux n'ont pas manqué d'influer sur la sensibilité de Julie qui, pas plus que la plupart de ses contemporaines du milieu bourgeois, n'était réellement libérée de ces croyances. Il était aussi chez elle d'autres peurs, plus caractérisées sur le plan individuel, mais dont la signification nous échappe. Les voyages en bateau provoquaient en elle de véritables traumatismes. On n'a qu'à se référer à son instabilité profonde pendant les voyages en Europe de son mari et de ses enfants. Les quelques circonstances où elle fut obligée d'utiliser les moyens de transport par eau, même pour de petits trajets sans risques, la mettaient dans un état d'angoisse insurmontable. Si, dans la compréhension des problèmes de Julie, il ne fallait pas oublier de mettre l'accent sur les facteurs d'ordre strictement individuel (en pratique difficilement isolables du contexte social), il ne fallait pas non plus laisser de côté la situation sociale et familiale. De caractère vulnérable, Julie Bruneau n'a pas su ou n'a pu puiser dans son milieu familial, dans l'éducation du couvent et dans la société de son temps un appui pour acquérir une personnalité suffisamment intégrée et adulte. La rigidité de son éducation et des êtres qui l'entouraient a cristallisé ses dispositions au pessimisme, à la solitude, au scrupule et au repliement douloureux sur elle-même. Mal préparée au mariage, la vie conjugale eut vite fait de dissiper ses rêves d'adolescente attardée et de lui révéler son impuissance à affronter la réalité. Quoique compréhensive, l'attitude de Papineau en regard des problèmes de sa femme encourageait ses plaintes et augmentait son instabilité par une révélation trop directe de ses déficiences. Dans ces conditions, leurs respectives incompatibilités de caractère prirent, au cours de leur vie, une importance de plus en plus grande. Son besoin intense de domination (résultat des circonstances, de son éducation, de son caractère et de ses frustrations de femme) et son ambition, jamais complètement satisfaits rejaillirent sur sa personnalité. C'est dans ce climat que vécurent ses enfants. Le problème fondamental de Julie, comme celui de ses enfants, n'est pas d'abord sur le plan de l'intelligence mais bien du point de vue de la maturité émotive.

Enfin il faut signaler que le nationalisme canadien-français, sur lequel Papineau eut tellement d'influence, portait le complexe de la persécution. Il s'agit là d'une croyance qui influa sur le climat psychologique de l'époque et imprégna la mentalité d'une population, rendue hyper-sensible par une conjoncture économique difficile, retranchée derrière sa vie traditionnelle et réfractaire au progrès économique et social. C'est Garneau qui disait au sujet du peuple canadien-français: "Il s'est resserré en lui-même, il a rallié tous ses enfants autour de lui, et a toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de ses pères malgré les sarcasmes de ses voisins. . ." Évidemment Gar-

neau exprimait le sentiment des hommes de son temps. Cet état de siège ressenti par les hommes de l'époque a marqué non seulement la bourgeoisie en voie de formation mais toutes les classes sociales. G. Joly de Lotbinière, descendant de la vieille noblesse seigneuriale, écrivait à Papineau en 1852:

"Il me semble que nous sommes dans un âge où l'on sent plus vivement qu'autrefois. Nos Pères savaient conserver jusqu'à la fin leur vivacité et leur gaieté malgré toutes les vicissitudes de la vie, maintenant nous prenons tout au sérieux: vie intime, vie publique. Nos blessures ne se cicatrisent plus, à qui la faute?"⁷

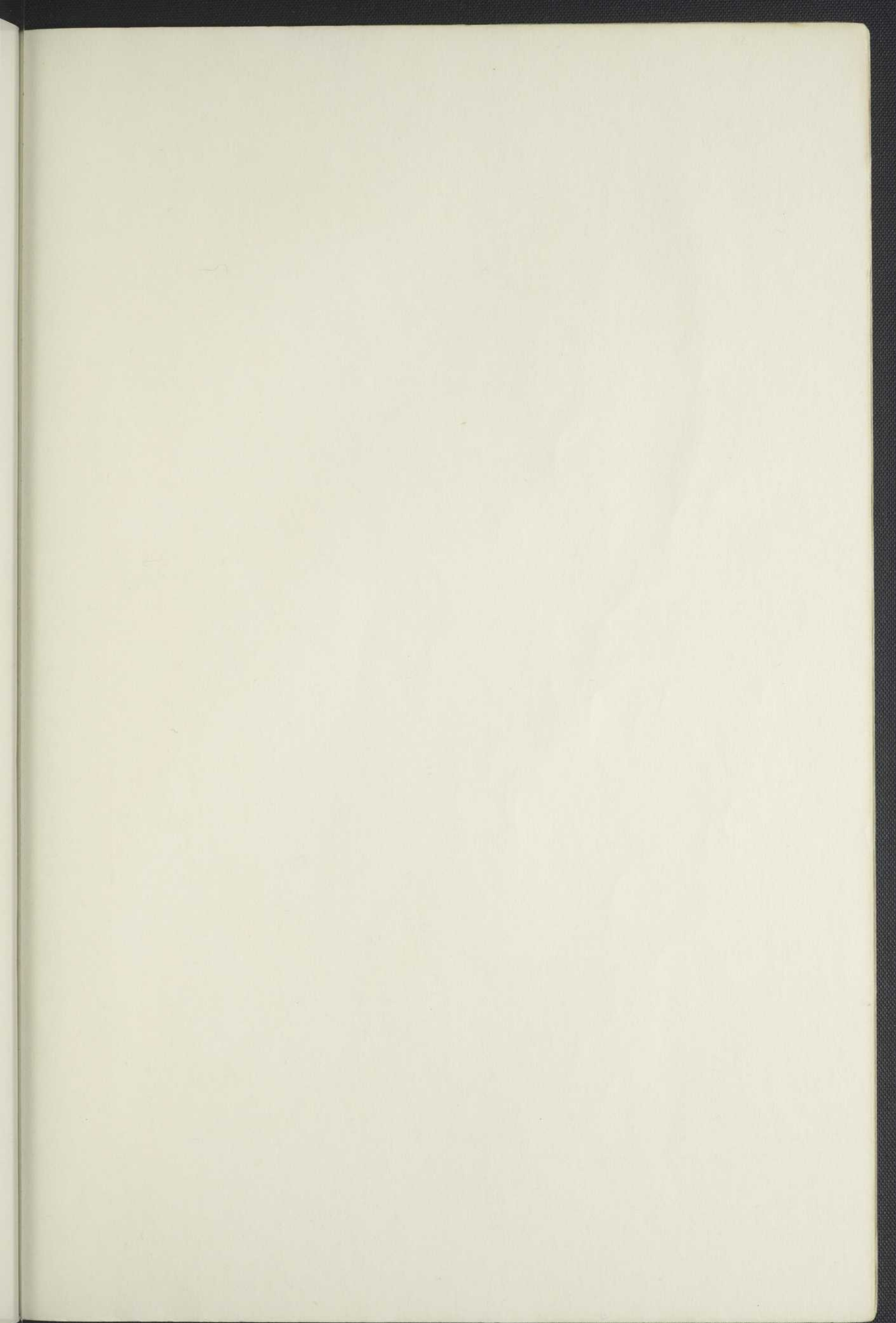
L'économie des fourrures, porteuse de mobilité, d'instabilité, d'insouciance, d'extraversion et d'un certain optimisme, malgré les fluctuations économiques, était bien révolue. De nouvelles structures économiques plus complexes se fixaient au milieu d'une conjoncture moins encourageante. En même temps, une nouvelle forme de sensibilité plus douloureuse avait pris la place, encouragée par l'arrivée de l'âge romantique, à son tour, générateur de déchirements, mais aussi, d'efforts créateurs et de dépassement. Il en était résulté un malaise généralisé, produit de l'inadaptation des hommes et des valeurs traditionnelles aux réalités nouvelles. De Marie-Anne Robitaille, épouse de Pierre Bruneau, en passant par Julie Bruneau-Papineau à Azélie Papineau, épouse de Napoléon Bourassa, trois générations de femmes autoritaires, scrupuleuses, inquiètes, pessimistes, fatalistes et de plus en plus déséquilibrées. Leur déséquilibre même doit interdire une généralisation. Mais que Marie-Anne Robitaille, la moins déséquilibrée des trois, ait été, aux yeux de son entourage, une femme parfaitement normale, voilà qui a lieu d'étonner l'observateur actuel et qui stipule des données d'ordre culturel. Seules les maladies de Julie ont fait l'objet de remarques; elles étaient par trop nombreuses. Elles n'ont toutefois pas suscité outre mesure l'attention d'un milieu dont les correspondances retentissent perpétuellement des purgations et de saignées des uns et des autres. On se croirait parfois dans une farce de Molière. De même les techniques éducatives de Julie ne détonnaient pas aux yeux de ses contemporaines. Quant à Azélie, personne ne se trompa à son sujet et on la considéra comme un être à part. Si on songe aux problèmes évidents de la grande majorité des femmes, et elles sont nombreuses, que la correspondance Papineau-Bourassa permet de cerner à des degrés divers, on ne peut que s'interroger sur l'authenticité des valeurs à laquelle elles adhéraient. Le problème dépasse celui de l'inadaptation de la bourgeoisie et son manque d'épanouissement, il met en cause la représentation que la société canadienne-française de l'époque se faisait de l'autorité, de la religion et, en particulier, de la morale, de la

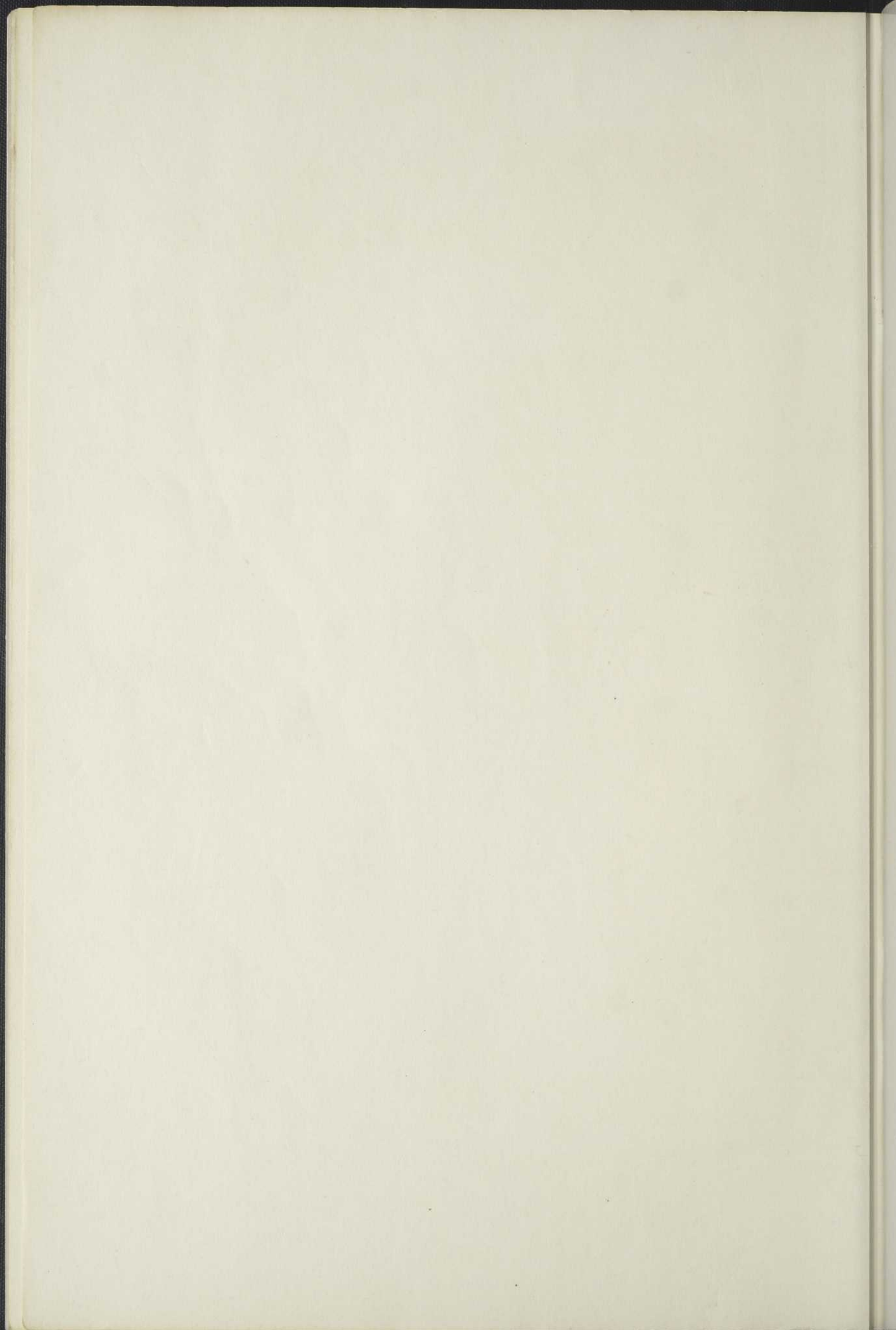
7. G. Joly de Lotbinière à Pap. (13 janv. 1852). *Coll. P-B.*

tradition, de la famille et du progrès, voire même de l'univers. Le chanoine Groulx avait, par conséquent, raison de dire qu'une "refonte de son programme de vie s'imposait".

Le système de valeurs proposé aux individus, dont Julie Bruneau était un étroit porte-parole, n'était pas favorable à l'épanouissement d'hommes d'action et d'individus susceptibles de repenser les fondements de la tradition. Le cas des Papineau nous en fournit un exemple frappant. En matières d'éducation, Papineau, plus encore que son père, avait été influencé par les idées nouvelles. Il connaissait les écrits de Rousseau, ceux de Locke et, en général, les travaux de tous les protagonistes de l'éducation libérale. Il entendait bien en faire bénéficier ses enfants. Mais son immaturité émotive, son enracinement à certaines traditions désuètes et sa faiblesse l'ont empêché de jouer un rôle actif et suffisant dans la formation de ses enfants. Le maintien de la structure familiale traditionnelle qui favorisait l'influence presque exclusive de la mère a réduit au minimum l'action du père. Certes les garçons, comme leur père, avaient été touchés par le besoin de liberté et d'autonomie personnelle que l'âge du libéralisme et l'individualisme bourgeois avaient introduit dans la société. Cette liberté, ils la revendiquèrent même avec fracas. Mais le poids de la tradition et des institutions qui l'incarnaient restait encore trop lourd pour leur permettre une libération effective. Faute d'avoir été capables ou d'avoir su assumer les exigences de la liberté, ils sont restés, en définitive, des êtres déchirés, enfermés dans leurs contradictions, conformistes — qui le croirait chez des hommes désireux de bouleverser les valeurs reçues? — et, partant, incapables de créer effectivement des valeurs nouvelles ou, encore, d'adhérer pleinement à celles que leur proposait le monde moderne. Il ne leur suffisait pas d'être des révoltés pour aménager une société renouée dans laquelle ils auraient été des hommes libres, ils avaient à surmonter certains interdits que ne justifiait plus l'adaptation positive au réel. Au coeur des problèmes de Lactance Papineau, qui désirait réellement échapper à l'automatisme de la tradition, se trouvait la présence de la mère qui autorise et qui défend. L'idéalisation de la mère et, son corollaire inséparable, la méfiance à l'endroit de la femme étaient, à la fois, le produit de la structure familiale et le résultat de l'éducation janséniste. Il est significatif, qu'à son effort de libération personnelle et de rénovation sociale, Lactance ait aussi associé la nécessité d'une éducation nouvelle pour la femme. On retiendra de même les aveux d'Amédée, à un âge fort avancé, qui admettait son incapacité à remettre définitivement en question l'héritage moral et religieux qu'il tenait de sa mère. Du notaire, Joseph Papineau, fils de tonnelier, à ses petits-fils, le drame s'est installé d'une façon permanente dans la famille. Drame plus large et plus profond de la liberté, de la tradition et du progrès au sein d'une société peu préparée à porter une élite laïque. Mais

drame surtout, en raison des nombreux échecs que la cause de la liberté a subis à travers ces faillites individuelles. On ne peut que songer, en considérant le cas des Papineau, qu'on retrouve dans tous les mouvements d'opposition, à des faillites collectives plus impressionnantes: le *parti patriote*, le mouvement de *l'Avenir* et celui de *l'Institut Canadien*, dans lesquelles les aspirations libérales et laïques étaient engagées. La parenté psychologique autant que la communauté des aspirations et, souvent même, le destin des individus, qui composaient ces entreprises sociales, politiques et intellectuelles, ne sont pas un effet du hasard. Tous, plus ou moins, se sont heurtés aux mêmes seuils, qu'ils n'ont pas su franchir. C'est en ce sens que le cas de Julie Bruneau éclaire les tensions provoquées par les combats pour la liberté au 19^e siècle.





LES ARCHIVES DE FOLKLORE

CAHIERS ILLUSTRÉS DE TRADITIONS
FRANÇAISES D'AMÉRIQUE

publiés sous la direction de
LUC LACOURCIÈRE
professeur à l'Université Laval

Ces *Cahiers*, fondés en 1946, sont maintenant une des plus riches sources de documentation et d'études sur les traditions françaises d'Amérique du Nord: mœurs, coutumes, croyances, légendes, contes, chansons, langue et arts populaires.

Huit cahiers sont parus

- | | | |
|-----------------------|--|--------|
| N ^{os} 1 à 4 | Environ 200p. chacun. | \$3.00 |
| N ^{os} 5 — 6 | <i>La Civilisation traditionnelle des Lavallois</i> , par
Sr MARIE-URSULE. 400p. Ill. | \$6.00 |
| N ^o 7 | <i>Vieilles chansons de la Nouvelle-France</i> , par
Russell S. Young. 132p. Ill. et ex. mus. | \$3.00 |
| N ^o 8 | <i>La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Ile d'Orléans)</i> ,
par NORA DAWSON. 190p. Ill. | \$5.00 |

Hors-collection:

- | | | |
|----------------|--|---------|
| CONRAD LAFORTE | — <i>Le Catalogue de la chanson folklorique
française.</i> 400p. | \$10.00 |
|----------------|--|---------|

Tous ces volumes sont en vente chez votre libraire ou chez l'éditeur . . .

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

28, rue Sainte-Famille, — Québec 4, Canada.



000 298 018

Ont paru dans la même collection:

Cahier N° 1

Fernand OUELLET, *Papineau*. Textes choisis et présentés par
Fernand OUELLET. 104p. Portrait. Prix: \$2.00.

Cahier N° 2

Claude GALARNEAU, *Edmond de Nevers, essayiste*. Suivi de
textes choisis, présentés par Claude GALARNEAU. 95p.
Portrait. Prix: \$2.00.

Cahier N° 3

Jean HAMELIN, *Économie et société en Nouvelle-France*. 137p.
Cartes, graphiques. Prix: \$2.00.

Vient de paraître aux Presses de l'Université Laval

L'Esclavage au Canada français

par

MARCEL TRUDEL, D. ès L.,
de l'Académie canadienne-française,
professeur titulaire d'histoire du Canada à l'Université Laval

Un volume de 460 pages. Prix: \$7.50